

PHILIP K. DICK

L'œil dans le ciel



Le
LIVRE
de
POCHE

Texte intégral

PHILIP K. DICK

L'ŒIL DANS LE CIEL

traduit de l'américain par Gérard Kein



[Rev 2, 11/08/2011]

J'ai Lu

Ce roman a paru sous le titre original :
EYE IN THE SKY

© A.A. Wyn Inc, 1957

Pour la traduction française :
© Éd. Robert Laffont SA, 1976

1

Le déflecteur du faisceau protonique du bévatron de Belmont trahit ses inventeurs le 2 octobre 1959, à 4 heures de l'après-midi. Ce qui se produisit, ensuite, ne dura qu'un instant. N'étant plus convenablement réfléchi, et ne se trouvant donc plus contrôlé, l'arc de six milliards de volts jaillit vers le plafond de la salle, brûlant tout sur son passage, et notamment une plateforme d'observation qui surmontait le puissant aimant torique. Huit personnes se trouvaient à ce moment-là sur la plate-forme ; un groupe de visiteurs et leur guide. Lorsque la plate-forme s'effondra, les huit personnes tombèrent sur le sol de la salle du bévatron et y restèrent, blessées ou plongées dans le coma, jusqu'à ce que le champ magnétique ait été interrompu et les radiations dures partiellement absorbées.

Sur les huit, quatre réclamaient une hospitalisation. Deux autres, moins gravement brûlées, restèrent sur place pour un examen approfondi. Les deux dernières, enfin, furent examinées, soignées et purent rentrer chez elles. Les journaux locaux, à San Francisco et Oakland, rapportèrent l'accident. Des avocats commencèrent à entamer des actions pour le compte des victimes. Quelques officiels furent lâchés sur le tas de débris, qui contenait à la fois les restes du déflecteur Wilcox-Jones et ceux de ses brillants inventeurs. Des ouvriers arrivèrent et se mirent à réparer les dégâts matériels.

L'accident avait duré peu de temps. À 4 heures, il avait débuté, et à 4 h 02, huit personnes avaient fait une chute de soixante pieds au travers du faisceau de protons émanant de la chambre circulaire interne de l'électro-aimant. Le guide, un jeune Noir, tomba le premier et fut aussi le premier à toucher le sol. Le dernier qui tomba fut un jeune technicien de la toute proche usine de fusées. Lorsque le groupe avait été conduit sur la plate-forme, il s'était écarté de ses compagnons, regagnait l'entrée, et fouillait ses poches en quête de cigarettes.

S'il ne s'était pas précipité en avant pour rattraper sa femme, il ne serait sans doute pas tombé avec les autres. C'était son dernier souvenir net : lâcher ses cigarettes et plonger en avant dans l'espoir vain de saisir le pan flottant du manteau de Marsha.

Pendant toute la matinée, Hamilton n'avait rien fait dans son laboratoire, que tailler des crayons et se faire du souci. Autour de lui, son équipe avait poursuivi son travail. À midi, Marsha était arrivée, charmante et fraîche. Un instant il fut tiré de sa triste somnolence par la petite créature délicatement parfumée et fort coûteuse qu'il avait réussi à conquérir, un bien qu'il appréciait plus encore que sa chaîne à haute fidélité et que sa collection de vieux et bons whiskies.

— Qu'est-ce qui se passe ? avait demandé Marsha, perchée sur le bord du bureau de métal, ses mains gantées jointes, et ses jambes minces se balançant sans cesse. Dépêchons-nous de déjeuner et nous pourrons y aller. C'est la première fois que ce déflecteur marche. As-tu oublié que tu voulais le voir ? Tu es prêt ?

— Je suis prêt pour la chambre à gaz, dit Hamilton, durement, et elle est tout aussi prête pour moi.

Les yeux bruns de Marsha s'arrondirent. Elle poursuivit sur un ton plus dramatique, plus sérieux :

— Qu'y a-t-il encore ? Un nouveau secret dont tu ne peux parler. Mon chéri, tu ne m'as pas dit qu'il se passait quelque chose d'important, aujourd'hui. Ce matin, tu plaisantais et riais comme un enfant.

— Je ne savais rien encore ce matin. (Hamilton jeta un coup d'œil à sa montre et se leva.) Allons déjeuner. Tâchons de bien manger. C'est peut-être la dernière fois. Et ce sera peut-être le dernier souvenir que je garderai d'ici.

Mais il n'atteignit pas la sortie des laboratoires, et encore moins le restaurant qui se trouvait sur la route hors de la zone surveillée de l'usine. Un homme en uniforme l'arrêta, et lui tendit une feuille.

— Mr Hamilton, ceci pour vous. Le colonel T.E. Edwards m'a demandé de vous le donner.

Hamilton déplia le papier avec impatience.

— Cette fois-ci, dit-il doucement à sa femme, c'est fait. Va t'asseoir dans la salle d'attente. Si je ne suis pas de retour dans une heure environ, rentre à la maison et ouvre une boîte de conserve.

— Mais — elle fit un geste impuissant — tu as l'air si... si terrible. Dis-moi de quoi il s'agit.

Il savait de quoi il s'agissait. Il se pencha, l'embrassa légèrement sur ses lèvres rouges, humides, et maintenant effrayées. Puis, suivant à grands pas le messenger dans les couloirs, il se dirigea vers les bureaux du colonel Edwards, vers la salle des grandes réunions où les huiles de la base l'attendaient.

Une assemblée solennelle.

Comme il s'asseyait, la présence lourde, opaque de ces hommes d'affaires plus âgés que lui l'oppressa ; une odeur de cigare, de désodorisant et de cirage noir flottait dans l'air. Un murmure incessant flottait autour de la longue table d'acier. À un bout de ta table, était assis le vieil Edwards en personne, derrière un rempart de dossiers et de rapports. À des degrés divers, du reste, chaque officiel disposait d'une petite muraille de papiers, de porte-documents ouverts, de cendriers, et de verres d'eau tiède. À cote du colonel Edwards se profilait la silhouette en uniforme, trapue de Charles Mc Feyffe, capitaine de la sécurité intérieure, et chargé de détecter tous les espions russes.

— Ainsi, vous êtes là, murmura le colonel Edwards, regardant froidement Hamilton par-dessus ses lunettes ! Cela ne va pas prendre beaucoup de temps. Il y a juste une affaire à l'ordre du jour ; vous n'aurez rien de plus à subir.

Hamilton ne répondit pas. Le visage contracté, il attendait.

— C'est à propos de votre femme, commença Edwards, suçant son pouce gras, et parcourant un rapport. Je vois ici que depuis la démission de Sutherland, vous avez eu la pleine responsabilité de nos laboratoires de recherches. Exact ?

Hamilton approuva. Ses mains, sur la table, étaient visiblement devenues blêmes. Comme s'il était déjà mort, pensa-t-il, en grimaçant. Comme s'il était déjà pendu, toute vie

et toute chaleur l'ayant abandonné. Pendu, comme un jambon dans le noir sanctuaire d'un abattoir.

— Votre femme, dit Edwards avec lenteur, ses poignets mouchetés de taches jaunes s'élevant et s'abaissant tandis qu'il tournait des pages, vient d'être classée comme dangereuse pour la sécurité de l'usine. J'ai le rapport ici même. (Il fit un signe de tête en direction du capitaine de la police de l'usine.) Mc Feyffe me l'a apporté. Je dois ajouter, avec regret.

— Jamais rien autant regretté, grogna Mc Feyffe, à l'intention de Hamilton.

Ses yeux gris et durs semblaient essayer de s'excuser. Hamilton l'ignora.

— Vous êtes au courant, bien entendu, poursuivit Edwards, des règles de sécurité qui ont cours ici. Nous sommes une affaire privée, mais notre seul consommateur est le gouvernement. Personne n'achète de fusées, sauf l'oncle Sam. Aussi nous devons nous surveiller nous-mêmes. J'attire votre attention là-dessus. Prenez-le comme vous voudrez. Cette histoire ne devrait concerner que vous. Mais elle nous intéresse aussi parce que vous dirigez nos laboratoires de recherches.

Il jeta un coup d'œil à Hamilton comme s'il ne l'avait jamais vu — en dépit du fait qu'il l'avait engagé en 1949, dix années plus tôt, lorsque Hamilton était un jeune, brillant et ambitieux électronicien, frais émoulu du M.I.T.

— Cela veut dire que l'entrée de l'usine est interdite à Marsha ? demanda Hamilton, observant ses deux mains qui se nouaient et se dénouaient convulsivement.

— Non, répondit Edwards, cela signifie que vous n'avez plus accès aux projets classés secrets, jusqu'à ce que la situation se modifie.

— Mais cela signifie... (La voix d'Hamilton s'évanouit dans un silence inquiet.) Cela couvre tous les projets sur lesquels je travaille.

Personne ne répondit. Les officiels de la compagnie attendaient derrière leurs remparts de serviettes et de dossiers. Dans un coin, le climatiseur cliqueta timidement.

— Que je sois damné, dit brusquement Hamilton d'une voix très forte et très claire.

Quelques feuillets s'agitèrent de surprise tout autour de la table. Edwards le regarda de côté, avec curiosité. Charles Mc Feyffe alluma un cigare et promena une main nerveuse dans sa chevelure clairsemée. Il ressemblait, dans son uniforme brun, à un agent de la circulation ventripotent.

— Lisez-lui le dossier, dit-il. Donnez-lui une chance de se défendre, T.E. Il a tout de même des droits.

Le colonel Edwards se battit un instant avec la pile de feuillets. Puis, son visage s'assombrit, et il passa le paquet à Mc Feyffe.

— Votre département a établi ce dossier, grommela-t-il. Dites-le lui vous-même.

— Vous voulez dire que vous allez le lire ici-même ? protesta Hamilton. Devant trente personnes. En présence de chacun des responsables de la compagnie.

— Ils ont tous vu le rapport, dit Edwards, non sans amabilité. Il a été établi il y a un mois environ, et depuis il a beaucoup circulé. Après tout, mon garçon, vous êtes quelqu'un d'important ici. Nous ne voulions pas traiter la chose à la légère.

— Tout d'abord, dit Mc Feyffe, visiblement ennuyé, nous avons ce rapport du F.B.I. Il nous a été transmis.

— Sur votre requête ? demanda Hamilton sur un ton acide. Ou bien est-ce qu'il se promène tout simplement dans le pays ?

Le visage de Mc Feyffe s'empourpra.

— Bon, dit-il. Nous l'avons demandé en quelque sorte. Comme une enquête de routine. Mon Dieu, Jack, il y a quelque part une fiche qui me concerne, il y a même une fiche sur Nixon.

— Vous n'aurez pas à lire tout ce bla-bla-bla, dit Hamilton d'une voix tremblante. Marsha s'est inscrite au Parti Progressiste en 1948 en entrant à l'Université. Elle a envoyé de l'argent au Fonds de Secours des Réfugiés Espagnols. Elle s'est abonnée à *En Fait*. J'ai déjà entendu tout cela.

— Lisez, ordonna Edwards.

Péchant ici et là des éléments dans le rapport, Mc Feyffe énonça les charges découvertes contre Marsha.

— Mrs Hamilton quitte le Parti Progressiste en 1950. *En Fait* cesse d'être publié. En 1952, elle assiste à des réunions des Métiers, Arts et Sciences de Californie, une organisation de

tendance pro-communiste. Elle a signé l'appel de Stockholm. Elle a adhéré à l'Union pour la défense des Libertés civiles, qui est considérée comme *gauchisante*.

— Qu'est-ce que ça signifie, demanda Hamilton, gauchisante ?

— Cela veut dire favorablement orientée à l'égard de groupes ou de personnes qui sont eux-mêmes favorablement orientés à l'égard du communisme. (Péniblement, Mc Feyffe poursuivit.)

— En mai 1953, Mrs Hamilton écrit une lettre à la *Chronique de San Francisco*, protestant contre l'interdiction faite à Charlie Chaplin de regagner les U.S.A. Elle a signé l'Appel en faveur des Rosenberg : condamnés pour trahison. En 1954, elle a parlé à la Ligue des Électrices d'Alameda en faveur de l'admission de la Chine populaire à l'O.N.U. : un pays communiste. En 1955, elle a adhéré à la branche d'Oakland de l'Organisation internationale, La Coexistence ou la Mort, qui possède des ramifications de l'autre côté du rideau de fer. Et en 1956, elle a envoyé de l'argent à l'Association pour le Progrès des gens de couleur. (Il tendit le papier.) Quarante-huit dollars et cinquante-cinq cents.

Il y eut un silence.

— C'est tout ? demanda Hamilton.

— C'est tout ce qui nous intéresse, oui.

— Est-ce que vous savez aussi, dit Hamilton essayant de conserver une voix ferme, que Marsha s'abonna au *Chicago Tribune*, qu'elle a fait campagne pour Adlai Stevenson en 1952. Qu'en 1953, elle a répondu à l'appel de la Société Humaine pour le Progrès des Chiens et des Chats ?

— Je ne vois rien qu'on puisse lui reprocher là-dedans, dit Edwards impatientement.

— Cela complète le tableau. Bien entendu, Marsha s'est abonnée à *En Fait* ; elle s'est aussi abonnée au *New Yorker*. Elle a quitté le Parti Progressiste en même temps que Wallace et s'est inscrite aux Jeunes Démocrates. Le rapport mentionne-t-il cela ? Bien entendu elle était curieuse du communisme ; cela fait-il d'elle une communiste ? Tout ce que vous racontez à propos de Marsha qui lit des journaux ou écoute des orateurs de gauche ne signifie pas qu'elle accepte le communisme ou qu'elle

se trouve sous la discipline du Parti ou appelle à renverser le gouvernement ou...

— Nous n'affirmons pas que votre femme est communiste, dit Mc Feyffe. Nous estimons seulement qu'elle représente un risque. La possibilité que Marsha soit une communiste existe.

— Seigneur Dieu, dit Hamilton sur un ton badin, alors je dois prouver qu'elle ne l'est pas. C'est bien ça ?

— La possibilité existe, répéta Edwards. Jack, restez calme, ne vous emballez pas. Peut-être Marsha est-elle une rouge ? Peut-être pas. Cela ne nous regarde pas. Ce que nous avons ici montre que votre femme s'intéresse à la politique, et à une politique plutôt radicale. Et ce n'est pas une bonne chose.

— Marsha s'intéresse à tout. Elle est intelligente et cultivée. Elle a toute la journée pour réfléchir. Est-ce qu'elle devrait rester assise chez elle et juste... (Les mots manquèrent à Hamilton.) Faire la poussière, cuisiner, coudre ?

— Nous avons des indices ici, dit Mc Feyffe. J'admets qu'aucun d'entre eux n'est significatif en lui-même. Mais ajoutez-les les uns aux autres, et si vous considérez la moyenne statistique, c'est diablement au-dessus, Jack. Votre femme est mêlée à trop de mouvements gauchisants.

— Coupable par association ? Elle est curieuse. Elle s'y intéresse. Est-ce que cela prouve qu'elle est d'accord avec ce qu'ils disent ?

— Nous ne pouvons pas regarder dans son esprit, et *vous non plus*. Tout ce que nous pouvons juger est ce qu'elle fait, les groupes auxquels elle appartient, les pétitions qu'elle signe, l'argent qu'elle envoie. C'est la seule preuve que nous ayons, nous devons nous en contenter. Vous dites qu'elle va à ces réunions mais qu'elle n'est pas d'accord avec les opinions exprimées. Bien, maintenant imaginez que la police fasse une rafle sur un spectacle pornographique et arrête les filles et la direction. Mais les spectateurs pourraient s'en tirer en disant que le spectacle ne leur a pas plu. (Mc Feyffe posa ses mains sur la table.) Seraient-ils venus si le spectacle ne leur plaisait pas ? Une fois, peut-être, pour la curiosité. Mais pas une fois après l'autre, sans arrêt.

— Votre femme a été mêlée à des groupes de gauche depuis

dix ans, depuis ses dix-huit ans. Elle a eu tout le temps de se faire une idée à propos du communisme. Mais elle continue à y aller, elle y va lorsqu'un groupe communisant s'organise pour protester contre un lynchage dans le Sud ou contre le dernier budget militaire. Il me semble que le fait que Marsha lise le *Chicago Tribune* n'a pas plus de signification que celui de l'homme du spectacle pornographique allant à l'église. Cela prouve qu'il a plusieurs facettes... mais le fait reste qu'une de ces facettes prend du plaisir à des saloperies. Il n'est pas fiché parce qu'il va à l'église. Il est fiché parce qu'il aime la pornographie et parce qu'il va voir des saloperies.

— Quatre-vingt-dix-neuf pour cent de votre femme peut être parfaitement américain, elle peut être une bonne cuisinière, une bonne conductrice, payer ses impôts, être généreuse, et cuire des gâteaux pour les kermesses. Mais le un pour cent restant peut être engagé dans le Parti communiste. C'est tout.

Après un instant, Hamilton admit à contrecœur :

— Vous présentez bien votre affaire.

— Je crois que j'ai raison. Je vous connais, vous et Marsha, depuis que vous travaillez ici. Je vous aime bien tous les deux, et Edwards aussi. Tout le monde vous aime bien. Mais cela ne fait pas l'affaire. Jusqu'au moment où nous aurons la télépathie et pourrons jeter un coup d'œil dans l'esprit des gens, nous dépendrons de renseignements statistiques. Non, nous ne pouvons pas prouver que Marsha est un agent d'une puissance étrangère. Et vous ne pouvez pas non plus prouver le contraire. Dans l'ignorance, nous devons lui donner tort. Nous ne pouvons simplement pas prendre le risque.

Caressant sa lourde lèvre inférieure, Mc Feyffe demanda :

— Est-ce que vous vous êtes jamais demandé si elle est communiste ?

Il ne se l'était jamais demandé. Couvert de sueur Hamilton resta muet, fixant la surface brillante de la table. Il avait toujours admis que Marsha disait la vérité, qu'elle était surtout curieuse du communisme. Pour la première fois, un malheureux, un terrible soupçon faisait irruption dans son esprit. Statistiquement, c'était possible.

— Je le lui demanderai, dit-il à voix haute.

— Vous le ferez, demanda Edwards. Et que dira-t-elle ?

— Elle dira non, évidemment.

Secouant la tête, Edwards dit :

— Ça ne sert à rien, Jack. Et si vous y réfléchissez, vous serez d'accord avec moi.

Hamilton se leva.

— Elle est dans la salle d'attente. Vous pouvez l'appeler, le lui demander vous-même.

— Je ne vais pas essayer de discuter avec vous, dit Edwards. Votre femme est classée dans la catégorie « risque pour la sécurité », et jusqu'à nouvel ordre, vous êtes déchargé de vos responsabilités. Ou bien apportez-nous une preuve convaincante qu'elle n'est pas communiste, ou bien débarrassez-vous-en. (Il haussa les épaules.) Vous avez une belle carrière devant vous, mon garçon. C'est l'œuvre de votre vie.

Mc Feyffe fit à pas lourds le tour de la table. La réunion était finie. La conférence sur le cas Hamilton était close. Saisissant le bras du technicien, Mc Feyffe le conduisit vers la porte :

— Allons faire un tour ensemble, tous les trois, Marsha, vous et moi. Allons prendre un verre au *Bon Port*. Je pense que nous en avons besoin.

2

— Je n'ai pas soif, dit Marsha avec emphase, d'une voix sèche et nerveuse.

Pâle mais déterminée, elle fixa Mc Feyffe, sans se soucier des directeurs de la compagnie qui traversaient la salle d'attente.

— Jack et moi devons aller maintenant du côté du bévatron et jeter un coup d'œil sur leur nouvelle installation. Il y a des semaines que nous avons projeté de le faire.

— Ma voiture est là, dehors, dit Mc Feyffe. Je vais vous conduire. (Ironiquement, il ajouta :) Je suis un flic – je peux vous faire entrer.

Tandis que la Plymouth poussiéreuse grimpait la longue côte qui menait au bévatron, Marsha dit :

— Je ne sais si je dois rire ou pleurer, mais je ne peux pas y croire. Est-ce que tout cela est vraiment sérieux ?

— Le colonel Edwards a suggéré que Jack vous balance comme une vieille chaussette, dit Mc Feyffe.

Surprise, ébranlée, Marsha se redressa, tripotant ses gants et son sac :

— Et tu vas le faire, Jack ? demanda-t-elle.

— Non, dit Hamilton. Non, même pas si tu étais une criminelle, une communiste et une alcoolique tout à la fois.

— Vous avez entendu ? dit Marsha à Mc Feyffe.

— J'ai entendu.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous êtes de braves gens. Je pense que Jack serait le dernier des derniers s'il faisait autrement. (Mc Feyffe termina en disant :) Je l'ai déjà dit au colonel Edwards.

— Un de vous deux ne devrait pas se trouver ici, dit Hamilton. Un de vous deux devrait passer par la porte. Je devrais tirer à pile ou face.

Saisie, Marsha le regarda, de ses yeux bruns soudainement humides ; ses mains se crispaient sur ses gants.

— Ne le voyez-vous pas ? murmura-t-elle. C'est terrible. C'est une conspiration contre toi et moi. Contre, nous tous.

— Je me sens moche, moi aussi, reconnut Mc Feyffe.

Abandonnant la route, il conduisit la Plymouth vers le poste de contrôle et sur le terrain qui entourait le bévatron. L'agent, à l'entrée, le salua et fit signe de passer. Mc Feyffe lui rendit son salut.

— Après tout, vous êtes mes amis... et mon devoir m'oblige maintenant à écrire des rapports sur mes amis. Contrôler des dénonciations, écouter des racontars, vous croyez que ça m'amuse ?

— Je me fiche de... commença Hamilton, mais Marsha l'arrêta.

— Il a raison. Ce n'est pas sa faute. Nous sommes solidaires là-dedans tous les trois.

La voiture s'immobilisa devant l'entrée principale. Mc Feyffe arrêta le moteur ; ils sortirent de la voiture et s'avancèrent, silencieux, sur la vaste esplanade de ciment. Quelques techniciens étaient visibles, et Hamilton leur jeta un coup d'œil, tandis qu'ils se rassemblaient sur les marches. C'étaient des jeunes hommes bien habillés, aux cheveux courts, aux cravates à la mode, qui bavardaient aimablement. À côté d'eux, se trouvait le groupe habituel de visiteurs qui, après avoir été contrôlés à l'entrée, attendaient de contempler le bévatron en pleine action. Mais seuls les techniciens intéressaient Hamilton ; il se dit : « Voilà ce que je suis. »

« Ou plutôt », pensa-t-il, « voilà ce que j'ai été jusqu'à maintenant. »

— Je reviens dans une minute, dit faiblement Marsha, passant un doigt furtif sur ses yeux prêts à pleurer. Je vais me refaire une beauté.

— D'accord, murmura-t-il, plongé dans ses pensées.

Elle s'en alla, et Hamilton et Mc Feyffe restèrent l'un en face de l'autre dans le couloir plein d'échos du hall du bévatron.

— Peut-être est-ce une bonne chose, dit Hamilton.

Dix années représentaient une longue période de temps, dans n'importe quelle profession. Et où cela l'aurait-il mené ? C'était une bonne question.

— Vous avez le droit d'être amer, dit Mc Feyffe.

— Plutôt, dit Hamilton.

Il s'éloigna, les mains dans les poches.

Bien sûr qu'il était amer. Et il le resterait tant que cette histoire de sécurité ne serait pas réglée, d'une façon ou de l'autre. Mais il y avait autre chose : c'était le coup porté à son système de vie, à ses habitudes, à sa manière d'être. À toutes ces choses auxquelles il avait cru. Mc Feyffe les avait détruites et avait atteint le niveau le plus profond de son être : son mariage et cette femme qui signifiait plus pour lui que n'importe quel autre être humain dans le monde entier.

Qui était plus pour lui, comprit-il soudain, que n'importe qui et que n'importe quoi. Plus que son travail. Il lui avait donné toute sa confiance, et c'était une chose étrange que de s'en rendre compte. Ce n'était pas tellement cette histoire de sécurité qui l'ennuyait. C'était l'idée que Marsha et lui se trouvaient maintenant séparés l'un de l'autre, séparés par ce qui était arrivé.

— Oui, dit-il à Mc Feyffe. Je suis furieux.

— Vous trouverez une autre situation. Avec votre expérience...

— Ma femme, dit Hamilton. C'est d'elle que je parlais. Pensez-vous que j'aie une chance de vous rendre le coup. Ça me plairait.

« Mais » pensa-t-il, « cela semblait puéril quand il le disait. »

— Vous êtes fou, dit-il à Mc Feyffe, sans plus hésiter en partie parce qu'il avait envie de le dire, en partie parce qu'il ne savait pas quoi faire d'autre. Vous détruisez les vies de gens innocents. Illusions de paranoïaque...

— Laissez tomber, dit Mc Feyffe d'une voix rogue. Vous avez eu votre chance, Jack. Des années durant. Trop d'années.

Pendant que Hamilton préparait sa réponse, Marsha revint.

— Ils laissent entrer un groupe de visiteurs ordinaires, dit-elle. Les grands pontifes sont passés plus tôt. Elle était redevenue elle-même, maintenant. Cette chose, ce nouveau déflecteur, est en marche, n'est-ce pas ?

Hésitant, Hamilton se détourna du responsable de la sécurité.

— Allons-y, alors.

Mc Feyffe les suivit.

— Ce doit être intéressant, dit-il, ne s'adressant à personne en particulier.

— C'est exact, dit Hamilton avec hauteur, conscient du fait qu'il tremblait.

Avec un profond soupir, il entra dans l'ascenseur après Marsha et se tourna sans un mot vers la porte. Mc Feyffe fit de même : tandis que l'ascenseur montait, Hamilton eut sous les yeux la nuque et le cou écarlates du policier. Mc Feyffe, lui aussi, était tendu.

Au second étage, ils trouvèrent un jeune Noir, muni d'un brassard, qui rassemblait les visiteurs. Ils se joignirent au groupe. Derrière eux, d'autres visiteurs attendaient patiemment leur tour. Il était 15 h 55 ; le système de déflexion dû à Wilcox et à Jones avait déjà été réglé et mis en marche.

— Nous y sommes, dit le jeune Noir, d'une voix claire et tranquille, pendant qu'il les menait vers la plate-forme d'observation. Nous devons faire vite pour que les autres aient leur tour aussi. Comme vous le savez, le bévatron de Belmont fut construit par la Commission de l'Énergie atomique afin de poursuivre des recherches dans le domaine des rayons cosmiques produits artificiellement dans des conditions soigneusement déterminées. L'élément central du bévatron est cet électro-aimant géant dont le champ accélère le faisceau de protons et les charge d'une ionisation croissante. Les protons chargés positivement sont introduits dans la chambre linéaire à partir du tube d'accélération modèle Cockroft Walton.

Selon leurs connaissances, les visiteurs sourirent vaguement ou l'ignorèrent. Un homme grand, mince, sérieux et âgé, raide comme un piquet, les bras croisés, irradiait un souverain mépris pour la science en général. Un soldat, pensa Hamilton ; l'homme portait une médaille de métal terni au revers de son veston. Que le diable l'emporte, pensa-t-il amèrement. Que le diable emporte le patriotisme en général. Oiseaux de malheur que les militaires et les flics. Anti-intellectuels et antinègres. Opposés à quoi que ce soit, sauf à la bière, aux chiens, aux voitures et aux armes.

— Y a-t-il un document ? demanda doucement, mais avec insistance, une mère d'un âge incertain, grasse et coûteusement vêtue. Nous voudrions quelque chose que nous puissions lire et emporter, s'il vous plaît. Pour l'école.

— Combien de volts passent là-dedans ? demanda son garçon au guide. Est-ce qu'il y a plus d'un milliard de volts ?

— Plus de six milliards d'électrons volts, expliqua patiemment le Noir, telle est la poussée que reçoivent les protons avant d'être renvoyés par le déflecteur hors de la chambre circulaire. À chaque révolution du faisceau, sa charge et sa vitesse augmentent.

— À quelle vitesse vont-ils ? demanda une femme frêle, à l'air compétent, qui avait de peu dépassé la trentaine.

Elle portait des lunettes sévères et un costume sans élégance, essentiellement pratique.

— Juste un peu en dessous de la vitesse de la lumière.

— Combien de fois font-ils le tour de la chambre ?

— Quatre millions de fois, répondit le guide. Ils couvrent une distance astronomique de trois cent mille miles. Cela en 1,85 seconde.

— Incroyable, souffla la mère aux vêtements coûteux, d'une voix étonnée et admirative.

— Lorsque les protons quittent l'accélérateur linéaire, poursuit le guide, ils possèdent une énergie de dix millions de volts, ou, comme nous disons, de dix mégavolts. Le problème est alors de leur donner une trajectoire circulaire, à un endroit précis, et sous un angle précis, de façon qu'ils puissent tomber dans le champ de l'électro-aimant.

— L'aimant ne sert-il pas à ça ? demanda le petit garçon.

— Non, je crains que non. Un infléchisseur de trajectoire est utilisé pour ce faire. Des protons chargés quittent très facilement une trajectoire donnée et se promènent dans toutes les directions. Un système compliqué de densité modulée du champ est utilisé pour les empêcher d'entamer une orbite en forme de spirale de plus en plus large. Et lorsque le flux a atteint la charge requise, le problème fondamental de son expulsion hors de la chambre circulaire reste à résoudre.

Abaissant son bras par-dessus la rambarde de la plate-forme,

le guide indiqua l'aimant qui se trouvait en dessous d'eux. L'électro-aimant, immense et imposant, ressemblait grossièrement à un pneu. Il bourdonnait puissamment.

— La chambre d'accélération se trouve à l'intérieur de l'aimant. Elle a quatre cents pieds de long. Je crains que vous ne puissiez pas la voir d'ici.

— Je me demande, pensa tout haut le vétéran aux cheveux blanc, si les constructeurs de cette machine spectaculaire ont pensé un seul instant que le moindre des ouragans de Dieu dépasse de loin toute l'énergie que l'homme est capable de produire, avec cette machine et avec toutes les autres.

— Je suis sûre qu'ils le savent, dit la jeune femme à l'allure sévère. Ils pourraient probablement vous dire à un cheval près quelle est la puissance d'un ouragan.

Le vétéran l'examina avec une dignité humaine :

— Êtes-vous un savant, madame ? demanda-t-il doucement.

Le guide avait maintenant conduit la plus grande partie du groupe sur la plate-forme.

— Après vous, dit Mc Feyffe à Hamilton, se mettant de côté.

Marsha avança sans y prendre garde, et son mari la suivit. Mc Feyffe, sous le prétexte de s'intéresser aux instructions affichées sur les murs au-dessus de la plate-forme, se laissa distancer.

Serrant la main de sa femme, Hamilton lui glissa à l'oreille :

— Penses-tu que je vais te laisser tomber ? Nous ne sommes pas dans l'Allemagne des nazis.

— Pas encore, répondit Marsha d'une voix froide.

Elle était encore sous le coup de l'émotion ; elle avait effacé la plus grande partie de son maquillage et ses lèvres étaient minces et pâles.

— Mon chéri, quand je pense à ces gens te convoquant et t'exposant ma vie et mes activités, comme si j'étais une... comme si j'étais une prostituée, ou peut-être comme si j'avais des mœurs spéciales, j'ai envie de les tuer. Et Charley, je pensais qu'il était notre ami. Je croyais que nous pouvions compter sur lui. Combien de fois a-t-il dîné chez nous ?

— Nous ne nous trouvons pas en Arabie, lui rappela Hamilton. Ce n'est pas parce que nous l'avons nourri qu'il est

notre frère de sang.

— Je ne préparerai plus jamais un citron à la meringue. Ni rien d'autre de ce qu'il aime. Lui et ses jarretelles orange. Promets-moi que tu ne porteras jamais de jarretelles.

— Des chaussettes à élastique, et rien d'autre. (La serrant contre lui, il lui dit :) Nous devrions le pousser dans l'aimant.

— Tu crois que l'aimant le digérerait ? (Marsha sourit faiblement.) Il le rejetterait probablement. Trop coriace.

Derrière eux, la mère et son garçon s'attardaient. Mc Feyffe traînait à l'écart, les mains dans les poches, et sa face bouffie transpirait l'accablement.

— Il n'a pas l'air très heureux, observa Marsha. Je comprends ce qu'il ressent. Ce n'est pas de sa faute.

— C'est la faute de qui alors ?

Sans insister, comme s'il faisait une plaisanterie, Hamilton demanda :

— Celle des vampires, des capitalistes de Wall Street ?

— C'est une drôle de façon de parler, dit Marsha, troublée. Je ne t'ai jamais entendu employer des termes comme ceux-là. (Soudain, elle s'accrocha à lui.) Tu ne penses pas que... ; (Violemment, elle se dégagea et fit un pas en arrière.) Oui, tu penses peut-être que c'est vrai.

— Que quoi est vrai ? Que tu as été membre du Parti Progressiste ? Ma foi, je te conduisais aux réunions dans ma Chevrolet. Je le sais depuis dix ans.

— Non, pas cela. Pas ce que j'ai fait. Mais ce que cela signifie. Tu le penses, n'est-ce pas ?

— Eh bien, dit-il d'une voix rauque, tu n'as pas d'émetteur secret dans la cave. Ou tout au moins, je ne l'ai pas remarqué.

— As-tu bien cherché ? (Sa voix froide l'accusait maintenant.) Peut-être en ai-je un ? Peut-être suis-je ici pour saboter ce bévatron ?

— Ne crie pas, l'avertit Hamilton.

— Tu n'as pas d'ordres à me donner.

Furieuse, humiliée, elle s'éloigna et bouscula le maigre et grave vieux soldat.

— Attention, ma jeune dame, lui dit le vétéran. Vous ne voudriez pas tomber par-dessus bord.

— Le plus grand problème de la construction, expliquait le guide, se trouvait dans le déflecteur employé pour expulser les protons de la chambre circulaire et pour les diriger vers la cible. Plusieurs méthodes ont été employées. Tout d'abord, l'oscillateur était arrêté à un moment critique ; cela permettait aux protons de s'évader de la spirale. Mais un tel procédé était trop imparfait.

— N'est-il pas vrai, demanda sèchement Hamilton, que dans le vieux cyclotron de Berkeley, un flux de protons s'en alla dans la nature un beau jour ?

Le guide l'examina avec intérêt.

— C'est ce qu'on raconte, oui.

— J'ai entendu dire que le flux traversa un bureau, et que vous pouvez encore en voir les traces. La nuit, quand les lumières sont éteintes, le rayonnement est encore visible.

— Cela jette une lumière bleutée, acquiesça le guide. Vous êtes un physicien, monsieur ?

— Un électronicien, expliqua Hamilton. Je m'intéresse au déflecteur. Je connais un peu Léo Wilcox.

— C'est un grand jour pour lui, fit observer le guide. Ils ont juste mis en marche aujourd'hui ses appareils.

— Où sont-ils ? demanda Hamilton.

De sa main tendue, le guide désigna un engin compliqué, sur l'un des côtés de l'aimant. Une série de supports blindés soutenaient un gros tube gris sombre sur lequel était montée toute une trame de tuyaux pleins de liquides.

— Voilà l'œuvre de votre ami. Il est quelque part aux alentours et surveille.

— Qu'est-ce que cela donne ?

— Ils ne peuvent pas le dire encore.

Dans le dos de Hamilton, Marsha avait reculé vers l'arrière de la plate-forme. Il la rejoignit.

— Essaie d'agir en adulte, dit-il d'une voix basse. Tant que nous sommes ici, je veux voir ce qui se passe.

— Toi et ta science. Des fils et des tubes... tout ça est plus important pour toi que mon existence.

— Je suis venu ici pour voir cet appareil et j'ai l'intention de le voir. Ne me gâche pas la visite. Ne me fais pas une scène ici.

— C'est toi qui fais une scène.

— N'as-tu pas déjà fait assez de dégâts ?

Lui tournant le dos avec humeur, Hamilton dépassa la femme aux allures de secrétaire compétente, puis Mc Feyffe, et s'arrêta enfin sur la rampe qui menait de la plate-forme au hall d'entrée. Il fouillait ses poches en quête de cigarettes lorsque le premier hurlement des sirènes d'alarme retentit, et domina le bourdonnement tranquille de l'aimant.

— En arrière, hurla le guide, agitant ses bras minces et noirs. L'écran contre les radiations...

Un grondement furieux, vrombissant, submergea la passerelle. Des nuages de particules incandescentes s'élevèrent, explosèrent et retombèrent en pluie sur les visiteurs terrifiés. L'odeur effroyable du feu excita les narines ; sauvagement, ils se bousculèrent et se dirigèrent vers l'arrière de la plate-forme.

Une fissure apparut. Un pilier de métal, brûlé par le jet des radiations, fondit, plia et céda. La mère d'une quarantaine d'années ouvrit la bouche et poussa un cri perçant. D'un bond, Mc Feyffe essaya de s'écarter de la plate-forme à demi détruite et des jets aveuglants de radiations. Il se heurta à Hamilton ; poussant de côté le policier terrifié, Hamilton s'élança et essaya désespérément d'atteindre Marsha.

Ses vêtements brûlaient. Tout autour de lui, des silhouettes en flammes se battaient, essayaient de s'éloigner, tandis que lentement, lourdement, la plateforme s'inclinait, s'immobilisait un instant, et soudain s'effondrait.

Dans tout l'immeuble du bévatron, des sonneries d'alarme résonnaient. Les cris d'alerte des hommes et des machines se mêlaient en un tumulte assourdissant.

Le sol se déroba majestueusement sous les pas de Hamilton. Leur cohésion disparue, l'acier, le ciment, le plastique et les câbles retournaient à l'état de poussière. Instinctivement, il protégea son visage de ses mains. Il tombait la tête la première vers les formes vagues des machines. Il perçut un sifflement effrayant lorsque l'air abandonna ses poumons. Du plâtre tomba en pluie sur lui, et des cendres qui étincelaient et brûlaient encore. Puis, en un instant, il traversa le grillage de métal qui protégeait l'aimant. Le choc et la présence de

radiations dures le submergèrent instantanément.

Il heurta violemment quelque chose. Sa souffrance devint visible ; tel un lingot lumineux qui devint mou et absorbant, comme de la paille de fer radioactive. Cela ondulait, s'enflait, et le dévorait tranquillement. Il n'était plus, dans son agonie, qu'un point humide de protoplasme, asséché sans bruit par une feuille illimitée de fibres métalliques serrées.

Puis, cela même disparut. Conscient de l'angle étrange que formait son corps, il gisait en un tas inerte de chair, essayant pourtant, mais en vain, mécaniquement, de se relever. Et comprenant au même instant qu'aucun d'entre eux ne se relèverait plus. Pendant un moment, au moins.

3

Quelque chose bougea dans l'obscurité.

Pendant longtemps, il écouta. Les yeux clos, le corps abandonné, il retint tout mouvement, et devint, autant qu'il était possible, une seule oreille géante. Le son était un tap, tap, tap... répété, comme si quelque chose s'était égaré dans l'obscurité et cherchait son chemin en tâtonnant. Pendant une minute interminable, celui qui écoutait étudia le son, en tant que gigantesque oreille, puis, en tant que cerveau géant, il comprit brusquement qu'il ne s'agissait que d'un store battant contre une fenêtre, et qu'il se trouvait dans une chambre d'hôpital.

En tant qu'œil ordinaire, nerf optique et cerveau humain, il percevait la silhouette de sa femme, papillotante, incertaine encore, à quelques pas du lit. Une immense gratitude l'envahit. Marsha n'avait pas été brûlée par les rayonnements durs. Dieu merci. Une action de grâces muette embruma un instant son cerveau ; il se détendit et en goûta le plaisir.

— Il revient à lui, observa la voix profonde, autoritaire d'un médecin.

— Je crois, dit Marsha. (Sa voix semblait provenir de très loin.) Quand pourrons-nous savoir ?

— Tout va bien, dit Hamilton avec difficulté.

Instantanément, la silhouette s'agita et se précipita vers lui.

— Chéri, (Marsha pleurait, reniflait et se pressait contre lui.) Personne n'a été tué, tout le monde va bien, même toi. (Comme une large lune, son visage descendit sur lui.) Mc Feyffe s'est foulé la cheville, mais ça s'arrangera. Ils pensent que le garçon souffre d'un traumatisme cérébral.

— Et toi ? demanda faiblement Hamilton.

— Je vais bien.

Elle tourna sur elle-même de façon qu'il puisse la voir tout entière.

À la place de son tailleur élégant et de sa robe, elle portait une blouse blanche d'infirmière.

— Les radiations ont emporté la plus grande partie de mes vêtements. Ils m'ont donné ceci. (Elle passa sa main dans ses cheveux bruns d'un geste embarrassé.) Et regarde. Ils sont plus courts. J'ai coupé la partie brûlée. Ils repousseront.

— Puis-je me lever ? demanda Hamilton, essayant de s'asseoir.

Sa tête vacilla ; d'un seul coup le vertige le reprit, il se retrouva allongé et dut faire un effort pour respirer. Des points d'obscurité dansaient autour de lui ; fermant les yeux, il attendit avec anxiété que cela passât.

— Vous ne serez pas très fort pendant quelque temps, lui annonça le docteur. Le choc et la perte de sang. (Il toucha le bras de Hamilton.) Vous avez été salement coupé. Des fragments de métal, mais nous les avons extirpés.

— Qui a été le plus gravement touché ? demanda Hamilton, les yeux clos.

— Arthur Silvester, le vieux soldat. Il n'a pas perdu connaissance, mais je voudrais bien qu'il l'ait fait. Il a le dos brisé, apparemment. Il est en bas, à la chirurgie.

— Cassé, je suppose, dit Hamilton en explorant son bras qui était enveloppé par un ample bandage de plastique blanc.

— J'ai été la dernière blessée, dit Marsha, mais j'ai été assommée. Les radiations, je pense, m'ont fait cet effet. Je suis juste tombée en plein dans le faisceau ; tout ce que j'ai vu, c'était des étincelles et des éclairs. Ils ont coupé le courant au bon moment, bien entendu. Cela n'a pas duré plus d'une fraction de seconde. (Sur un ton plaintif, elle ajouta :) Et cela m'a semblé durer un million d'années.

Le docteur, un jeune homme à l'allure nette et précise, repoussa les couvertures et prit le pouls de Hamilton. Au bord du lit, une infirmière s'affairait. Un appareil fut attaché au bras de Hamilton. Tout semblait aller bien.

Semblait... mais quelque chose n'allait pas. Il pouvait le sentir. Quelque part en lui, profondément enfoui, grondait le sentiment que quelque chose d'important n'allait pas.

— Marsha, dit-il soudain, tu le sens aussi ? Avec hésitation,

Marsha se pencha sur lui.

— Si je sens quoi, mon chéri ?

— Je ne sais pas. Je sais que ça existe, c'est tout.

Après une seconde d'anxiété, Marsha se tourna vers le docteur.

— Je vous ai dit quelque chose comme ça, n'est-ce pas, lorsque je suis revenue à moi.

— Tous ceux qui sortent d'un évanouissement ont une impression d'irréalité, lui expliqua le docteur. C'est une sensation bien connue. Dans un jour ou deux, elle disparaîtra. Souvenez-vous, vous avez tous les deux reçu des injections de sédatifs. Et vous avez subi une terrible secousse. C'était du courant à haute tension qui vous a touchés.

Ni Hamilton ni sa femme ne répondirent. Ils se regardèrent l'un l'autre, essayant chacun de lire l'impression de l'autre sur son visage.

— J'ai l'impression que nous avons eu de la chance, dit Hamilton.

Son action de grâces s'était transformée en une incertitude pleine de doute. *Qu'y avait-il ?* La conscience qu'il avait d'une modification n'était pas rationnelle. Jetant un coup d'œil sur la pièce, il ne vit rien d'étrange, rien de surprenant.

— Beaucoup de chance, lança l'infirmière, avec fierté, comme si elle en avait été personnellement responsable.

— Combien de temps vais-je rester encore ici ?

Le docteur réfléchit.

— Vous pouvez rentrer chez vous ce soir, je pense. Mais vous devrez rester au lit un jour ou deux. Vous avez tous les deux besoin de repos, pendant une semaine ou deux. Je pense que vous devriez prendre une infirmière.

Hamilton dit d'une voix pensive :

— Nous ne pouvons pas nous le permettre.

— Vous n'auriez rien à payer, évidemment. (Le docteur parut offensé.) Le gouvernement fédéral s'occupe de tout cela. Si j'étais vous, je me soucierais plutôt de me retrouver sur mes pieds au plus vite.

— J'aime mieux ça, dit Hamilton, avec aigreur.

Il ne poursuivit pas la discussion ; pendant un moment, il

réfléchit sombrement à sa propre situation.

Accident ou pas, elle n'avait pas changé. À moins que le colonel T.E. Edwards ne soit mort subitement d'une attaque, tandis que lui, Hamilton gisait dans le coma. Mais cela semblait improbable.

Lorsque le docteur et l'infirmière furent partis, Hamilton dit à sa femme :

— Bon, maintenant, nous avons une excuse. Quelque chose que nous puissions raconter aux voisins et qui leur explique pourquoi je ne travaille pas.

— J'avais oublié tout cela, dit Marsha d'une voix morne.

— Il va falloir que je trouve quelque chose qui ne concerne en rien le matériel stratégique. Quelque chose qui n'intéresse pas la défense nationale. (Il réfléchit :) Comme Einstein disait, en 54. Peut-être plombier. Ou réparateur de télévisions. C'est davantage dans mes cordes.

— Souviens-toi de ce que tu as toujours désiré faire. (Perchée sur le bord du lit, Marsha examinait ses cheveux raccourcis.) Tu voulais dessiner de nouveaux circuits d'enregistreurs et de modulation de fréquence. Tu voulais être un nom dans la haute fidélité, comme Bogen, Thorens et Scott.

— C'est vrai, dit-il, avec autant de conviction que possible. Le système trinaural de Hamilton. Souviens-toi de cette nuit où nous en avons rêvé. Trois pick-up, amplificateurs, haut-parleurs. Montés dans trois pièces. Un homme dans chaque pièce, écoutant chaque chaîne. Et chaque chaîne jouant une œuvre différente.

— Sur l'une, on joue le double concerto de Brahms, lança Marsha avec un enthousiasme limité. Je me rappelle.

— Sur une autre, ce sont *Les Noces* de Stravinski. Et sur une troisième sonne la musique pour luth de Dowland. Les cerveaux des trois hommes sont soigneusement épluchés et reliés entre eux par le système trinaural d'audition Hamilton, le « Hamilton Musiphonic Ortho-circuit ». Les sensations des trois cerveaux sont mélangés selon une relation mathématique définie, fondée sur la constante de Planck. (Son bras commençait à le faire souffrir ; avec peine, il termina :) La combinaison qui en résulte est injectée dans un enregistreur puis jouée à 3,14 fois la vitesse

initiale.

— Et écoutée avec un poste à galène. (Marsha se pencha sur lui et l'embrassa.) Chéri, lorsque je suis venue te voir, tout d'abord, j'ai eu l'impression que tu étais... mort. Oh, pardonne-moi, tu avais l'air d'un cadavre, blême et silencieux, immobile. J'ai cru que mon cœur céderait.

— Je suis assuré, dit-il gravement. Tu aurais été riche.

— Je ne veux pas être riche. (Le pressant contre elle, Marsha murmura :) Regarde ce que je t'ai fait. Parce que je m'ennuie et que je suis curieuse et que je fréquente des ratés de la politique, tu as perdu ta situation et ton avenir. Je me donnerais des coups. Je n'aurais pas dû signer l'Appel de Stockholm puisque tu travaillais sur des fusées. Mais lorsque quelqu'un me tend une pétition, je m'emballerai tout de suite. Les pauvres gens, les opprimés...

— Ne te fais pas de souci, dit-il, d'un ton bref. Si nous étions en 1943, tu serais normale et Mc Feyffe perdrait son travail. Et passerait pour un dangereux fasciste.

— Il l'est, dit Marsha, avec insistance. Il *est* un dangereux fasciste.

Hamilton la repoussa :

— Mc Feyffe est un nationaliste enragé et un réactionnaire. Mais cela n'en fait pas un fasciste. À moins que tu ne croies que quiconque qui ne...

— Ne t'énerve pas, interrompit Marsha. Tu ne dois pas t'en inquiéter, non ? (Intensément, avec fièvre, elle l'embrassa sur la bouche.) Attends que nous soyons à la maison.

Comme elle s'éloignait, il la retint par l'épaule.

— *Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui est... de travers ?*

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas le dire. Je ne peux même pas l'imaginer. Depuis que je suis revenue à moi, il me semble que quelque chose sonne faux, juste derrière moi. Je le sens. Comme si... (Elle fit un geste.) J'espère pouvoir me retourner assez vite et voir... je ne sais quoi. Quelque chose de caché. Quelque chose de terrible. (Elle trembla d'angoisse.) Cela m'effraie.

— Cela m'inquiète aussi.

— Peut-être trouverons-nous de quoi il retourne, dit Marsha

faiblement. Peut-être n'est-ce rien, seulement le choc et les calmants, comme dit le docteur.

Hamilton ne le croyait pas, et elle non plus.

Ils furent ramenés chez eux par un médecin, avec la jeune femme à l'allure sévère.

Elle portait aussi une blouse d'hôpital. Ils étaient assis tous les trois sur la banquette arrière, et la Packard traversait les rues sombres de Belmont.

— Ils pensent que j'ai quelques côtes fêlées, dit la femme, froidement. (Puis, elle ajouta :) Je m'appelle Joan Reiss. Je vous ai déjà vus tous les deux. Vous êtes venus dans mon magasin.

— Quelle sorte de magasin est-ce ? demanda Hamilton après qu'il eut brièvement présenté sa femme et lui-même.

— La librairie et galerie d'art d'El Camino. En août dernier, vous avez acheté un volume de chez Skira sur Chagall.

— C'est vrai, admit Marsha. C'était l'anniversaire de Jack... Nous avons accroché les reproductions au mur. En bas, dans la chambre d'audition, là où nous écoutons de la musique.

— La cave, expliqua Hamilton.

— Il y avait une chose, dit brusquement Marsha. Ses doigts jouant convulsivement sur son sac. Avez-vous remarqué le docteur ?

— Remarqué ? Il fut surpris. Non, rien de particulier.

— C'est ce que je veux dire. Il ressemblait à... oh, à une tache de couleur, rien de plus. Comme les docteurs que l'on voit dans les publicités de dentifrice.

Joan Reiss écoutait attentivement.

— De quoi parlez-vous ?

— Rien, dit brièvement Hamilton. Une conversation entre nous.

— Et l'infirmière. C'était la même chose, une sorte de composé artificiel, fait de toutes les infirmières que l'on a pu rencontrer.

Pensif, Hamilton regarda par la fenêtre la nuit qui s'étendait sur la ville.

— C'est le résultat des communications de masse, affirma-t-il. Les gens se modèlent sur les annonces. Ne pensez-vous pas,

Miss Reiss ?

Miss Reiss dit :

— Je voulais vous demander quelque chose. J'ai remarqué une chose qui m'a étonnée.

— Et c'était ? demanda Hamilton avec suspicion.

Miss Reiss ne pouvait pas raisonnablement savoir de quoi ils parlaient.

— Le policier sur la plate-forme, avant qu'elle ne s'effondre. Pourquoi était-il là ?

— Il était venu avec nous, dit Hamilton ennuyé.

Miss Reiss lui jeta un coup d'œil attentif :

— Réellement ? Je pensais que peut-être... (Sa voix dérapa légèrement) Il m'a semblé qu'il s'est retourné et a tenté de s'éloigner au moment même où la passerelle est tombée.

— C'est vrai, dit Hamilton. (Il sentit ce qui allait se passer.) Moi aussi, du reste, mais je me suis précipité dans l'autre sens.

— Vous êtes revenu délibérément en arrière ? Alors que vous auriez pu vous sauver ?

— Ma femme, dit Hamilton d'une voix neutre.

Miss Reiss approuva, apparemment satisfaite.

— Je suis désolée. Tout ce choc et ces émotions. Nous avons eu de la chance. D'autres n'en ont pas eu. N'est-ce pas étrange ? Quelques-uns d'entre nous s'en tirent presque sans aucune blessure, et ce pauvre soldat, Mr Silvester, en sort avec le dos brisé. C'est surprenant.

— Je voulais vous le dire, dit le médecin qui conduisait la voiture. Arthur Silvester n'a pas la colonne vertébrale brisée. Il semble plutôt avoir une vertèbre déplacée et la rate abîmée.

— Parfait, marmonna Hamilton. Et le guide ? Personne n'en a parlé.

— Quelques lésions internes, répondit le médecin. Ils n'ont pas encore décidé du diagnostic.

— Il est toujours dans la salle d'attente ? demanda Marsha.

Le docteur se mit à rire.

— Vous parlez de Bill Laws ? C'est le premier qu'on ait soigné. Il a des amis dans le coin.

— Ah, autre chose, dit Marsha abruptement. Étant donné la hauteur d'où nous sommes tombés et les radiations... or,

personne d'entre nous n'est gravement touché. Nous courons tous les trois comme si rien n'était arrivé. C'est irréel. Trop facile.

Exaspéré, Hamilton dit :

— Nous sommes probablement tombés dans un filet de trapéziste, bon Dieu.

Il voulut en dire davantage, mais il n'en eut pas le temps. À ce moment précis, il sentit une douleur forte et prolongée dans sa jambe droite. Avec un cri, il sursauta, se heurtant la tête au toit de la voiture. Se grattant franchement, il releva la jambe de son pantalon juste à temps pour voir une petite bête ailée qui s'enfuyait.

— Qu'était-ce ? demanda anxieusement Marsha. (Et elle le vit au même instant.) Une abeille.

Furieux, Hamilton écrasa du pied l'abeille.

— Elle m'a piqué. Juste sur le mollet. (Déjà une forte inflammation rouge apparaissait.) Est-ce que ça ne suffisait pas ?

Le médecin arrêta la voiture le long de la route.

— Vous l'avez tuée ? Ces bestioles entrent dans les voitures quand elles sont arrêtées. Je suis désolé... cela va-t-il mieux ? Je peux mettre quelque chose dessus.

— Je survivrai, dit Hamilton, massant vigoureusement sa jambe. Une abeille. Comme si nous n'avions pas eu déjà assez d'ennuis pour aujourd'hui.

— Nous serons bientôt à la maison, dit doucement Marsha, jetant un coup d'œil par la fenêtre de la voiture. Miss Reiss, entrez donc et prenez un verre avec nous.

— Bon, dit Miss Reiss, hésitant encore et passant un doigt mince, osseux, sur ses lèvres. Je boirai bien une tasse de café. Si cela ne vous dérange pas.

— Certainement pas, dit vivement Marsha. Nous devrions devenir des amis, tous les huit. Nous sommes passés par une si terrible expérience.

— Espérons que c'est fini, dit Miss Reiss, sans conviction.

— Amen, ajouta Hamilton.

Un instant plus tard, la voiture s'arrêta. Ils étaient arrivés.

— Votre maison est charmante, dit Miss Reiss tandis qu'ils descendaient de la voiture.

Dans la lumière du soir, la villa californienne, deux chambres à coucher, façon ranch, semblait attendre paisiblement qu'ils montent les marches qui mènent au porche. Assis sur le seuil, un énorme chat jaune attendait aussi, les pattes repliées sous le ventre.

— C'est le chat de Jack, expliqua Marsha, cherchant la clé dans son sac. Il a faim. (Elle ordonna au chat :) file à la cuisine, Ninny Numbcats. Tu n'auras rien à manger ici.

— Quel nom étrange, observa Miss Reiss, semblant écoeurée. Pourquoi l'appellez-vous ainsi ?

— Parce qu'il est idiot, répondit Hamilton brièvement.

— Jack donne des noms de ce genre à tous ses chats, expliqua Marsha. Il nomma le dernier Parnassus Nump.

Le gros matou à l'allure louche se dressa sur ses pattes et sauta dans l'allée. Puis, il vint se frotter bruyamment aux jambes de Hamilton. Miss Reiss s'écarta avec un dégoût évident.

— Je n'ai jamais pu me faire aux chats, avoua-t-elle. Ils sont si cruels et si sournois.

En temps normal, Hamilton aurait prononcé un court sermon sur les préjugés humains. Mais sur le moment, il ne s'inquiétait guère de ce que pensait Miss Reiss au sujet des chats. Glissant la clé dans la serrure, il ouvrit la porte et alluma les lampes du living-room. La petite maison s'éveilla soudain, et les femmes entrèrent. Ninny Numbcats les suivait et prit sans hésiter le chemin de la cuisine, sa queue mitée dressée comme un piquet jaune.

Sans prendre la peine d'ôter sa blouse d'infirmière, Marsha ouvrit le réfrigérateur et en tira une jatte de plastique vert pleine de cœur de bœuf bouilli. Tandis qu'elle coupait la viande et la jetait au chat, elle dit :

— La plupart des génies en matière d'électronique ont des mascottes électroniques, des renards phototropiques ou des choses de ce genre qui courent partout et se cognent aux meubles. Jack en a construit un lorsque nous nous sommes mariés, qui attrapait les souris et les mouches. Mais ça ne suffit

pas ; il fut obligé d'en construire un autre qui attrapa *celui-là*.

— Justice cosmique, dit Hamilton, en train d'enlever son chapeau et son manteau. Je ne voulais pas qu'ils s'emparent du monde.

Lorsque Ninny Numbcats eut terminé son repas, Marsha s'en fut se changer dans la chambre à coucher.

Miss Reiss fit le tour du salon, étudiant attentivement les vases, les gravures et les bibelots.

— Les chats n'ont pas d'âme, dit Hamilton, observant son matou repu. Le chat le plus solennel de l'univers accepterait de porter une carotte en équilibre sur la tête pour un morceau de foie.

— Ce sont des animaux, acquiesça Miss Reiss depuis le salon. Avez-vous acheté ce Paul Klee chez nous ?

— Probablement.

— Je n'ai jamais compris ce que Klee essayait de représenter.

— Peut-être n'essaie-t-il pas de dire quelque chose. Peut-être s'amuse-t-il tout simplement.

Le bras d'Hamilton commençait à le faire souffrir ; il se demanda quel aspect la blessure pouvait avoir.

— Voulez-vous du café ?

— Du café, et du café fort, dit Miss Reiss. Puis-je vous aider ?

— Faites comme chez vous. (Machinalement, Hamilton alla chercher la cafetière.) Vous trouverez un exemplaire de l'*Histoire* de Toynbee, dans le casier à magazines, à côté du divan.

— Chéri, – la voix de Marsha venait de la chambre à coucher, pressante – viens un moment.

Il y alla, la cafetière en main, renversant un peu d'eau, à force de se dépêcher. Marsha se trouvait devant la fenêtre et allait baisser le store. Elle regardait au-dehors, dans la nuit, et une ride soucieuse barrait son front.

— Qu'y a-t-il ? demanda Hamilton.

— Regarde.

Il se pencha, mais tout ce qu'il vit fut un voile vague de brouillard et les silhouettes indistinctes des maisons. Quelques lumières brillaient faiblement ici et là. Le ciel était lourd, un bas plafond de brouillard qui dérivait silencieusement au long des

faîtes des toits. Rien ne bougeait. Ni vie ni mouvement. Et pas la moindre présence.

— Cela ressemble au Moyen Age, dit calmement Marsha.

Pourquoi le paysage avait-il cette allure ? Il en était conscient lui aussi ; mais la scène n'était rien d'autre que prosaïque, c'était la vue qu'on avait d'ordinaire de cette fenêtre, à 9 h 30, par une froide nuit d'octobre.

— Et la façon dont nous parlions, dit Marsha, frissonnante. Tu disais quelque chose à propos de l'âme de Ninny Numbcat. Tu n'as jamais parlé ainsi auparavant.

— Avant quoi ?

— Avant que nous venions ici.

Se détournant de la fenêtre, elle saisit son chemisier à carreaux qui pendait sur le dossier d'une chaise.

— C'est... c'est idiot, bien sûr. Mais as-tu réellement vu la voiture du docteur partir ? Lui as-tu dit au revoir ? Est-il arrivé une seule chose ?

— Eh bien, il est parti.

La voix de Hamilton était neutre. Les yeux de Marsha étaient graves. Elle boutonna son chemisier :

— Je délire peut-être, comme ils disent. Le choc, les drogues... mais tout est si tranquille. Comme si nous étions seuls sur la terre. Vivant dans une sorte de bocal gris, sans lumières, sans couleurs, une sorte d'endroit... fabuleusement ancien. Souviens-toi des vieilles religions. Avant que le monde sorte du chaos. Avant que la terre soit séparée de la mer. Avant que la lumière ne jaillisse des ténèbres. Lorsque les choses n'avaient pas de nom.

— Ninny a un nom, dit doucement Hamilton. Toi aussi et Miss Reiss aussi. Et Paul Klee enfin.

Ils revinrent ensemble dans la cuisine. Marsha prépara le café ; un instant plus tard, la cafetière chantait furieusement. Assise sur la table de la cuisine, Miss Reiss avait un air pincé, inquiet ; son visage sévère, sans couleurs, semblait témoigner d'une intense concentration intérieure, comme si elle était profondément troublée. C'était une jeune femme à l'allure déterminée, aux cheveux tirés, au chignon couleur sable

soigneusement appliqué sur le crâne. Son nez était mince et pointu. Ses lèvres serrées formaient une ligne sans faiblesse. Miss Reiss paraissait une femme avec qui il valait mieux ne pas plaisanter.

— Que disiez-vous là-bas ? demanda-t-elle en remuant sa tasse de café.

Surpris, Hamilton répondit :

— Nous avons une conversation tout à fait personnelle. Pourquoi ?

— Mais non, chéri, s'interposa Marsha.

Fixant froidement Miss Reiss, Hamilton demanda :

— Est-ce votre habitude de tourner autour des gens, de vous mêler de tout ?

Il n'y avait pas le moindre sentiment qu'on pût déceler sur la face pincée de la femme.

— Je dois faire attention, dit-elle. Cet accident m'a rendue tout à fait consciente de la conspiration dont je suis l'objet. (Se reprenant, elle ajouta :) Ce prétendu accident.

— Pourquoi vous tout spécialement ? s'enquit Hamilton.

Miss Reiss ne répondit pas ; elle observait Ninny Numbcat. Le gros matou avait fini son repas et réclamait maintenant à boire.

— Qu'est-ce qui lui prend ? Pourquoi me regarde-t-il ? demanda Miss Reiss d'une voix frêle, effrayée. Pourquoi me regarde-t-il ?

— Vous êtes assise, expliqua Marsha. Il attend que nous nous levions pour aller se coucher à notre place.

À demi dressée sur ses pieds, Miss Reiss défiait le chat :

— Ne m'approche surtout pas. (À Hamilton, elle confia :) S'ils n'avaient pas de puces, ce ne serait pas si terrible. Celui-ci semble méchant. Je suppose qu'il tue beaucoup d'oiseaux.

— Six ou sept par jour, confirma Hamilton en qui la colère montait.

— Bien sûr, dit Miss Reiss, s'écartant lentement du chat stupéfait. Je vois très bien que c'est un tueur. Il devrait y avoir des lois contre cela dans cette ville. Des animaux vicieux et destructeurs qui sont une menace permanente devraient être soumis à licences. La ville devrait au moins...

— Non seulement des oiseaux, interrompit Hamilton, envahi par un sadisme impitoyable et glacé, mais aussi des serpents et des rats. Ce matin il nous a amené un lapin mort.

— Chéri, dit Marsha (Miss Reiss se tassait sur elle-même, en proie à la terreur), certaines personnes n'aiment pas les chats. Tout le monde ne partage pas tes goûts.

— Des souris, dit brutalement Hamilton. À la douzaine. Il en mange une partie et nous apporte le reste. Et un matin, il nous a amené la tête d'une vieille femme.

Un cri aigu d'effroi s'échappa des lèvres de Miss Reiss. Elle recula brusquement, pathétique, sans défense. Immédiatement, Hamilton regretta ce qu'il avait dit. Honteux, il ouvrit la bouche pour s'excuser, pour retirer ses plaisanteries déplacées...

Un nuage de sauterelles se matérialisa brusquement au-dessus de sa tête. Pris dans la masse vibrante des insectes, Hamilton se débattit avec violence pour leur échapper. Les deux femmes et le matou étaient paralysés d'étonnement. Pendant un moment, il lutta contre la horde des sauterelles déchaînées. Puis, il parvint à s'extraire du nuage rageur, et battit en retraite, haletant, hoquetant, dans un coin de la pièce.

— Seigneur Dieu, murmura Marsha, effarée, s'écartant de l'essaim bourdonnant.

— Qu'est-il arrivé ? s'écria Miss Reiss, les yeux fixés sur les sauterelles. C'est impossible.

— Peut-être, dit Hamilton d'une voix chevrotante, mais c'est arrivé.

— Mais comment ? fit Marsha, en écho, tandis que tous les quatre abandonnaient la cuisine, s'éloignaient du flux bruyant des ailes et des carapaces chitineuses. Des choses comme celles-là n'existent pas.

— Mais elles arrivent, dit Hamilton, d'une voix faible et douce. L'abeille souvenez-vous ? Nous avons raison ; quelque chose est arrivé. Et ça colle. Cela a un sens.

4

Marsha Hamilton dormait. La lumière chaude et dorée du soleil matinal dansait sur ses épaules nues, sur les couvertures et sur le sol carrelé. Dans la salle de bains, Jack Hamilton se rasait, malgré la douleur lancinante de son bras blessé. Le miroir, couvert de buée, lui renvoyait l'image distordue de ses traits.

La maison était calme. La plus grande partie des sauterelles de la veille s'étaient dispersées ; un craquement sec lui rappelait parfois pourtant que quelques-unes étaient restées à l'intérieur. Tout semblait normal. Un camion de lait passa devant la maison. Marsha soupira et bougea dans son sommeil, ramenant un bras par-dessus la couverture. Au-dehors, sur le seuil, Ninny Numbcats se préparait à rentrer.

Soigneusement, exerçant un contrôle sévère sur lui-même, Hamilton acheva de se raser, nettoya son rasoir, appliqua du talc sur ses joues et sur son cou, et attrapa une chemise propre. Tandis qu'il était étendu dans son lit, durant la nuit, sans dormir, il avait réfléchi et décidé ce qu'il allait faire, juste après s'être rasé, lavé, peigné, habillé, lorsqu'il serait pleinement éveillé.

S'agenouillant maladroitement, il joignit les mains, ferma les yeux, prit une profonde inspiration, et commença :

— Seigneur, dit-il, murmurant à demi, je regrette ce que j'ai fait à cette pauvre Miss Reiss. Pardonnez-moi.

Il resta agenouillé pendant une minute, se demandant si cela suffirait. Et s'il avait fait ce qui convenait. Mais, peu à peu, un sentiment de colère vint remplacer son humble repentir. C'était pour un adulte une position anormale. Une posture dépourvue de toute dignité, et surtout, une attitude à laquelle il n'était pas habitué. Plein de ressentiment, il ajouta un ultime paragraphe à sa prière.

— En réalité, elle le méritait.

Sa voix rauque résonna dans la maison silencieuse. Marsha soupira de nouveau et sembla se recroqueviller sur elle-même. Elle s'éveillerait bientôt. Au-dehors, Ninny Numbcats se frottait contre la porte et se demandait pourquoi elle était encore close.

— Veuillez considérer ce qu'elle a dit, poursuivit Hamilton, choisissant soigneusement ses mots. Une attitude comme la sienne conduit aux camps de concentration. Sa personnalité est rigide, pleine de contraintes. Un mode de pensée antichats conduit inévitablement à l'antisémitisme.

Il n'y eut pas de réponse. En attendait-il une ? Qu'attendait-il exactement ? Il n'en était pas sûr. Quelque chose, au moins. Un signe.

Peut-être ne pouvait-il se faire entendre ? La dernière fois qu'il s'était intéressé à la religion, ç'avait été dans sa huitième année, au cours d'une vague classe de catéchisme. Ses lectures fastidieuses de la nuit passée ne lui avaient rien enseigné de spécial, sinon que le sujet était vaste. Mettre les formes, un protocole. Ce serait pire que de discuter avec le colonel T.E Edwards.

Mais somme toute comparable.

Il se trouvait encore agenouillé lorsqu'il perçut un bruit derrière lui. Il tourna rapidement la tête et aperçut une ombre qui traversait le living-room. Un homme vêtu d'un tricot et de pantalons. Un jeune Noir.

— Êtes-vous un signe ? demanda Hamilton d'une voix caustique.

Le visage du Noir était tiré de fatigue :

— Vous vous souvenez de moi ? Je suis le guide qui vous a conduit sur cette plate-forme. J'y ai pensé sans arrêt pendant quinze heures.

— Ce n'était pas votre faute, dit Hamilton. Vous êtes tombé avec nous.

Se relevant, il sortit de la salle de bains et dans le couloir, demanda :

— Avez-vous déjeuné ?

— Je n'ai pas faim. (Le Noir l'examinait intensément.) Que faisiez-vous ? *Une prière ?*

— Exactement, admit Hamilton.

— C'est votre habitude ?

— Non. (Il hésita.) Je n'avais pas prié depuis l'âge de huit ans.

Le Noir digéra la chose.

— Je m'appelle Bill Laws. (Ils se serrèrent la main.) Vous vous en êtes rendu compte alors. Quand exactement ?

— Cette nuit.

— Il est arrivé quelque chose d'extraordinaire ?

Hamilton lui raconta la pluie de sauterelles et la piqûre d'abeille.

— Il n'était pas difficile d'établir un lien de causalité. Je mentis... et je fus puni. Et auparavant, je blasphémai, et je fus puni. La cause et l'effet.

— Vous perdez votre temps en priant, dit brièvement Laws. J'ai essayé. Sans résultat.

— Pourquoi priez-vous ?

Ironiquement, Laws indiqua sa peau noire :

— Un souhait. Les choses ne sont pas si simples. Elles ne l'ont jamais été et ne le seront jamais...

— Vous semblez plutôt amer, dit Hamilton.

— Ce fut un choc pour moi. (Laws se promenait dans le living-room.) Je m'excuse d'être entré. Mais la porte était ouverte, aussi j'ai pensé que vous étiez levé. Vous êtes un électronicien, n'est-ce pas ?

— Exact.

Avec une grimace, Laws dit :

— Salut, frère. Je suis diplômé de physique. C'est grâce à cela que j'ai eu ce travail de guide. Il y a de la concurrence, en ce moment. (Il ajouta :) À ce qu'ils disent.

— Comment avez-vous compris ?

— Cette chose ? (Laws haussa les épaules.) Ça n'a pas été tellement difficile.

Il tira de sa poche un chiffon. Le dépliant, il découvrit une petite médaille de métal.

— Ma sœur m'a donné ceci il y a quelques années. Je l'ai gardé par habitude.

Il tendit le porte-bonheur à Hamilton. Sur la médaille étaient inscrits des mots pieux, de foi et d'espoir, usés par les années.

— Allez-y, dit Laws. Essayez.

— Essayer ? (Hamilton ne comprit pas.) Franchement, je ne vois pas.

— Votre bras, fit Laws, s'impatientant. Cela marche, maintenant. Posez-le sur votre blessure. Il vaut mieux ôter le bandage, cela marche mieux s'il y a un contact étroit. Ils appellent cela *Contiguïté*. C'est ainsi que j'ai guéri mes fractures et mes contusions.

Avec scepticisme, et très soigneusement, Hamilton défit une partie du bandage ; la chair livide et ensanglantée luisait tristement sous la lumière du soleil. Il hésita un moment puis posa la froide médaille de métal sur la peau.

— Ça marche, dit Laws.

La laideur crue de la blessure disparut. Tandis qu'Hamilton l'observait, la rouge déchirure passa au rose. Une luminosité orange la recouvrit. La plaie s'étrécit, sécha et se ferma enfin. Il ne resta bientôt qu'une mince ligne blanche, à peine visible. Et la douleur lancinante était partie.

— Et voilà, dit Laws, récupérant le porte-bonheur.

— Est-ce que cela marchait autrefois ?

— Jamais. Pas plus qu'un courant d'air. (Laws l'empocha.) Je vais laisser quelques cheveux dans l'eau la nuit prochaine. Je trouverai des vers au matin, bien entendu. Vous voulez savoir comment soigner le diabète ? Un demi-crapaud mélangé avec le lait d'une vierge, imprégnez du mélange un vieux châle et portez-le autour du cou.

— Vous croyez que toute cette farce...

— Cela marche. Exactement comme les vieux paysans disaient. Jusqu'ici, ils avaient tort. Mais maintenant, nous avons tort.

Marsha apparut sur le seuil de la chambre à coucher, dans sa robe de chambre, ses cheveux retombaient sur son visage et ses yeux étaient encore lourds de sommeil.

— Oh, dit-elle, étonnée, lorsqu'elle aperçut Laws. C'est vous. Comment allez-vous ?

— Bien, merci, dit Laws.

Se frottant les yeux, Marsha se tourna vers son mari.

— Tu as bien dormi ?

— J'ai dormi. (Quelque chose dans la voix, une sorte d'inquiétude lui fit demander :) Pourquoi ?

— As-tu rêvé ?

Hamilton réfléchit. Il avait sommeillé, bougé, vaguement rêvé. Mais il ne pouvait se souvenir de rien.

— Non, dit-il.

Une expression étrange apparut sur le visage de Laws.

— Vous avez rêvé, Mrs Hamilton ? Qu'est-ce que vous avez rêvé exactement ?

— La chose la plus folle. Ce n'était pas un rêve exactement. Je veux dire, rien n'est arrivé. C'était juste...

— Un endroit ?

— Oui, un endroit. Et nous.

— Nous tous ? demanda Laws avec une idée derrière la tête. Tous les huit ?

— Oui. (Elle approuva de la tête.) Étendus là où nous sommes tombés. Dans le bévatron. Nous tous, gisant là, inconscients. Et rien n'arrivait. Pas le sentiment du temps. Rien qui bouge.

— Dans le coin, dit Laws, quelque chose bougeait ? Des infirmiers, peut-être ?

— Oui, dit Marsha. Mais ils ne bougeaient pas. Ils semblaient arrêtés, gelés, suspendus à une espèce d'échelle.

— Ils bougeaient, dit Laws. J'ai rêvé aussi cela. Au début, je pensais qu'ils ne bougeaient pas. Mais ils avançaient. Très lentement.

Il y eut un silence angoissé.

Fouillant à nouveau sa mémoire, Hamilton dit lentement :

— Maintenant que vous en parlez... (Il haussa les épaules.) C'est un souvenir du traumatisme. Le moment du choc. C'est incrusté dans nos cerveaux ; nous ne pourrons jamais nous en débarrasser.

— Mais, dit Marsha d'une voix tendue, *cela continue*, nous sommes encore là.

— Là-bas ? Dans le bévatron ?

Elle approuva :

— Je le sens. J'en suis sûre.

Percevant une alarme dans sa voix, Hamilton changea de

sujet.

— Une surprise, dit-il, faisant jouer les muscles de son bras guéri. Bill est passé par ici et a fait un miracle.

— Ce n'est pas moi, dit avec emphase Laws, ses yeux noirs soudain durcis. Je préférerais être mort plutôt que de faire un miracle.

Embarrassé, Hamilton se frotta le bras.

— C'est votre porte-bonheur qui l'a fait.

Laws examina une nouvelle fois son fétiche de métal.

— Peut-être avons-nous sombré jusque dans la réalité vraie. Peut-être toute cette farce était-elle là, de tout temps, juste sous nos pieds.

Marsha se tourna lentement vers tes deux hommes :

— Nous sommes morts, n'est-ce pas ? dit-elle tranquillement.

— Apparemment non, répondit Hamilton. Nous sommes toujours à Belmont, État de Californie. Mais pas le même Belmont. Il y a eu quelques changements, ici et là. Quelques perfectionnements. Il y a Quelqu'un qui rôde, par ici.

— Et maintenant ? demanda Laws.

— Ne me demandez rien, dit Hamilton. Ce n'est pas moi qui vous ai conduit ici. De toute évidence, cela vient de l'accident du bévatron. De quoi qu'il s'agisse !

— Je puis vous dire ce qui va se passer, dit Marsha.

— C'est ?...

— Je vais sortir et chercher du travail.

Hamilton ouvrit de grands yeux :

— Quelle sorte de travail ?

— N'importe quoi. Taper à la machine, travailler dans un magasin, ou comme standardiste. Ainsi nous pourrons manger. Souviens-toi...

— Je me souviens, dit Hamilton. Mais tu vas rester ici à faire la poussière. Je vais chercher du travail.

Il indiqua son menton rasé de près et sa chemise propre.

— Je suis déjà en route, presque.

— Mais, lança Marsha, c'est ma faute si tu es en chômage.

— Nous n'aurons peut-être plus à travailler, fit ironiquement Laws. Nous n'avons peut-être plus qu'à ouvrir la bouche et qu'à

attendre la manne céleste.

— J'ai l'impression que vous avez essayé.

— J'ai essayé, oui. Mais sans résultat. Mais il y a des gens qui *obtiennent* un résultat. Il va falloir que nous établissions les lois de ce monde. Cet univers, quel qu'il soit, doit avoir ses propres règles. D'autres règles que celles que nous connaissons. Mais nous en avons déjà découvert quelques-unes. L'efficacité des porte-bonheur. Cela implique que toute la théorie du salut fonctionne ici. (Laws ajouta :) Et peut-être aussi celle de la damnation.

— Le salut, murmura Marsha, les yeux écarquillés. Mon Dieu, pensez-vous réellement qu'il y a un Ciel ?

— Absolument, affirma Hamilton.

Il retourna dans la chambre à coucher. Un instant plus tard il revint, nouant sa cravate.

— Nous verrons cela plus tard. Je vais faire maintenant un tour en ville. Il nous reste exactement cinquante dollars à la banque et je n'ai pas l'intention de mourir de faim en essayant cette histoire de manne.

Hamilton alla chercher, sa voiture au parking de l'usine de fusées. Elle se trouvait encore dans l'emplacement qui, d'après la pancarte, était réservé à John W. Hamilton.

Se dirigeant vers El Camino Real, il quitta la ville de Belmont. Une demi-heure plus tard, il entra dans San Francisco. L'horloge au fronton de la Banque d'Amérique de South San Francisco indiquait 11 h 30, lorsqu'il parqua sa voiture à côté des Cadillac et des Chrysler qui appartenaient à l'état-major de l'E.D.A.

Les bâtiments de l'« Electronics Development Agency » se trouvaient sur sa droite ; c'étaient des blocs de ciment, construits contre les collines qui supportaient la ville industrielle et tentaculaire. Des années plus tôt, lorsqu'il avait publié son premier travail en matière d'électronique avancée, l'E.D.A. avait essayé de l'engager et de le souffler à la « California Maintenance ». Guy Tillingford, un des meilleurs statisticiens du pays, dirigeait l'affaire ; c'était un homme brillant et original, qui avait été, par surcroît un ami intime du

père de Hamilton.

C'était l'endroit où il pouvait trouver un job, s'il parvenait à en trouver un. Et, ce qui était le plus important, l'E.D.A. n'était pas engagée d'ordinaire dans des recherches militaires. Le docteur Tillingford, qui avait fait partie du groupe fondateur de l'Institut des Études Avancées de Princeton (avant que ses membres n'aient été officiellement dispersés), s'intéressait surtout au progrès scientifique. C'était l'E.D.A. qui avait créé quelques-uns des calculateurs les plus originaux, les grands cerveaux électroniques employés dans l'industrie et dans la recherche, dans tout le monde occidental.

— Oui, Mr Hamilton, fit la petite secrétaire, à l'allure efficiente, qui examinait sa panoplie de papiers. Je vais dire au professeur que vous êtes là... Je suis sûre qu'il sera heureux de vous voir.

Silencieusement, Hamilton joignit les mains et fit une prière muette. La prière vint d'elle-même ; il n'avait guère besoin de se forcer. Cinquante dollars à la banque ne permettraient pas à la famille Hamilton de vivre bien longtemps, même dans ce monde de miracles et de sauterelles sorties du néant.

— Jack, mon garçon, dit une voix grave. (Le Dr Guy Tillingford apparut sur le seuil du bureau, son visage vieilli souriant, et la main tendue.) Je suis content de vous voir. Depuis combien de temps ? Dix ans ?

— Quelque chose comme cela, admit Hamilton, comme ils se serraient chaleureusement la main. Vous semblez vous porter bien, professeur.

Tout autour d'eux, dans le bureau, se trouvaient des ingénieurs et des techniciens ; de brillants jeunes gens aux cheveux bien coupés, aux cravates soignées, aux expressions vives et intelligentes. Sans leur prêter attention, le Dr Tillingford conduisit Hamilton au long de couloirs lambrissés jusqu'à une pièce tranquille.

— Nous pouvons parler ici, dit-il, se laissant choir dans un confortable fauteuil de cuir. Je me suis réservé cette pièce. Une sorte de retraite personnelle où je peux prendre tout mon temps pour réfléchir et retrouver mon second souffle. (Tristement, il ajouta :) Je ne tiens plus le coup comme autrefois. Je me traîne

ici plusieurs fois par jour pour récupérer un peu.

— J'ai quitté California Maintenance, dit Hamilton.

— Ah ? approuva Tillingford. Fort bien. Ce n'est pas un endroit agréable. Ils attachent trop d'importance aux armes. Ce ne sont pas des savants. Ce sont des employés du gouvernement.

— Je ne suis pas simplement parti, dit Hamilton. J'ai été viré. Hamilton expliqua la situation en quelques mots.

Pendant un moment, Tillingford se tut. L'air pensif, il tapota une de ses incisives et fronça les sourcils dans une attitude de concentration.

— Je me souviens de Marsha. Une bonne fille. J'ai toujours eu un faible pour elle. On fait tellement de foin avec ces histoires de sécurité, aujourd'hui. Mais nous n'avons rien à craindre ici. Aucun contrat avec le gouvernement, en ce moment. Tour d'ivoire. (Il eut un petit rire sec.) Le dernier bastion de la recherche pure.

— Vous pensez que vous pourrez m'employer ? demanda Hamilton d'une voix aussi neutre que possible.

— Je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas. (Distraitement, Tillingford tira de sa poche un petit moulin à prières et se mit à le faire tourner.) Je connais bien votre œuvre... J'aurais préféré vous engager plus tôt, en fait.

Fasciné, hypnotisé par son incrédulité même, Hamilton fixait le moulin à prières de Tillingford.

— Bien entendu, il y a des questions de routine, fit observer Tillingford, faisant tourner le moulin. Pure routine, mais vous n'aurez pas à remplir les formulaires. Je vais vous poser les questions oralement. Vous ne buvez pas, n'est-ce pas ? Hamilton bafouilla :

— Si je bois ?...

— Cette affaire à propos de Marsha pose un problème. Le côté sécurité ne nous intéresse pas, bien entendu, mais je dois vous demander certaines choses, Jack, répondez-moi sincèrement.

Fouillant dans ses poches, Tillingford en sortit un petit volume noir qui portait en lettres d'or : *Bayan du Second Bab*, et le tendit à Hamilton.

— Au collège, lorsque vous fréquentiez tous les deux des groupes radicaux, n'avez-vous jamais pratiqué, dois-je le dire, « l'amour libre » ?

Hamilton ne parvint pas à répondre. Rendu muet par la stupéfaction, il serrait entre ses doigts le *Bayan du Second Bab* ; le volume était encore chaud d'avoir été dans la poche du veston de Tillingford. Deux jeunes employés de l'E.D.A, étaient entrés sans bruit dans la pièce ; ils attendaient maintenant, conservant un maintien respectueux. Vêtus de longues blouses blanches, ils semblaient étrangement solennels et dociles. Leurs crânes aux cheveux coupés ras rappelèrent à Hamilton la tonsure de jeunes moines ; il était étrange qu'il n'eût jamais remarqué à quel point la coupe de cheveux ordinaire ressemblait à celle que pratiquaient les anciens ordres religieux. Ces deux hommes étaient certainement le type même des jeunes et brillants physiciens ; mais où donc était passée leur arrogance ordinaire ?

— Et puisque nous y sommes, dit le Dr Tillingford, je puis aussi vous demander ceci. Jack, mon garçon, étendez la main sur ce *Bayan* et dites-moi sincèrement. Avez-vous trouvé l'Unique Porte du salut éternel ?

Tous les yeux étaient braqués sur lui. Il avala sa salive, rougit, lutta sans espoir contre lui-même.

— Professeur, dit-il finalement, je pense que je reviendrai une autre fois.

Surpris, Tillingford ôta ses lunettes et examina soigneusement le jeune homme.

— Jack, vous sentez-vous bien ?

— J'ai subi une série de chocs. Perdre son travail..., (Hâtivement, Hamilton ajouta :) Et d'autres difficultés. Marsha et moi avons eu un accident, hier. Un nouvel appareil se détraqua et nous reçûmes une décharge de radiations dans le bévatron.

— Ah oui, acquiesça Tillingford. J'en ai entendu parler. Personne n'a été tué, heureusement.

— Ces huit personnes, fit remarquer un des jeunes techniciens à l'allure ascétique, ont dû être tout spécialement protégées par le Prophète. C'était une chute grave.

— Professeur, dit d'une voix rauque Hamilton, pouvez-vous

m'indiquer un bon psychiatre ?

Une expression incrédule vint doucement s'inscrire sur la face du vieux savant.

— Un... quoi ? Êtes-vous fou, mon garçon ?

— Oui, répondit Hamilton. Apparemment.

— Nous en reparlerons plus tard, dit brièvement Tillingford, d'une voix choquée. (Impatiemment, il renvoya d'un geste ses deux techniciens.) Allez à la mosquée, leur ordonna-t-il. Méditez jusqu'à ce que je vous appelle.

Ils s'en allèrent non sans lancer un coup d'œil intense, soupçonneux, à Hamilton.

— Vous pouvez me parler, dit gravement Tillingford. Je suis votre ami. Je connaissais votre père, Jack. Ce fut un grand savant. Comme on n'en fait plus. J'ai toujours placé de grandes espérances en vous. Et, bien entendu, j'ai été désappointé lorsque vous êtes allé travailler à la California Maintenance. Mais nous devons nous plier à la Volonté Cosmique.

— Puis-je vous poser quelques questions ? (Une sueur froide coulait dans le dos de Hamilton, imprégnait son col blanc.) Cet endroit est toujours le siège d'une organisation scientifique, n'est-ce pas ? Oui ou non ?

— Toujours ? (Stupéfait, Tillingford arracha son *Bayan* des doigts inertes de Hamilton.) Je n'aime pas l'allure de vos questions, mon garçon. Soyez plus précis.

— Soit. Je me trouve à l'écart. Plongé dans mon travail ; j'ai perdu tout contact avec les progrès de notre science. Et, achevant-il sur un ton désespéré, je n'ai pas non plus la moindre idée de ce que peuvent être aujourd'hui les autres domaines de la science. Peut-être pourriez-vous me donner une idée des grands courants de la science contemporaine ?

— Une idée, répéta Tillingford, hochant, la tête. Très peu de gens en ont une. C'est la principale difficulté soulevée par la surspécialisation. Moi-même, je ne sais pas grand-chose. Notre travail à l'E.D.A. est tout à fait bien délimité ; on pourrait presque dire *prédéterminé*. À la Cal Main vous perfectionniez des armes destinées à être employées contre les infidèles. C'est à la fois simple et évident. Rigoureusement de la science appliquée. Exact ?

— Exact, reconnu Hamilton.

— Tandis qu'ici, nous travaillons sur un problème éternel et fondamental, celui de la communication. C'est notre travail, et c'est un gros travail, que d'établir la structure électronique fine de la communication. Nous avons des électroniciens, comme vous. Nous avons les meilleurs sémanticiens. Nous avons d'excellents psychologues. Et nous formons tous une équipe qui s'attaque à ce problème fondamental pour l'existence de l'homme ; maintenir une liaison solide entre le Ciel et la Terre.

Le Dr Tillingford poursuivit :

— Bien que vous connaissiez tout cela, je le répéterai pourtant. Jadis, bien avant que la communication ne soit soumise à une analyse scientifique serrée, il existait toute une gamme de systèmes hasardeux. Sacrifices par le fer et par le feu ; tentatives d'attirer l'attention de Dieu en chatouillant Son odorat et Son palais. Des procédés très primitifs, tout à fait antiscientifiques. Des prières à voix haute et le chant d'hymnes, pratiqués aujourd'hui encore par les classes incultes. Eh bien, laissons-les chanter leurs hymnes et dire leurs prières.

Appuyant sur un bouton, il déclencha un mécanisme qui rendit un des murs de la pièce transparent. Hamilton put jeter un coup d'œil dans les laboratoires perfectionnés qui entouraient le bureau de Tillingford : les machines les plus audacieuses et les meilleurs techniciens, en rangées concentriques.

— Norbert Wiener, dit Tillingford. Vous vous souvenez de son œuvre en matière de cybernétique. Et, plus importante encore, l'œuvre d'Enrico Destini en matière de théophonique.

— Pardon ?

— Tillingford leva un sourcil.

— Vous êtes un *pur* spécialiste, mon garçon. La Communication entre l'homme et Dieu, bien entendu. En se servant de l'œuvre de Wiener et du matériau inestimable qu'accumulèrent Shannon et Weaver, Destini parvint à édifier le premier système convenable de communication entre la Terre et le Ciel en 1946. Bien entendu, il avait largement utilisé le matériel datant de la guerre contre les Hordes Païennes, ces fidèles de Wotan que le diable emporte, ces Huns adorateurs de

chênes.

— Vous voulez dire, les nazis.

— Je connais ce terme. Du jargon de sociologue, n'est-ce pas ? Et ce Renégat du prophète, cet Anti-Bab. Ils disent qu'il vit toujours en Argentine, qu'il a trouvé l'élixir de longue vie ou quelque chose de cet ordre. Il a signé ce pacte avec le diable en 1939, vous vous en souvenez. Ou bien est-ce trop ancien ? Mais vous en avez entendu parler : c'est de l'Histoire.

— Je sais, dit Hamilton, faiblement.

— Et pourtant, il y avait encore des gens qui ne voyaient pas ce que la main de Dieu avait inscrit sur le mur. Il m'arrive de penser que les fidèles eux-mêmes méritent d'être abaissés. Quelques bombes à hydrogène ici et là et ce fort courant d'athéisme que nous ne parvenons pas à résorber...

— Et dans les autres domaines, interrompit Hamilton. Qu'est-il arrivé ? La physique. Que font les physiciens ?

— La physique est un sujet épuisé, annonça Tillingford. Tout ce qui concerne l'univers matériel est virtuellement connu, et cela depuis des siècles. La physique est devenue un à-côté abstrait de la mécanique.

— Et les ingénieurs ?

Pour toute réponse, Tillingford lui tendit le numéro de novembre 1959 du « Journal des Sciences Appliquées ».

— Les principaux articles vous donneront une idée, je pense, de ce que l'on fait aujourd'hui. Un homme brillant, cet Hirschbein.

L'article principal était intitulé : « Aspects théoriques du problème de la construction des réservoirs. » Juste au-dessous s'étalait un sous-titre : « De la nécessité de maintenir une réserve permanente de grâce fraîche dans tous les centres importants. »

— Grâce ? demanda faiblement Hamilton.

— Les ingénieurs, expliqua patiemment Tillingford, s'inquiètent surtout d'acheminer de la grâce vers chacune des communautés Babistes existant en ce monde. Quelque chose de comparable à notre tâche qui est de garder toutes les lignes de communication en bon état.

— Et c'est tout ce qu'ils font ?

— Eh bien, dit Tillingford, il y a du travail incessant qui consiste à élever des mosquées, des temples, des autels. Le Seigneur est très exigeant. Ses spécifications sont très précises. De vous à moi, je n'envie pas ces pauvres ingénieurs. Une petite erreur, et – il fit claquer ses doigts – paf.

— Paf ?

— Un éclair.

— Oh, dit Hamilton, bien entendu.

— C'est pourquoi si peu de jeunes brillants deviennent des ingénieurs. Le taux de mortalité est trop élevé. (Tillingford le dévisagea avec une attention paternelle.) Vous vous rendez compte, maintenant, mon garçon, que vous êtes dans une branche particulièrement agréable.

— Je n'en ai jamais douté, dit Hamilton. Je voulais juste savoir ce qu'ils font dans cette branche.

— Je suis satisfait de l'état de votre âme, dit Tillingford. Je savais que vous apparteniez à une bonne famille pure, vivant dans la crainte de Dieu. Votre père était un modèle d'honnêteté et d'humilité. Il me donne de ses nouvelles, de temps à autre.

— Des nouvelles ? dit doucement Hamilton.

— Il se débrouille très bien. Vous lui manquez beaucoup évidemment. (Tillingford indiqua d'un geste le système d'intercommunication sur son bureau.) Si vous désirez...

— Non, fit Hamilton, battant en retraite. Je suis encore un peu ébranlé par mon accident. Je ne le supporterai pas...

— Comme vous voudrez. (Tillingford donna une tape amicale sur l'épaule du jeune homme.) Voulez-vous jeter un coup d'œil sur les labos ? Nous avons du matériel extraordinaire, vous savez. (À voix basse, il ajouta :) Et tâchez de prier le plus souvent possible. Dans votre vieille boîte, Cal Main, ils priaient beaucoup.

— Vous en êtes sûr ?

— Oh oui. Après tout, nous contrôlons les communications. (Souriant et lui adressant un clin d'œil, Tillingford le reconduisit jusqu'à la porte.) Je vais vous envoyer à notre directeur du Personnel... Il s'occupera de votre engagement.

Le directeur du Personnel était un homme épanoui qui souriait à Hamilton tandis qu'il cherchait dans son bureau des

formules imprimées.

— Nous sommes heureux de vous avoir, Mr Hamilton. L'E.D.A. a besoin d'hommes aussi expérimentés que vous. Et si le professeur vous connaît personnellement...

— Abrégez, dit Tillingford. Laissez tomber les formalités. Passez tout de suite aux tests d'aptitude.

— D'accord, acquiesça le directeur, sortant son exemplaire du *Bayan du Second Bab*.

Il le posa sur son bureau, ferma les yeux, laissa courir son pouce sur la tranche, et ouvrit le livre au hasard. Tillingford se pencha par-dessus son épaule. Les deux hommes examinèrent le verset en marmottant quelque chose.

— Excellent, dit Tillingford, se redressant avec satisfaction. C'est un feu vert.

— Certainement, acquiesça le directeur. (Il dit à Hamilton :) Cela vous intéressera sûrement ; c'est un des meilleurs résultats que j'ai vu cette année. (D'une voix brève et sûre, il lut :) Vision 1931 : Chapitre 6, verset 14, ligne 1. « Oui, la Vraie Foi dissout le courage de l'Incroyant ; car il connaît la colère de Dieu ; car il sait que la mesure est pleine. »

Avec un grognement appréciatif, il ferma le *Bayan* et le posa sur son bureau. Les deux hommes dévisagèrent tranquillement Hamilton, et leurs yeux rayonnaient de bonne volonté et de satisfaction professionnelle.

Surpris, incertain de ce qu'il devait faire, Hamilton revint à ce qui l'avait amené ici.

— Puis-je demander à combien se monte le salaire ? Ou est-ce trop... — il essaya d'en faire une plaisanterie — trop vil et trop intéressé ?

Les deux hommes tressaillirent :

— Le salaire ?

— Oui, le salaire, répéta Hamilton, tandis que la colère montait en lui. Vous voyez de quoi il s'agit, cette chose dont s'occupe toutes les deux semaines la comptabilité. Et qui empêche les employés de devenir quelque peu hargneux.

— Comme à l'ordinaire, dit Tillingford, très dignement, vous obtiendrez un crédit sur les comptes de l'I.B.M. tous les dix jours. (Se tournant vers le directeur du Personnel, il demanda :)

Quel est le nombre exact ? Je ne me rappelle jamais ces sortes de choses.

— Je vais voir avec le comptable.

Le directeur du Personnel quitta son bureau ; il revint un instant plus tard.

— Vous débuterez à l'indice Quatre A. Dans six mois, vous serez Cinq A. Qu'en pensez-vous ? Pas mal pour un jeune homme de trente-deux ans ?

— Qu'est-ce que signifie Quatre A ? demanda Hamilton.

Après un instant d'étonnement, le directeur du Personnel jeta un coup d'œil à Tillingford, humecta ses lèvres et répondit :

— I.B.M. tient les comptes de Débit et de Crédit. Comptabilité Cosmique. (Il fit un grand geste) Vous savez, la Grande Liste Inaltérable des Péchés et des Bonnes Actions. L'E.D.A. accomplit l'œuvre du Seigneur ; par conséquent, vous êtes un serviteur du Seigneur. Votre salaire s'élèvera à quatre crédits tous les dix jours, quatre unités linéaires sur le Chemin du Salut. I.B.M. s'occupera de tous les détails. Après tout, c'est leur raison d'être.

C'était évident. Prenant une profonde inspiration, Hamilton dit :

— Parfait. J'oubliais, pardonnez-moi. (Mais, il se tourna franchement vers Tillingford :) Comment Marsha et moi vivrons-nous ? Nous devons payer nos dettes. Il nous faut manger.

— Le Seigneur pourvoira à vos besoins, dit gravement Tillingford. Vous avez votre *Bayan* ?

— Ou-oui, dit Hamilton.

— Ne perdez jamais la foi. Il me semble qu'un homme de votre classe morale, travaillant ici, devrait être capable de prier pour et d'obtenir – il calcula mentalement – au moins quatre cents par semaine. Qu'en pensez-vous, Ernie ?

Le directeur du Personnel approuva :

— Au moins.

— Encore une chose, dit Hamilton, tandis que le docteur Tillington se retirait, tout se trouvant réglé à son goût. Un peu plus tôt, je vous demandais l'adresse d'un psychiatre...

— Mon garçon, dit Tillingford, pesant ses mots, j'ai une chose

et une seule à vous dire. Vous pouvez faire ce que vous voulez de votre vie. Je ne suis pas là pour vous dire ce qu'il faut faire et penser. Votre vie spirituelle est une affaire strictement privée entre vous et le Seul Vrai Dieu. Mais si vous consultez les charlatans et...

— Des charlatans...

— Des escrocs en rupture de ban. Tout juste bons pour l'homme de la rue. Les gens incultes, je sais, font volontiers appel aux psychiatres. J'ai étudié les statistiques ; c'est un spectacle désolant qui témoigne de l'ignorance générale. Je ferai tout de même quelque chose pour vous.

D'une de ses poches, il tira un bloc de papier, un crayon et griffonna quelque chose sur une page qu'il déchira et tendit à Hamilton.

— Il n'y a qu'une route vers le Salut. Je suppose que si vous ne l'avez pas encore trouvée, ceci n'y fera rien. Mais nous devons sans cesse essayer. Après tout, l'éternité dure longtemps.

Hamilton lut : *Le prophète Horace Clamp. Sépulcre du Second Bob. Cheyenne, Wyoming.*

— Ce qu'il vous faut, dit Tillingford. Ce qui se fait de mieux. Cela vous surprend ? Cela vous montre à quel point je m'intéresse à vous mon garçon.

— Merci, dit Hamilton, empochant sans y penser la note. Puisque vous me le dites...

— Je le dis, répéta Tillingford, sur le ton de la certitude la plus absolue. Le Second Babiisme est la seule Vraie Foi, mon garçon ; c'est la seule garantie d'obtenir le Paradis. Dieu parle par la bouche d'Horace Clamp, et personne d'autre. Allez le voir demain ; vous viendrez travailler un autre jour, cela ne fait rien. S'il est encore possible de sauver votre âme immortelle des flammes de la Damnation Éternelle, le Prophète Horace Clamp le fera.

5

Lorsque Hamilton s'éloigna d'un pas incertain des bâtiments de l'E.D.A., un petit groupe d'hommes le suivit tranquillement ; ils gardaient leurs mains dans leurs poches, leurs visages n'exprimaient rien, que la douceur. Tandis qu'il fouillait ses poches en quête des clés de sa voiture, les hommes se dirigèrent délibérément dans sa direction, traversèrent le parc à voitures et l'abordèrent.

— Hé, dit l'un d'entre eux.

Ils étaient tous jeunes et blonds. Leurs cheveux étaient coupés ras et ils portaient des blouses blanches qui leur donnaient une allure ascétique. C'étaient les brillants jeunes techniciens de Tillingford, les employés modèles de l'E.D.A.

— Que voulez-vous ? demanda Hamilton.

— Vous partez ? demanda le chef du groupe.

— Oui.

Le groupe digéra l'information. Un moment plus tard, le chef observa :

— Mais vous reviendrez.

— Eh bien... commença Hamilton, mais le jeune homme lui coupa la parole.

— Tillingford vous a engagé, affirma-t-il. Vous commencez votre travail la semaine prochaine. Vous avez passé vos tests d'entrée et vous avez même été farfouiller et traîner dans les labos.

— Je puis avoir passé les tests, admit Hamilton, sans que cela signifie que je viendrai travailler ici. En fait...

— Mon nom est Brady, trancha le chef du groupe. Bob Brady. Vous m'avez peut-être déjà vu. J'étais avec Tillingford lorsque vous êtes entré. (Dévisageant Hamilton, Brady termina :) La direction du Personnel est peut-être satisfaite, mais pas nous. Le Personnel est dirigé par des profanes. Ils se servent de quelques tests de qualification, pure routine bureaucratique, et

c'est tout.

— Nous ne sommes pas des profanes, lança un membre du groupe de Brady.

— Eh bien, dit Hamilton, ayant repris un peu d'espoir. Peut-être pourrions-nous nous mettre d'accord. Je me demandais comment des gens qualifiés comme vous l'êtes pouvaient se contenter de cette histoire de livre ouvert au hasard. Ce n'est pas un moyen sérieux de mesurer les aptitudes et connaissances d'un candidat. Dans un domaine aussi particulier que...

— Pour ce qui nous concerne, poursuivit Brady inexorablement, vous êtes un païen jusqu'à ce que le contraire soit prouvé. Et il n'y a pas de païens à l'E.D.A. Nous avons nos standards professionnels.

— Et vous n'êtes pas qualifié, ajouta un membre du groupe. Montrez-nous votre coefficient de N.

— Votre coefficient de N. (Tendant la main, Brady attendait.) On vous a pris récemment un nimbus-gramme, oui ou non ?

— Pas que je me souvienne, répondit Hamilton d'une voix mal assurée.

— Bien ce que je pensais. Pas de coefficient de N. (D'une de ses poches, Brady tira une petite carte perforée.). Il n'y a personne dans ce groupe qui ait un coefficient inférieur à 4,6 N. Pour ma part, je suis persuadé que vous n'atteindriez même pas 2. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Vous êtes un païen, dit sévèrement un des jeunes techniciens, une espèce de ver essayant de se glisser parmi nous.

— Vaudrait peut-être mieux que vous filiez, dit Brady à Hamilton. Vaudrait peut-être mieux que vous retourniez en Enfer. Ne revenez pas.

— Je vous ai assez vu, dit Hamilton, exaspéré.

— L'épreuve approche, dit pensivement Brady. Réglons cela une fois pour toutes.

— Parfait, dit Hamilton avec satisfaction, ôtant sa veste et la jetant dans la voiture. Au premier de ces messieurs.

Mais personne ne fit attention à lui ; les techniciens formaient un cercle et discutaient. Dans le ciel, le soleil du soir commençait à pâlir. Des voitures passaient sur l'avenue. Les

bâtiments de l'E.D.A. brillaient hygiéniquement dans la lumière mourante.

— Allons-y, décida Brady.

Brandissant un briquet gravé, il s'approcha solennellement de Hamilton.

— Levez votre pouce.

— Mon... pouce ?

— L'épreuve par le feu, expliqua Brady, allumant le briquet. (Une flamme jaune étincela.) Montrez votre courage. Montrez que vous êtes un homme.

— Je suis un homme, dit Hamilton en colère, mais je préfère être damné plutôt que de mettre mon pouce dans cette flamme, simplement parce que vous êtes une bande de cinglés pratiquant une espèce d'initiation rituelle. Je croyais en avoir fini avec cette sorte de choses quand j'ai quitté l'université.

Chaque technicien tendit son pouce. Méthodiquement, Brady passa la flamme du briquet sur un pouce après l'autre. Pas un des pouces ne fut seulement roussi.

— À votre tour, dit Brady d'un ton cérémonieux. Tâchez d'être un homme, Hamilton. Souvenez-vous que vous n'êtes pas une bête impure.

— Allez au diable, dit Hamilton avec violence. Et n'approchez pas ce briquet.

— Vous refusez de vous soumettre à l'épreuve du feu ? demanda Brady d'une voix menaçante.

Hésitant encore, Hamilton tendit son pouce. Peut-être, dans ce monde, les briquets ne brûlaient-ils pas ? Peut-être, sans qu'il s'en rendît compte, était-il immunisé contre le feu ? Peut-être...

— Aïe, fit Hamilton, retirant vivement sa main.

Les techniciens hochèrent gravement la tête.

— Eh bien, dit Brady, levant le briquet avec une expression de triomphe, nous y sommes.

Hamilton frottait son pouce brûlé.

— Bande de sadiques, accusa-t-il. Espèces de fanatiques sortis en droite ligne du Moyen Age, espèces d'inquisiteurs.

— Faites attention, l'avertit Brady. Vous parlez à un Champion du Seul Vrai Dieu.

— Ne l'oubliez pas, glissa un de ses assistants ;

— Vous pouvez être un Champion du Seul Vrai Dieu, dit Hamilton, mais je suis un des meilleurs experts de l'électronique. Pensez-y aussi.

— J'y pense, dit Brady, sans se troubler.

— Vous pouvez placer votre pouce entre les électrodes d'un arc électrique ? Vous pouvez plonger dans un haut fourneau ?

— Oui, dit Brady, je puis le faire.

— Mais qu'est-ce que ça a à voir avec l'électronique ? (Défiant le jeune homme, Hamilton dit :) D'accord, gros malin. Je vous lance un défi. On va voir ce que vous savez.

— Vous défiez un Champion du Seul Vrai Dieu ? demanda Brady, incrédule.

— Exactement.

— Mais... Brady fit un geste impuissant. C'est illogique. Vous feriez mieux de rentrer chez vous, Hamilton. Vous vous laissez emporter par votre thalamus.

— La trouille, hein, dit Hamilton.

— Mais vous ne pouvez pas gagner. Sur le plan strictement axiomatique, vous devez perdre. Considérez les prémisses de la situation. Par définition, un Champion du Seul Vrai Dieu triomphe ; tout autre résultat contredirait Son pouvoir.

— Cessez de vous défilier, dit Hamilton. Je vous laisse poser la première question. Trois questions pour chacun. Pourvu qu'elles se rapportent à l'électronique appliquée ou théorique. D'accord ?

— D'accord, dit Brady avec hésitation.

Les autres techniciens se disposèrent en cercle autour d'eux, les yeux écarquillés, fascinés par la tournure que prenaient les événements.

— Je suis désolé, Hamilton. De toute évidence, vous ne comprenez pas ce qui se passe. Je m'attendais qu'un païen se comporte de manière irrationnelle, mais un homme au moins en partie formé à une discipline scientifique...

— Posez votre question, dit Hamilton.

— Énoncez la loi d'Ohm, dit Brady. (En silence, ses lèvres bougèrent.)

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Hamilton d'une voix soupçonneuse. Pourquoi vos lèvres bougent-elles ?

- Je prie, expliqua Brady, je demande l'aide du Seigneur.
- Loi d'Ohm, dit Hamilton. La résistance d'un corps au passage d'un courant...
- Il s'arrêta.
- Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Brady.
- Vous m'empêchez de me concentrer. Ne pourriez-vous prier plus tard ?
- Non, maintenant, dit Brady avec emphase. Ça ne servirait à rien, plus tard.
- Essayant d'ignorer le mouvement des lèvres du technicien, Hamilton poursuivit :
- La résistance d'un corps au passage d'un courant peut être exprimée par l'équation suivante : R égale...
- Continuez, l'encouragea Brady.
- Un poids étrange, insurmontable, pesait sur l'esprit de Hamilton. Des séries de symboles voltigeaient, figures et équations. Comme des papillons, des mots et des phrases sautaient et dansaient, sans jamais se laisser fixer.
- Une unité absolue de résistance, dit-il d'une voix rauque, peut être définie comme la résistance d'un conducteur dans lequel...
- Cela ne ressemble pas à la loi d'Ohm, dit Brady. (Se tournant vers son groupe, il demanda :) Vous trouvez que cela ressemble à la loi d'Ohm ?
- Ils hochèrent pieusement la tête.
- J'abandonne, dit Hamilton, incrédule. Je ne peux même pas énoncer la loi d'Ohm.
- Dieu soit loué, répondit Brady.
- Le païen a été confondu, fit remarquer tout à fait scientifiquement un technicien. Le duel est terminé.
- Ce n'est pas juste, protesta Hamilton. Je connais la loi d'Ohm aussi bien que mon propre nom.
- Les faits sont les faits, lui dit Brady. Admettez que vous êtes un païen, abandonné de Dieu.
- Puis-je vous poser une question ?
- Brady le regarda.
- Bien sûr. Allez-y. Tout ce que vous voudrez.
- Un faisceau d'électrons est dévié, dit Hamilton, s'il passe

entre deux plaques entre lesquelles il existe une différence de potentiel. Les électrons sont soumis à cette force selon un angle de quatre-vingt-dix degrés par rapport à la direction de leur mouvement. Soit la longueur des plaques. Soit la distance du centre des électrodes à la...

Il s'arrêta. Un peu au-dessus de Brady, à côté de son oreille droite, venait d'apparaître une bouche et une main. La bouche murmurait tranquillement quelque chose dans l'oreille de Brady ; sur un signe de la main, le silence revint avant que Hamilton ait pu saisir les mots chuchotes.

— Qui est-ce ? demanda-t-il, vexé.

— Pardon ? dit innocemment Brady, écartant d'un geste la bouche et la main.

— Qui vous souffle ? Qui vous donne des informations ?

— Un ange du Seigneur, dit Brady. Évidemment.

Hamilton abandonna.

— Je laisse tomber. Vous avez gagné.

— Continuez, l'encouragea Brady. Vous alliez me demander de calculer la déviation du faisceau pour cette formule.

En quelques phrases brèves, il décrivit les données que Hamilton avait mentalement imaginées.

— Exact ?

— Ce n'est pas juste, commença Hamilton. Une tricherie éhontée, flagrante...

La bouche angélique sourit tranquillement et chuchota quelque chose à l'oreille de Brady. Brady se permit un sourire contraint.

— Très drôle, reconnut-il. Tout à fait approprié, aussi.

Tandis que la grande bouche au dessin vulgaire s'évanouissait, Hamilton dit :

— Attendez une minute. Ne partez pas. Je veux vous parler.

Les lèvres s'attardèrent.

— Que voulez-vous dire ? demandèrent-elles, en un lourd grondement qui sonnait comme un roulement de tonnerre.

— Vous le savez déjà, n'est-ce pas, répondit Hamilton. N'avez-vous pas examiné mon esprit ?

La bouche se tordit de mépris.

— Si vous pouvez sonder l'esprit des hommes, ne pouvez-

vous aussi sonder leurs cœurs ?

— De quoi s'agit-il ? demanda Brady, avec inquiétude. Occupez-vous de votre ange.

— Il existe quelque part une phrase, dit Hamilton. « Le désir de commettre un péché est aussi grave que le péché lui-même. »

— Qu'est-ce que vous racontez ? dit Brady, avec irritation.

— Je répète un verset ancien, dit Hamilton. Cela concerne le problème psychologique de la motivation. Grâce à ce verset, nous pouvons considérer le mobile comme l'élément essentiel de toute morale. Un péché réellement commis n'est rien d'autre que l'expression d'un désir diabolique. Le bien et le mal ne dépendent pas de ce qu'un homme fait, mais de ce qu'il ressent.

La bouche angélique acquiesça :

— Ce que vous dites est vrai.

— Ces hommes, dit Hamilton, indiquant les techniciens, *prétendent* agir comme des Champions du Seul Vrai Dieu. Ils vomissent le paganisme. Mais le mal git dans leurs cœurs. Sous leurs actions pieuses, est caché un indestructible noyau de péché.

Brady avala sa salive :

— Que voulez-vous dire ?

— Votre raison de me chasser de l'E.D.A. est purement intéressée. Vous êtes jaloux de moi. Et la jalousie est inacceptable. J'attire votre attention sur ce point en tant que coreligionnaire. (DouceMENT, Hamilton ajouta :) C'est mon devoir.

— Jalousie, répéta l'ange. Oui, la jalousie est un péché. Sauf dans l'acception du terme selon laquelle on parle du Seigneur comme d'un Dieu Jaloux. Dans ce cas, le terme exprime l'idée qu'un Seul Vrai Dieu existe. L'adoration d'une autre divinité est un reniement et un retour au pré-islamisme.

— Mais, protesta Brady, un Babiiste peut jalousement défendre l'œuvre du Seigneur.

— Cette jalousie-là exclut tout autre but, toute autre loyauté, dit l'ange. Il existe un sens du terme qui n'implique pas de caractéristiques moralement négatives. Celui qui signifie défendre jalousement un héritage. C'est-à-dire, une pieuse détermination à conserver ce qui vous appartient. Ce païen,

d'autre part, affirme que vous êtes jaloux de lui au sens où vous désirez l'éliminer de sa position. Vous êtes motivés par l'envie, l'avarice, et par une cupidité démoniaque, en somme par un refus de vous soumettre à la Distribution Cosmique.

— Mais, dit Brady, agitant follement les bras.

— Le païen a raison d'insister sur ce point que des gestes apparemment pieux qui sont motivés par de mauvaises intentions ne sont que de fausses bonnes œuvres. Vos actes pieux sont détruits par votre impureté. Bien que vos actions aient pour but d'assurer le triomphe du Seul Vrai Dieu, vos âmes sont noires et corrompues.

— Comment définissez-vous le terme corrompu ? commença Brady.

Mais il était trop tard, le jugement était rendu. Silencieusement le soleil pâlit jusqu'à n'être plus qu'une sphère d'un jaune sale, maladif. Un vent sec et froid enveloppa de son souffle le groupe de techniciens effrayés. Le sol se dessécha sous leurs pieds et devint stérile.

— Vous pourrez faire appel plus tard, dit l'ange, de la profondeur des ténèbres. (Il se prépara à disparaître.) Vous aurez tout le temps de suivre la procédure régulière.

Ce qui avait été un coin fertile du paysage environnant les bâtiments de l'E.D.A. n'était plus maintenant qu'une étendue poussiéreuse et dénudée. Aucune plante n'y poussait. Les arbres, les herbes s'étaient transformés en ombres sèches. Les techniciens changèrent et devinrent des silhouettes hâves, déformées, à la peau sombre, velues, affligées de plaies béantes sur leurs bras et sur leurs visages couverts de crasse. Leurs yeux rougis s'emplirent de larmes tandis qu'ils se contemplaient avec désespoir.

— Damnés, grogna Brady d'une voix rauque, nous sommes damnés.

De toute évidence, les âmes des techniciens n'étaient plus promises au salut éternel. Ce n'étaient plus maintenant que des silhouettes naines, bossues, errant misérablement à la ronde, sans but, brisées. Les ténèbres de la nuit s'appesantissaient sur eux. Leurs pas donnèrent naissance à un serpent. Puis apparut un scorpion, avec son bruit de crécelle.

— Désolé, dit Hamilton. Mais la vérité l'emporte toujours.

Brady lui jeta un coup d'œil, et ses yeux rougis brillaient sinistrement dans sa face envahie de poils. Des touffes de cheveux sales pendaient sur ses oreilles et sur son cou.

— Espèce de païen, marmonna-t-il, tournant le dos.

— La vertu est sa propre récompense, rappela Hamilton. Les voies du Seigneur sont insondables. Qui réussit a raison.

Regagnant sa voiture, il monta dedans et tourna la clé de contact. Des nuages de poussière vinrent se déposer sur le pare-brise tandis qu'il pressait le démarreur ; le moteur refusa de partir. Il continua pendant quelque temps d'appuyer sur l'accélérateur et se demanda ce qui n'allait pas. Puis, plein de détresse, il remarqua l'aspect usé des sièges. Les accessoires autrefois neufs et brillants étaient maintenant ternis. La voiture, malheureusement, s'était trouvée parquée dans le secteur maudit. Ouvrant la boîte à gants, Hamilton en tira son manuel de réparations fatigué. Mais l'épais volume ne contenait plus de schémas ; il n'y trouva plus que des litanies. En ce monde, la prière remplaçait la technique.

Tenant le livre ouvert devant lui, il passa en première, pressa l'accélérateur et embraya.

— Il n'y a qu'un Dieu, commença-t-il, et le Second Bab est...

Le moteur partit, et la voiture fit un bond en avant. Pétaradant et gémissant, elle quitta le parc en direction de la rue. Derrière Hamilton, les techniciens damnés poursuivaient leur quête dans leur secteur limité et obscur. Déjà, ils avaient commencé à préparer leur appel et ils citaient des dates et des autorités. Hamilton réfléchit : ils retrouveraient leur statut. Ils s'en tireraient.

Il lui fallut quatre prières différentes pour amener la voiture jusque sur la grande route de Belmont. Il passa une fois devant un garage et se demanda s'il ne convenait pas de s'arrêter pour réparer. Mais l'enseigne lui fit presser l'accélérateur.

NICHOLSON ET FILS GUÉRISSEURS D'AUTOS.

Juste au-dessous, étincelait une petite vitrine pleine de

littérature religieuse, et qui portait le slogan majeur : « Chaque jour, sur chaque route, ma voiture devient de plus en plus neuve. »

Après la cinquième prière, le moteur sembla fonctionner normalement. Et les housses des fauteuils semblèrent avoir retrouvé leur netteté primitive. Il reprit confiance en lui-même ; il s'était tiré d'un mauvais pas. Chaque monde a ses lois. Le tout est de les découvrir.

Maintenant, le soir s'étendait sur le pays. Des voitures filaient en direction d'El Camino, phares allumés. Derrière lui, les lumières de San Mateo clignotaient dans l'obscurité. Au-dessus de sa tête, de lourds nuages couvraient le ciel nocturne. Conduisant sa voiture avec une extrême attention, il quitta la grande route et prit le virage. À sa gauche se trouvaient les terrains de la California Maintenance. Il était inutile d'y aller ; même dans son propre monde, ce n'eût pas été possible. Et Dieu seul savait ce que cela donnerait dans celui-ci. Quelque chose lui disait que ce serait pire. Bien pire. Un homme comme le colonel T.E. Edwards dans ce monde dépasserait tout ce qu'il est possible d'imaginer.

À sa droite, se trouvait une oasis familière, le *Bon Port*. Il y avait passé bien des après-midi... juste en face de la base d'essais, le café était le point de ralliement favori des techniciens amateurs de bière par les journées torrides.

Ayant garé sa voiture, Hamilton descendit et traversa le trottoir. Une pluie fine tomba sur lui tandis qu'il se hâtait vers l'enseigne de néon qui proclamait en lettres rouges les mérites d'une marque de bière.

Le café était tout bourdonnant de bruits accueillants. Hamilton resta un instant-sur le seuil, s'imprégnant de la présence de l'humanité sordide. Cela, au moins, n'avait pas changé. Les mêmes routiers en combinaison noire vidaient leurs bières au bout du comptoir. La même jeune femme blonde et bruyante, perchée sur son haut tabouret, buvait à petites gorgées son grand verre d'eau teintée de whisky. La machine à disques hurlait furieusement dans un coin à côté du poêle. Sur l'un de ses côtés, deux ouvriers battaient ostensiblement la mesure.

Se frayant un chemin au milieu des clients, Hamilton s'approcha du bar. Juste au milieu, en face de la grande glace, il reconnut une silhouette familière qui criait et trinquait avec un groupe d'amis de rencontre.

Une joie perverse grandit dans l'esprit confus et las de Hamilton.

— Je pensais que vous étiez mort, dit-il, donnant une tape sur le bras de Mc Feyffe. Espèce d'abruti.

Surpris, Mc Feyffe se retourna, renversant de la bière sur son costume :

— Le diable m'emporte. C'est le Rouge. (Joyeusement, il fit signe au barman.)

— Eh, un demi pour mon copain.

Avec angoisse, Hamilton dit :

— Mettez une sourdine. Vous ne vous êtes rendu compte de rien ?

— Rendu compte de quoi ?

— De ce qui est arrivé. (Hamilton se laissa tomber sur un tabouret.) Vous n'avez rien remarqué ? Vous ne voyez aucune différence entre les choses telles qu'elles étaient autrefois et telles qu'elles sont maintenant ?

— Je m'en suis aperçu, dit Mc Feyffe.

Il ne semblait pas le moins du monde ému. Ouvrant son veston, il montra à Hamilton ce qu'il portait. Tous les porte-bonheur imaginables étaient accrochés à ses vêtements ; chacun d'eux correspondait à un cas particulier.

— J'ai vingt-quatre heures d'avance sur vous, mon vieux, dit-il. Je ne sais pas qui est ce Bab, et où ils ont péché cette religion arabe à la gomme, mais je ne m'en fais pas.

Tripotant un des porte-bonheur, un médaillon doré orné de symboles ésotériques entremêlés, il dit :

— Ne m'ennuyez pas ou je déchaîne contre vous une tribu de rats.

La bière de Hamilton arriva et il la but avidement. Du bruit, des gens, une activité humaine l'environnaient. Momentanément satisfait, il se relaxa et se laissa passivement envahir par le tumulte général. Et lorsque cela lui arriva, il n'eut réellement pas le choix.

— Qui est donc votre ami ? demanda la petite blonde au visage mince, se penchant vers Mc Feyffe et se collant contre lui. Il est gentil.

— Laissez tomber, lui dit Mc Feyffe de bonne humeur, ou je vous transforme en vermisseau.

— Gros malin, ricana la fille. (Relevant sa jupe, elle indiqua d'un geste un petit objet blanc glissé sous sa jarretelle.) Essayez et ceci vous aura, dit-elle à Mc Feyffe.

Fasciné, Mc Feyffe examina l'objet :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le métatarse de Mahomet.

— Les saints nous gardent, dit pieusement Mc Feyffe, vidant son verre de bière.

Rabattant sa jupe, la fille s'adressa à Hamilton.

— Je vous ai déjà vu ici, n'est-ce pas ? Vous travaillez de l'autre côté de la rue dans cette fabrique de bombes, n'est-ce pas.

— J'y travaillais, répondit Hamilton.

— Ce plaisantin est un Rouge, affirma Mc Feyffe. Et un athée. Horrifiée, la fille recula :

— Vous plaisantez ?

— Mais non, dit Hamilton. (Au point où il en était, ça n'avait plus d'importance.) Je suis la vieille maman gâteau de Léon Trotski. J'ai donné naissance à Joseph Staline.

Instantanément, une douleur lancinante transperça son abdomen. Il tomba de son tabouret, se replia sur lui-même et serra les dents.

— Vous avez gagné, dit Mc Feyffe, sans pitié.

— Au secours, gémit Hamilton.

Émue, la fille se pencha sur lui.

— Ne regrettez-vous pas ce que vous avez fait ? Où est votre *Bayan* ?

— À la maison, murmura-t-il, contracté par la douleur. (De nouvelles crampes le saisirent.) Je meurs. Appendicite aiguë.

— Où est votre chapelet ? Dans la poche de votre veston ?

Elle commença à fouiller les poches. Ses doigts agiles couraient ici et là.

— Un médecin, parvint à dire Hamilton.

Le barman se pencha par-dessus le bar.

— Jetez-le dehors ou guérissez-le, dit-il brusquement à la fille. Il ne peut pas mourir ici.

— Quelqu'un a-t-il un peu d'eau bénite ? demanda la jeune fille, d'une voix aiguë.

L'assemblée s'agita. Puis, un petit flacon plat fut passé de main en main.

— Laissez-en un peu, prévint une voix anxieuse. Cette eau provient de la fontaine de Cheyenne.

Dévisant le bouchon, la fille humecta ses ongles peints et en jeta quelques gouttes sur Hamilton. Comme elles le touchaient, la douleur s'atténua. Le calme revint dans son corps éprouvé. En quelques instants, il fut capable, avec l'aide de la jeune femme de se rasseoir.

— C'est fini, nota d'une voix neutre la fille, rendant l'eau bénite à son propriétaire. Merci, monsieur.

— Donnez une bière à cet homme, dit Mc Feyffe, sans se retourner. C'est un disciple authentique du Bab.

Tandis que le demi de bière passait de main en main au travers de la foule, Hamilton regrimpa misérablement sur son tabouret. Personne ne fit attention à lui. La fille était partie congratuler le propriétaire de l'eau bénite.

— Un monde de cinglés, fit remarquer Hamilton entre ses dents.

— Cinglé ? répondit Mc Feyffe. Par l'enfer, qu'est-ce qu'il a de cinglé ? Je n'ai pas payé une seule bière. (Il secoua son paquet de porte-bonheur.) Tout ce que j'ai à faire est d'implorer ces trucs-là.

— Expliquez-moi cela, marmonna Hamilton. Cet endroit, ce café. Pourquoi Dieu ne le supprime-t-il pas ? Si ce monde fonctionne selon les lois de la morale.

— Ce café est nécessaire à l'ordre moral. C'est un réceptacle de la corruption et du vice, une citadelle de l'iniquité. Pensez-vous que le salut puisse exister sans la damnation ? Que la vertu puisse exister sans le péché ? Voilà l'ennui avec vous autres, athées ; vous ne comprenez pas le mécanisme du mal. Soyez dans le coup et laissez-vous vivre, mon vieux. Si vous avez la foi, vous n'avez rien à craindre.

— Opportuniste.
— Occupez-vous de votre âme.
— Ainsi Dieu vous laisse boire pour rien et duper ces pauvres gens. Jurer et mentir, et faire tout ce que vous voulez.
— Je connais mes droits, dit sèchement Mc Feyffe. Je sais qui dirige, ici. Regardez autour de vous et tâchez d'apprendre. Faites attention à ce qui se passe autour de vous.

Punaisée au mur du bar à côté du miroir, se trouvait une pancarte : « Que dirait le Prophète s'il vous trouvait ici ? »

— Je vais vous dire ce qu'il dirait, annonça Mc Feyffe à Hamilton. Il dirait : « Versez-moi une bière, mon garçon. » C'est un brave type. Pas du tout dans le genre de vos damnés intellectuels.

Hamilton attendit, plein d'espoir. Mais pas la moindre pluie de serpents ne descendit du ciel. Tout à fait sûr de lui, Mc Feyffe avalait sa bière.

— Apparemment, je ne suis pas dans le coup, dit Hamilton. Si je disais la même chose, je serais foudroyé.

— Tâchez d'être dans le coup.

— Comment ? demanda Hamilton.

Il se sentait écrasé par un sentiment d'injustice, par la fausseté fondamentale de l'ensemble. Ce monde qui était parfaitement équilibré pour Mc Feyffe lui paraissait être une caricature d'un univers justement gouverné. À ses yeux, seule l'ombre incertaine d'un ordre intelligible surgissait par intermittence à travers le brouillard, la confusion, qui l'entouraient depuis l'accident du bévatron. Les valeurs qui avaient régi son monde personnel, les vérités morales qui avaient soutenu son existence depuis qu'il pouvait s'en souvenir, s'étaient évanouies ; à leur place, régnait une absurde vengeance qui s'exerçait contre l'étranger, un système archaïque qui venait... *d'où ?*

Fouillant fébrilement ses poches, il retrouva l'adresse que lui avait donnée le docteur Tillingford.

Le nom du Prophète. Le centre, le Sépulcre du Second Bab, la source de ce culte fort peu occidental, qui avait réussi au point d'absorber le monde. Y avait-il toujours eu un Horace Clamp ? Une semaine plus tôt, quelques jours auparavant, il n'y

avait ni Second Bab ni Prophète du Seul Vrai Dieu à Cheyenne, Wyoming. Ou bien...

À côté de lui, Mc Feyffe se pencha pour examiner le morceau de papier. Une expression sinistre se lisait sur son visage ; sa bonne humeur avait disparu, et avait été remplacée par une dureté soudaine.

— Qu'est-ce que c'est ?, demanda-t-il.

— En principe, je dois aller le voir, dit Hamilton.

— Non, dit Mc Feyffe. (Brusquement sa main partit en avant et attrapa le papier.) Laissez tomber ça. (Sa voix tremblait.) N'y prêtez pas attention.

Se débattant, Hamilton essaya de récupérer le morceau de papier. Mc Feyffe lui prit l'épaule et ses gros doigts pénétraient dans la chair de Hamilton. Le tabouret sur lequel était assis Hamilton vacilla, et il chuta brusquement. Le poids énorme de Mc Feyffe tomba sur lui, et ils se retrouvèrent sur le plancher, luttant, soufflant, et essayant de saisir le papier.

— Pas de croisade dans ce bar, dit le barman, faisant le tour du comptoir pour mettre fin au combat. Si vous voulez vous étripier, allez dehors.

Marmonnant, Mc Feyffe se remit sur ses pieds.

— Laissez tomber, dit-il à Hamilton en remettant ses vêtements en place.

Son visage était encore étrangement grimaçant, comme s'il avait ressenti une sorte de profond malaise.

— Que se passe-t-il ? demanda Hamilton, se rasseyant.

Il repéra sa bière et se remit à boire. Quelque chose se passait dans le cerveau épais de Mc Feyffe, et il ne savait pas de quoi il s'agissait. Sur ces entrefaites, la petite blonde revint. Elle entraînait dans son sillage un personnage triste et décharné. Bill Laws, serrant un verre vide, s'inclina lugubrement devant Mc Feyffe et Hamilton.

— Bonne soirée, dit-il. La paix soit avec nous. Nous sommes tous des amis, ici.

Fixant le bar, Mc Feyffe dit :

— Somme toute, il vaut mieux que nous le restions.

Il n'insista pas.

6

— Cet individu affirme qu’il vous connaît, expliqua la petite blonde à Hamilton.

— C’est vrai, dit Hamilton. Prenez un tabouret et asseyez-vous. (Il examina Laws.) Avez-vous étudié la situation selon les lois de la physique ces derniers jours. ?

— Que l’enfer emporte la physique, dit Laws, d’un air maussade. J’ai laissé tomber. J’ai passé l’âge.

— Allez construire un réservoir, fit Hamilton, cessez de lire des livres. Prenez l’air.

Laws plaça sa main décharnée sur l’épaule de la blonde.

— J’ai rencontré cette Grâce. Un réservoir plein. Plein à ras bord.

— Enchanté, dit Hamilton.

La fille eut un sourire contraint.

— Je ne m’appelle pas Grâce. Mon nom...

La poussant de côté, Laws se pencha vers Hamilton.

— Je suis heureux que vous ayez parlé de réservoir.

— Pourquoi ?

— Parce que, lui expliqua Laws, il n’existe rien de tel en ce monde.

— Mais il faut bien qu’il y en ait.

— Venez voir.

Attrapant Hamilton par sa cravate, il l’entraîna loin.

— Je vais vous montrer quelque chose. La plus géniale invention depuis la feuille d’impôts.

Se frayant un chemin entre les consommateurs, Laws conduisit Hamilton au distributeur automatique de cigarettes. Frappant la machine du plat de la main, Laws dit d’une voix triomphante :

— Eh bien, qu’est-ce que vous en pensez ?

Hamilton examina attentivement la machine. Elle avait un aspect tout à fait ordinaire : une grande boîte métallique ornée

de miroirs bleutés, avec une fente pour les pièces dans le coin supérieur droit, de petites fenêtres au travers desquelles apparaissaient diverses sortes de cigarettes, une ligne de leviers, et la trappe par où tombaient les paquets.

— Ça a l'air d'aller, estima-t-il.

— Vous ne remarquez rien de spécial ?

— Non, rien de particulier.

Laws jeta un coup d'œil circulaire pour s'assurer que personne n'écoutait. Puis, il s'approcha encore de Hamilton.

— J'ai vu cette machine fonctionner, murmura-t-il vivement. Je me suis aperçu de quelque chose. Essayez de comprendre ceci. Et tenez-vous bien. *Il n'y a pas de cigarettes dans cette machine.*

Hamilton le fixa.

— Pas du tout ?

Laws indiqua la rangée de paquets en montre derrière les petites glaces.

— C'est tout ce qu'il y a. Un de chaque. Il n'y a pas de réservoir. Mais voyez plutôt.

Il glissa une pièce dans la fente, appuya sur le levier des Camels. Un paquet de Camels descendit par la trappe et Laws le saisit au passage.

— Vu ?

— Je ne comprends pas, admit Hamilton.

— La machine à bonbons fonctionne de la même façon.

Laws le conduisit jusqu'à la machine en question.

— Les bonbons sortent d'ici, mais il n'y a pas de bonbons dans cette machine. Seulement des emballages en montre. Vu ? Compris ?

— Non.

— Vous n'avez jamais rien lu à propos des miracles ? Dans le désert, on obtenait ainsi de la nourriture et de l'eau ; c'était le début.

— Oh, dit Hamilton, je vois.

— Ces machines fonctionnent sur le même principe. Multiplication miraculeuse.

Laws tira un tournevis de sa poche ; il s'agenouilla et commença à démonter la machine.

— Je vous le dis, Jack, c'est la plus grande découverte jamais réalisée par l'homme. Cela va révolutionner l'industrie moderne. L'ensemble de la production industrielle, la technique des chaînes. (Laws fit un grand geste.) Fini, on n'utilisera plus de matériau brut. Plus de travail de force. Plus d'usines sales et déprimantes. Un immense secret se trouve dans cette boîte.

— Ah, dit Hamilton. Peut-être avez-vous mis le doigt sur quelque chose.

— Nous pourrions sûrement employer ce principe.

Fébrilement, Laws ôta la plaque de protection de la machine.

— Aidez-moi, tâchez de déclencher la serrure.

La serrure céda. Les deux hommes déposèrent la plaque de la machine et la rangèrent contre le mur. Comme Laws l'avait prédit, les casiers verticaux qui servaient de réservoirs à la machine étaient vides.

— Sortez une pièce, ordonna Laws.

Adroitement, il découvrit les mécanismes internes jusqu'à ce que le trajet des bonbons fût entièrement visible. Sur la droite se trouvait la rampe de sortie ; à son origine, ils virent un ensemble complexe de barres, de leviers et de roues. Laws essaya de remonter le trajet jusqu'à son point de départ.

— Il semble que les bonbons sortent d'ici suggéra Hamilton. (Se penchant sur l'épaule de Laws, il désigna une petite plaque.) La pièce fait fonctionner un relais, et cette trappe se déclenche. Elle donne une impulsion au bonbon qui commence à descendre. La pesanteur fait le reste.

— Mettez la pièce, dit Laws. Je veux voir d'où sortent ces damnés bonbons.

Hamilton glissa la pièce dans la fente et pressa un levier au hasard. Les roues et les tiges s'ébranlèrent. Au centre de la machine, apparut un caramel. Le caramel s'ébranla et tomba finalement dans le petit panier à l'extérieur de la machine.

— Il est sorti du néant, dit Laws, émerveillé.

— Mais en un endroit précis. Tangentiellement au caramel publicitaire. Ce fait suggère une sorte de fission binaire. Le bonbon qui sert de modèle se divise en deux.

— Mettez une autre pièce.

Un caramel se matérialisa à nouveau et suivit le trajet

ordinaire. Les deux hommes ne cachèrent pas leur admiration.

— Une belle mécanique, reconnut Laws. Du beau travail. Une réalisation soignée sur la base du principe des miracles.

— Sur une petite échelle seulement, nota Hamilton. Pour des bonbons, des boissons, des cigarettes. Rien d'important.

— C'est là que nous intervenons.

Délicatement, Laws introduisit une petite tige dans l'espace qui se trouvait derrière un sachet d'acidulés. La tige ne rencontra pas de résistance.

— Rien ici non plus. Si je retire le modèle et que je mette quelque chose d'autre à sa place...

Hamilton ôta le sachet et mit à sa place un bouchon. Lorsqu'il abaissa le levier, un second bouchon dégringola dans le panier d'arrivée.

— Voilà un résultat, dit Laws. Cette machine reproduit tous les modèles qu'on lui présente. Nous pouvons reproduire tout ce que nous voulons. (Il tira de sa poche quelques pièces.) Essayons de faire des affaires.

— À quoi cela ressemble-t-il, se demandait Hamilton. Un vieux principe en électronique : la régénération. Nous réinjectons une partie du résultat dans le circuit de départ. Ainsi, l'appareil continue de fonctionner de façon ininterrompue.

— Un liquide serait préférable, estima Laws. Où pourrions-nous trouver un tube de verre qui nous permette d'établir une conduite ?

Hamilton arracha du mur un tube de néon, pendant que Laws allait chercher un verre au bar.

Au moment où Hamilton finissait d'installer la conduite, Laws réapparut portant un verre plein d'un liquide ambré.

— Du brandy, expliqua-t-il. Du bon vieux cognac français ; le meilleur qu'ils aient.

Hamilton posa le verre à l'endroit où avait été le sachet. La conduite, vidée maintenant de son gaz, venait de l'endroit où se faisait la reproduction et se divisait en deux ; l'une des branches ramenait une partie du liquide dans le verre, et l'autre se dirigeait vers la sortie de l'appareil.

— Le rendement est de quatre à un, dit Hamilton. Quatre

unités sont produites par l'appareil ; l'une d'elles retourne à sa source. Théoriquement, nous pouvons accélérer indéfiniment la production. Sans limite concevable.

D'une main preste, Laws pressa le levier qui déclenchait le mécanisme. Un instant plus tard, l'alcool s'écoula du tube et se répandit sur le sol devant la machine. Se redressant, Laws attrapa la plaque de protection ; les deux hommes la remirent en place et la verrouillèrent. Sans arrêt, le distributeur de bonbons laissait maintenant s'écouler un flot de plus en plus important de cognac de la meilleure qualité.

— Ça y est, dit Hamilton, satisfait. Une tournée générale. Absolument gratuite.

Quelques consommateurs s'approchèrent, vivement intéressés. Il y eut rapidement foule.

— Nous avons un peu modifié l'appareil, dit lentement Laws, fixant les gens qui s'étaient groupés autour du distributeur. Mais nous n'avons pas encore mis en évidence le principe fondamental. Nous savons que cela fonctionne et comment cela marche. Mais non pourquoi.

— Peut-être, fit remarquer Hamilton, n'y a-t-il pas de principe. N'est-ce pas ce que *miracle* signifie ? Aucune loi générale, mais seulement une série capricieuse d'événements, sans la moindre régularité, sans la moindre cause décelable. Cela arrive, sans plus ; c'est imprévisible et inexplicable.

— Mais ce processus est régulier, objecta Laws, se tournant vers la machine. De plus, lorsque l'on met dans l'appareil une pièce, un bonbon apparaît, et non une balle de base-ball, ou un crapaud. Une loi naturelle n'est rien d'autre que la description de ce qui se passe dans tel ou tel cas. La prise de conscience d'un phénomène permanent. La causalité n'est pas impliquée forcément : nous pouvons seulement dire que si A et B sont réunis, nous obtenons C, et non pas D.

— Obtiendrons-nous toujours C ? demanda Hamilton.

— Peut-être ou peut-être pas. Pour l'instant, nous obtenons C. Et c'est du cognac et non de l'insecticide. Nous sommes en présence d'une régularité, donc d'une loi. Tout ce que nous avons à faire est de trouver quels éléments sont nécessaires pour obtenir ce résultat.

Hamilton dit soudain :

— Si nous pouvions trouver ce qui est nécessaire à la reproduction des modèles...

— D'accord. *Quelque chose* met la machine en action. Nous n'avons pas à nous inquiéter de la façon dont cela fonctionne ; tout ce que nous voulons savoir est ce qui le déclenche. Nous n'avons pas besoin de savoir comment le soufre, la potasse, les nitrates et le charbon de bois donnent la poudre, ni même pourquoi. Tout ce que nous voulons savoir est que, lorsqu'ils sont mélangés dans une certaine proportion, ils explosent.

Ils se déplacèrent vers le comptoir, se frayant un chemin entre les consommateurs qui récupéraient maintenant le cognac.

— Ainsi, ce monde a des lois, dit Hamilton, tout comme le nôtre. Non, pas comme le nôtre. Des lois, enfin.

Une ombre passa sur le visage de Bill Laws.

— C'est vrai. (Brusquement son enthousiasme s'était évanoui.) J'oubliais.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ça ne marchera pas dans notre monde. Ça ne marche qu'ici.

— Oh, dit Hamilton, ébranlé. C'est vrai.

— Nous perdons notre temps.

— À moins que nous ne voulions pas revenir dans notre monde.

Laws s'assit sur un tabouret devant le comptoir et contempla son verre. Effondré, boudant, il murmura :

— C'est peut-être ce que nous avons de mieux à faire. Rester ici.

— Bien sûr, dit Mc Feyffe, avec jovialité. Restez ici. Profitez-en tant que ça dure.

Laws jeta un bref coup d'œil à Hamilton.

— Vous voulez rester ici ? Vous vous plaisez ici ?

— Non, dit Hamilton.

— Moi non plus. Mais nous n'avons peut-être pas le choix. Jusqu'ici, nous ne savons même pas où nous sommes. Et pour partir...

— C'est un endroit charmant, dit la petite blonde d'une voix

indignée. Je suis ici tout le temps et je trouve ça idéal.

— Nous ne parlions pas de ce café, dit Hamilton.

Serrant convulsivement son verre, Laws dit :

— Nous devons partir d'ici. Nous devons trouver une façon ou une autre de nous en aller.

— C'est mon avis, dit Hamilton.

— Vous savez ce que vous pouvez acheter au supermarché ? demanda d'une voix acide Laws. Je vais vous le dire. Des offrandes cuites en boîte.

— Vous savez ce que vous pouvez acheter à la quincaillerie ? dit Hamilton à son tour. Des balances pour peser votre âme.

— C'est idiot, dit la blonde, vivement. Une âme n'a pas de poids.

— Alors, fit Hamilton donnant l'apparence de la plus profonde réflexion, vous pouvez en envoyer une gratuitement par la poste.

— Combien d'âmes, demanda Laws ironiquement, peut-on envoyer dans une enveloppe timbrée ? Un nouveau problème métaphysique. Susceptible de dresser une moitié de l'humanité contre l'autre. De déclencher des hérésies, une guerre de religion. De faire couler des flots de sang.

— Dix, estima Hamilton.

— Quatorze, le contredit Laws.

— Hérétique. Anthropophage.

— Vampire bestial assoiffé de sang impur.

— Fils maudit d'un démon bouffeur de merde.

Laws s'arrêta un instant :

— Savez-vous ce que vous pouvez voir à la télévision, le dimanche matin ? Je ne vous le dirai pas. Trouvez-le vous-même.

Serrant son verre vide contre son cœur, il se laissa glisser à bas de son siège et disparut dans la foule.

— Hé, dit Hamilton, étonné. Où va-t-il ?

— Il est cinglé, dit la blonde, d'une voix neutre.

Puis la silhouette de Bill Laws réapparut. L'angoisse grisait sa face noire. S'adressant à Hamilton par-dessus le bruit des voix et des rires des consommateurs, il dit :

— Jack, vous savez ce qui m'arrive ?

— Hein ? demanda Hamilton, inquiet.

Les traits du Noir se tordirent, il semblait malheureux en diable.

— Dans ce monde – la tristesse brouilla son regard –, je traîne les pieds dans ce damné monde.

Il s'en alla, laissant Hamilton à son étonnement.

— Que veut-il dire ? demanda la blonde avec curiosité. Il traîne quoi ?

— Il se traîne, murmura Hamilton.

— Tous les Noirs sont comme ça, dit Mc Feyffe.

S'emparant du tabouret que venait d'abandonner Bill Laws, la blonde se mit à faire du charme à Hamilton.

— Paie-moi un verre, mon chéri, demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Sûrement pas.

— Pourquoi ? Vous êtes trop jeune ?

Hamilton fouilla ses poches.

— Je n'ai plus d'argent. Je l'ai entièrement dépensé avec cette machine.

— Priez, conseilla Mc Feyffe. Et croyez à ce que vous dites, dur comme fer.

— Seigneur, dit amèrement Hamilton, envoyez à votre indigne électronicien un verre d'eau teintée pour cette encombrante jeune personne. (Consciencieusement, il ajouta :) Amen.

Le verre d'eau teintée apparut sur le bar à portée de sa main. La fille l'accepta en souriant.

— Vous êtes gentil. Comment vous appelez-vous ?

— Jack.

— Et votre nom ?

Il soupira.

— Jack Hamilton.

— Je m'appelle Silky. (D'un geste espiègle, elle joua avec la cravate de Hamilton.) C'est votre voiture, celle-là, dehors ?

— Bien sûr, répondit-il d'une voix terne.

— Allons quelque part. Je déteste cet endroit...

— Pourquoi ? demanda soudainement Hamilton, avec violence. Pourquoi Dieu a-t-il exaucé cette prière ? Et pourquoi

pas les autres ? Pourquoi n'a-t-il pas écouté Bill Laws ?

— Dieu a apprécié votre prière, dit Silky. Après tout, c'est Son rôle. Il doit décider de l'effet qu'une prière Lui fait.

— C'est terrible.

Silky haussa les épaules.

— C'est possible.

— Comment pouvez-vous vivre ainsi ? Vous n'êtes jamais sûrs de ce qui va vous arriver ; ni ordre ni logique. (Le fait qu'elle n'objectât rien le rendit furieux. Elle semblait trouver cela si naturel.) Sans le moindre recours. Nous dépendons entièrement de lui. Sommes-nous des êtres humains ? Plutôt des bêtes, attendant d'être nourries, récompensées ou punies.

Silky l'étudia :

— Vous êtes un drôle de garçon.

— J'ai trente-deux ans. Je ne suis plus un garçon. Et je suis marié.

Affectueusement, la fille lui prit le bras, le tirant au risque de le faire tomber du tabouret.

— Par ici, chéri. Venez donc implorer le Seigneur chez moi. Je connais quelques rites que vous aimerez peut-être essayer.

— Est-ce que j'irai en Enfer pour autant ?

— Sûrement pas si vous connaissez les gens qu'il faut.

— Mon nouveau patron a une ligne privée vers le Ciel. Est-ce que ça suffira ?

Silky se fit plus pressante.

— Nous en reparlerons plus tard. Filons avant que ce singe irlandais s'aperçoive de quelque chose.

Relevant la tête, Mc Feyffe dévisagea Hamilton. D'une voix hésitante, il dit :

— Vous partez ?

— Oui, répondit Hamilton, descendant en titubant de son siège.

— Une minute, implora Mc Feyffe. Restez donc.

— Occupez-vous de votre âme, dit Hamilton. Mais il lut quelque chose dans les yeux de Mc Feyffe.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il, soudain dégrisé. Mc Feyffe dit :

— Je veux vous montrer quelque chose.

— Me montrer quoi ?

Mc Feyffe passa devant Hamilton et Silky et attrapa un immense parapluie noir ; puis il se tourna vers eux, et attendit. Hamilton lui emboîta le pas et Silky fermait la marche. Ouvrant la porte, Mc Feyffe ouvrit soigneusement le parapluie, aussi vaste qu'une tente. La bruine légère s'était transformée en averse ; une froide pluie d'automne dont les lourdes gouttes s'écrasaient sur les trottoirs brillants, sur les magasins silencieux et les rues. Silky frissonna :

— Il fait pas beau. Où allons-nous ?

Mc Feyffe se dirigea vers le coupé de Hamilton à peine visible dans le brouillard, se murmurant à lui-même, d'une voix monotone :

— Ça doit encore exister.

— Pourquoi croyez-vous qu'il traîne les pieds ? demanda Hamilton, tandis que la voiture accélérât sur la grand-route interminable. Il ne le faisait jamais autrefois.

Mc Feyffe tenait mollement le volant, son corps était si tassé sur les coussins de la voiture qu'il semblait presque endormi.

— Comme je disais, fit-il, c'est leur façon de marcher.

— Cela signifie sûrement quelque chose, insista Hamilton.

Le bruit régulier des essuie-glaces le berçait. Il s'appuya contre Silky et ferma les yeux. Une faible odeur de tabac blond et de parfum émanait de la jeune fille. Une douce odeur... qui lui plaisait. Et les cheveux doux et légers contre sa joue comme les spores de certaines herbes.

Mc Feyffe dit :

— Vous connaissez cette histoire de Second Bab ? (Sa voix s'éleva d'un ton, dure et désespérée.) Du vent. Une religion à la noix. Un tas d'escrocs. Une bande d'Arabes s'amenant par ici avec leurs idées à la gomme. Est-ce que je n'ai pas raison ?

Ni Hamilton ni Silky ne répondirent.

— Ça ne durera pas, fit Mc Feyffe.

— J'aimerais savoir où nous allons, ronchonna Silky. (Se serrant contre Hamilton, elle ajouta :) Êtes-vous réellement marié ?

Sans lui prêter attention, Hamilton dit à Mc Feyffe :

— Je sais de quoi vous avez peur.

— Je n'ai peur de rien, dit Mc Feyffe.

— Mais si, fit Hamilton.

Et il se sentait lui-même peu rassuré. San Francisco montait sur l'horizon, tandis qu'ils passaient entre des maisons trop tranquilles, et qu'ils remontaient des rues désertes, dénuées de vie, de mouvement, de bruits et de lumières. Mc Feyffe semblait savoir où il allait. Il se dirigeait sans hésitation, tournant dans les rues de plus en plus étroites. Brusquement, il ralentit. Se redressant, il examina plus attentivement le paysage au travers du pare-brise. Son visage était contracté.

— C'est terrible, se plaignit Silky, enfouissant sa tête dans les bras de Hamilton. Qu'est-ce que c'est que ce coin pourri ? Je ne l'aime pas.

Mc Feyffe arrêta la voiture, ouvrit la porte et fit quelques pas dans la rue déserte. Hamilton le suivit, et ils s'immobilisèrent côte à côte. Silky resta en arrière, écoutant une musique insipide qui provenait de la radio de la voiture. Le faible son s'épanouit dans l'obscurité, se mélangea au brouillard qui s'amoncelait autour des bâtiments lépreux, des magasins fermés.

— C'est ici ? demanda enfin Hamilton.

— Ouais, approuva Mc Feyffe.

Maintenant qu'il se trouvait en face de la réalité, il ne montrait plus aucune émotion.

Les deux hommes examinèrent un petit magasin ruiné, une vitrine décrépite qu'une peinture jaune avait recouverte longtemps auparavant, mais que les intempéries avaient dénudée, exposant le bois lavé par la pluie. Des tas d'ordures et de vieux journaux jonchaient le seuil. À la lumière d'un réverbère, Hamilton étudia les affiches posées au hasard. À l'intérieur, derrière un rideau défraîchi, se trouvaient des rangées de chaises métalliques, laides. Au-delà des chaises, son regard se perdit dans l'obscurité. Au-dessus de la porte, une pancarte dessinée à la main disait :

ÉGLISE NON BABIISTE.
VOUS ÊTES LES BIENVENUS.

Avec un grognement de fureur, Mc Feyffe rassembla ses

esprits et se dirigea vers le trottoir.

— Vaut mieux s'en aller, dit Hamilton, le suivant.

— Non, fit Mc Feyffe, hochant la tête. J'y vais.

Brandissant son parapluie noir, il se dirigea vers l'entrée du magasin et martela méthodiquement la porte, se servant du manche de son parapluie. Le son emplît bientôt la rue d'un écho creux et prolongé. Quelque part dans une allée, un animal bougea entre des poubelles.

L'homme qui entrouvrit finalement la porte avait une petite silhouette humble. Timidement, il examina les arrivants au travers d'une paire de lunettes à monture d'acier. Ses poignets de chemise étaient élimés et douteux. Ses yeux jaunes et humides clignaient faiblement. Il dévisageait Mc Feyffe sans le reconnaître, tremblant.

— Que voulez-vous ? gémit-il d'une voix faible et pleurnicharde.

— Ne me reconnaissez-vous pas, Père ? dit Mc Feyffe. Qu'est-ce qui est arrivé ? Où est l'église ?

Marmonnant, le vieil homme desséché commença à refermer la porte.

— Allez-vous-en. Une bande de bons à rien saouls. Filez ou j'appelle la police.

Comme la porte menaçait de se fermer, Mc Feyffe glissa son parapluie dans l'embrasure.

— Père, implora-t-il, ce qui se passe est terrible. Je ne puis le comprendre. Ils vous ont volé votre église. Et vous êtes *petit*. Ce n'est pas possible. (Sa voix se brisa, d'incrédulité.) Vous étiez...

Il se tourna vers Hamilton, cherchant du secours :

— Il était grand. Plus grand que moi.

— Allez-vous-en, insista le petit être presque menaçant.

— Nous voudrions entrer.

Mc Feyffe ne fit pas un mouvement pour ôter son parapluie.

— Laissez-nous entrer, s'il vous plaît. Où pourrions-nous aller ? J'ai un hérétique, ici... il veut se convertir.

Le petit homme hésita. Grimaçant d'inquiétude, il jeta un coup d'œil à Hamilton.

— Vous ? De quoi s'agit-il ? Ne pouvez-vous revenir demain matin ? Il est minuit passé. Je dormais.

Rouvrant la porte, il se rangea de côté, non sans hésitation.

— Tout ce qui reste, dit Mc Feyffe à Hamilton tandis qu'ils entraient. Avez-vous jamais vu ce bâtiment auparavant ? De la pierre ; aussi grand que... (Il eut un geste vain.) Le plus grand de tous...

— Cela vous coûtera dix dollars, dit le petit homme, qui marchait devant eux.

Se penchant, il tira d'un placard un petit tronc. Sur une table se trouvaient des tracts et des brochures ; quelques-unes tombèrent par terre, mais il n'y prêta pas attention.

— Payez d'abord, ajouta-t-il.

Fouillant dans ses poches, Mc Feyffe jeta un coup d'œil autour de lui.

— Où donc est l'orgue ? Et les chandeliers ? Vous n'avez même pas de chandeliers ?

— Je ne puis pas me le permettre, dit le petit homme se hâtant vers le fond de la salle. Maintenant, que voulez-vous ? Vous voulez que je convertisse cet hérétique ? (Il prit Hamilton par le bras et l'examina.) Je suis le père O'Farrel. Agenouillez-vous, jeune homme. Et courbez la tête.

Hamilton dit :

— Est-ce que les choses ont toujours été comme cela ?

S'arrêtant une seconde, le père O'Farrel fit :

— Comme quoi ? Que voulez-vous dire ?

Une vague de pitié envahit Hamilton.

— Laissez tomber.

— Notre organisation est très ancienne, énonça le père O'Farrel d'une voix hésitante. Est-ce ce que vous voulez dire ? Elle remonte à des siècles. (Sa voix s'affaiblit.) Longtemps avant le Premier Bab. Je ne suis pas sûr de la date exacte. Ils disent que... (Sa voix céda.) Nous n'avons plus beaucoup d'autorité. Le Premier Bab, évidemment, c'était en 1844, mais même avant cette date...

— Je veux parler à Dieu, dit Hamilton.

— Bien sûr, bien sûr, acquiesça le père O'Farrel. Moi aussi, jeune homme. (Il donna une tape légère sur le bras de Hamilton.) Tout le monde le veut.

— Pouvez-vous m'aider ? demanda Hamilton.

— C'est très difficile, dit le père O'Farrel.

Il disparut dans une petite pièce, une sorte de débarras encombré. Soufflant et grognant, il revint porteur d'un panier crasseux qui contenait des ossements, des fragments de peau séchée et des cheveux.

— C'est tout ce que nous avons pu avoir, souffla-t-il, en posant le panier. Peut-être pourrez-vous en tirer quelque chose. Servez-vous.

Tandis que Hamilton examinait quelques débris, Mc Feyffe dit d'une voix écoeurée :

— Voyez. Fumisteries. Débris d'antiquailles.

— Nous faisons ce que nous pouvons, dit le père O'Farrel, joignant les mains.

Hamilton dit :

— Y a-t-il une autre façon d'aller là-haut ?

Le père O'Farrel sourit pour la première fois :

— Quand vous serez mort, jeune homme.

Brandissant son parapluie, Mc Feyffe se dirigea vers la porte.

— Partons, dit-il à Hamilton. Filons. J'en ai assez.

— Un instant, dit Hamilton.

Mc Feyffe s'arrêta et demanda :

— Pourquoi voulez-vous parler avec Dieu ? Quel bien voulez-vous que ça nous fasse ? Vous pouvez voir la situation. Sinon, jetez un coup d'œil autour de vous.

Hamilton insista :

— Il est le seul qui puisse nous dire ce qui est arrivé.

Après un instant, Mc Feyffe répondit :

— Je me fiche de ce qui est arrivé. Je m'en vais.

Rapidement, Hamilton rassembla quelques ossements, des dents, et fit un cercle avec les reliques.

— Donnez-moi un coup de main dit-il à Mc Feyffe. Nous sommes dans le même bain, après tout.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? dit Mc Feyffe. Un miracle ?

— Je sais, dit Hamilton. Mc Feyffe s'éloigna.

— Nous n'en tirerons rien. C'est sans espoir.

Il s'appuya sur son grand parapluie. Le père O'Farrel les contemplait, inquiet, étonné de ce qui se passait.

— Je veux savoir comment tout ceci a commencé, dit

Hamilton. Ce second Bab, toute cette histoire. Si je puis trouver...

Il saisit le grand parapluie de Mc Feyffe et, inspirant profondément, l'ouvrit. L'étoffe et les baleines se déployèrent comme les ailes d'un vautour, quelques gouttes d'humidité tombèrent sur le sol.

— Et alors ? demanda Mc Feyffe, entrant dans le cercle de reliques pour récupérer son parapluie.

— Tenez-vous bien au manche.

Serrant fortement le pommeau du parapluie, Hamilton dit au père O'Farrel :

— Y a-t-il de l'eau bénite, ici ?

— Oui, dit le père O'Farrel. Un peu, au fond du bénitier.

— En jetant l'eau sur nous, dit Hamilton, récitez cette prière d'adieu.

— D'adieu ?

Surpris, le père O'Farrel fit un pas en arrière.

— *Et resurrexit.* Vous vous souvenez.

— Oh, dit le père O'Farrel. Oui. Je pense.

Hochant la tête, il plongea sa main dans le bénitier et commença à en jeter quelques gouttes sur le parapluie.

— Je doute sincèrement que ça marche.

— Récitez, ordonna Hamilton.

D'une voix incertaine, le père O'Farrel murmura :

— *Et resurrexit tertia die secundum scripturas, et ascendit in cœlum, sedet ad dexteram patris, et iterum venturus est cum gloria judicare vivos et mortuos, cujus regni non erit finis...*

Le parapluie vibra dans les mains de Hamilton. Lentement, péniblement, il se mit à monter. Mc Feyffe fit un bond terrifié et s'accrocha de toutes ses forces. En un instant, la pointe du parapluie vint frapper le plafond bas de la salle. Hamilton et Mc Feyffe se balançaient absurdement, leurs pieds oscillant dans les ombres poussiéreuses.

— La lucarne, dit Hamilton. Ouvrez-la.

Se précipitant comme une souris affolée, le père O'Farrel ouvrit la lucarne à l'aide d'une perche ; l'air humide de la nuit se rua à l'intérieur, chassant l'odeur de renfermé. Enfin libéré, le parapluie partit comme une flèche. La bâtisse de bois

démantibulée disparut rapidement. Un brouillard froid enveloppa Mc Feyffe et Hamilton tandis qu'ils montaient toujours plus haut. Ils se trouvèrent bientôt au-dessus de la grande ville de San Francisco, accrochés au manche d'un parapluie, survolant une étendue immense de lumières jaunes clignotantes.

— Et si... lança Mc Feyffe. Si nous lâchons.

— Demandez la Force dans vos prières, répondit Hamilton, fermant les yeux et serrant frénétiquement le pommeau du parapluie.

Le parapluie se précipitait vers le ciel, à une allure uniformément accélérée. Pendant un bref instant, Hamilton osa ouvrir les yeux et regarda au-dessus de lui.

Une couche illimitée de nuages noirs et menaçants s'étendait au-dessus d'eux. Que rencontreraient-ils au-delà ? Les attendait-Il ?

Le parapluie montait toujours, dans la nuit obscure. Il était trop tard, maintenant, pour reculer.

Tandis qu'ils montaient, les ténèbres se dissipèrent lentement. Les nuées les imprégnèrent d'humidité ; et dans un claquement mouillé, le parapluie émergea soudain. Au lieu d'une voûte de nuit, ils découvrirent, étonnés, une grisaille indéterminée, une absence de couleurs et de formes. Au-dessous d'eux, tournait la Terre.

Jamais Hamilton n'avait ainsi vu la Terre. Et cette vision le satisfit. La Terre était ronde, et de toute évidence, un globe. Suspendue au milieu de l'univers gris, la planète semblait être un objet immense et sombre.

Impressionnant parce qu'unique. Surpris, Hamilton se rendit compte qu'aucune autre planète n'était visible. Il dirigea son regard vers le haut avec appréhension, regarda autour de lui et reconnut non sans défiance que ses yeux ne le trompaient pas.

La Terre était seule dans le ciel. Autour d'elle suivant une trajectoire circulaire, beaucoup plus petite, une étincelle de lumière tournoyait autour d'une boule géante, immobile, de matière, et c'était, comprit-il avec angoisse, le Soleil. Tout petit. Et il bougeait. *Si muove*. Mais pas la Terre. *Si muove* – le Soleil.

Par bonheur, le point étincelant et brûlant se trouvait de l'autre côté de la puissante Terre. Il se déplaçait lentement ; sa révolution complète demandait vingt-quatre heures. De leur côté de la Terre, bougeait un corps plus petit encore, infime. Un déchet corrodé qui allait tristement son chemin, banal et superflu. La Lune.

Elle n'était même pas loin. Il semblait que le mouvement du parapluie dût la mettre presque à sa portée. Incrédule, Hamilton fixa le petit point sombre jusqu'à ce qu'il disparût dans la grisaille environnante. La science était-elle dans l'erreur ? L'image de l'univers était-elle fausse ? Et le génial et prodigieux système de Copernic définitivement erroné ?

Il contemplait l'ancien univers géocentrique démodé, sous la

forme d'une Terre géante et immobile, unique planète. Maintenant, il était capable de discerner ces grains de poussière qui avaient nom Mars et Vénus. Et les étoiles... elles aussi étaient incroyablement petites, insignifiantes. En un instant, l'ensemble de ses conceptions sur l'univers s'était effondré.

Mais cela n'avait de sens que dans ce monde. C'était l'ancien univers ptoléméen. Il n'en allait pas de même dans son monde. Un soleil minuscule, de petites étoiles et, cette goutte de matière, obèse, monstrueusement gonflée, la Terre, occupant le centre absolu de l'univers. C'était réel ici. C'était la façon dont cet univers était conçu.

Mais cela ne signifiait rien concernant son propre univers. Dieu merci.

Ayant accepté ce point, il ne fut pas particulièrement surpris de voir qu'il existait de l'autre côté de la Terre, très loin sous la grisaille, une zone rougeâtre. Il semblait que dans les bas-fonds de l'univers une entreprise primitive de métallurgie se fût installée. Des forges, des fournaies, et plus loin encore, une sorte de bouillonnement volcanique, émettaient de vagues éclairs d'un rouge sinistre qui coloraient les profondeurs indistinctes du brouillard gris. C'était l'Enfer.

Et au-dessus de lui... Il leva la tête. Maintenant il pouvait le voir. Le Ciel. L'autre bout du système de télécommunications. La station que les électroniciens, les sémanticiens, les experts en communications, les psychologues de ce monde, avaient reliée à la Terre. Le point de départ du grand réseau cosmique.

Au-dessus du parapluie, la grisaille disparut. Pendant un instant, il n'y eut rien, pas même le vent nocturne qui l'avait gelé jusqu'à l'os. L'angoisse de Mc Feyffe augmentait visiblement tandis que le parapluie approchait du Trône de Dieu. Peu de chose à voir, encore. Un mur infini d'une matière opaque qui arrêtaient les regards. Mais par-dessus le mur apparurent des points de lumière. Ils sautaient et dansaient comme des ions chargés, comme s'ils étaient vivants ! Probablement des anges. Il était trop tôt pour décider. Le parapluie monta encore, et la curiosité de Hamilton fit de même. Il se sentit étrangement calme. Étant donné les circonstances, il lui était impossible de ressentir la moindre

émotion. Il était soit en parfaite possession de ses moyens, soit débordé. C'était l'un ou l'autre ; il n'y avait pas de milieu. Dans cinq minutes, il passerait au-dessus du mur. Mc Feyffe et lui verraient le ciel. Une longue route, pensa-t-il. Une longue route depuis le bévatron, alors qu'ils se faisaient face. Se disputant alors...

Lentement, presque imperceptiblement, le mouvement d'ascension du parapluie décrut. Maintenant, il montait à peine. C'était la limite. Au-dessus de ce point, il n'y avait rien au-dessus. Hamilton se demanda ce qui allait arriver. Le parapluie redescendrait-il aussi patiemment qu'il était monté ? Ou bien les déposerait-il en plein ciel ?

Ils aperçurent soudain quelque chose. Ils longeaient la muraille protectrice. Une pensée folle vint soudain à l'esprit de Hamilton. Le mur ne se trouvait pas là pour protéger le Ciel des regards indiscrets, mais bien pour empêcher ses habitants de choir. Pour les empêcher de retomber sur ce monde qu'ils avaient abandonné au cours des siècles.

— Nous y sommes presque, dit Mc Feyffe.

— Oui, dit Hamilton.

— Cela ressemble à... cela fait plutôt de l'effet, n'est-ce pas ?

— Plutôt, reconnut-il.

Il pouvait presque voir.

Une autre seconde, et il aperçut en un clin d'œil une fraction du paysage. Une vision effarante : une sorte d'univers circulaire, d'endroit brumeux. Était-ce une mer, un océan ? Un lac immense ; une eau tourbillonnante ? Des montagnes s'élevaient à l'horizon. Et la lisière interminable d'une forêt les dominait.

Brusquement, le lac cosmique disparut ; un rideau s'était abaissé. Mais le rideau, après une seconde, se releva. Le lac était de nouveau là, une étendue illimitée de substance humide.

C'était le plus grand lac qu'il eût jamais vu, assez vaste pour contenir le monde entier. Et il savait que durant tout ce qui lui restait à vivre, il ne verrait jamais un lac plus grand. Il se demanda quelle capacité il pouvait avoir. Au centre, il discerna une substance plus dense, plus sombre. Une sorte de lac au beau milieu d'un lac. Était-ce là le Ciel ? Ce lac titanesque ? Il ne pouvait rien voir d'autre.

Ce n'était pas un lac. C'était un ŒIL. Et l'ŒIL le regardait et regardait Mc Feyffe.

Il n'attendit pas qu'on lui dise à qui appartenait L'ŒIL.

Mc Feyffe poussa un cri. Son visage vira au noir. Il avait le souffle coupé. Une terreur absolue l'envahit. Il se balançait au bout du manche du parapluie, s'efforçant d'ouvrir les doigts, essayant futilement d'échapper au regard de cet œil.

L'ŒIL fixa le parapluie. Instantanément, le parapluie prit feu, et les lambeaux enflammés, le manche et les deux hommes hurlant tombèrent comme des pierres.

Ils ne redescendirent pas comme ils étaient montés. Ils tombèrent à une vitesse météorique. Ni l'un ni l'autre n'était conscient. À un moment, Hamilton estima que le sol n'était pas très loin. Puis vint une secousse terrible. Il rejaillit haut dans le ciel, presque jusqu'en haut, là d'où il venait. À ce premier rebond, il regagna presque le ciel.

Mais pas tout à fait. Et il tomba de nouveau. Et remonta. Et après d'interminables oscillations, son corps reposa, haletant, enfin immobile, à nouveau arrimé à la surface de la Terre, ses doigts désespérément accrochés à une touffe d'herbe souffreteuse qui poussait dans une argile sèche et rouge. Précautionneusement, péniblement, il ouvrit les yeux et regarda autour de lui.

Il gisait au centre d'une vaste plaine poussiéreuse et aride. Il était très tôt, et il faisait froid. Des immeubles élancés se dressaient au loin. Tout près, gisait le corps immobile de Charley Mc Feyffe.

Cheyenne, Wyoming.

— Je pense, dit enfin Hamilton, longtemps après, que j'aurais dû venir ici d'abord.

Mc Feyffe ne répondit pas. Il était totalement inconscient. Le seul son audible était le murmure aigu d'oiseaux perchés sur un arbre mort à quelques centaines de mètres.

Se remettant péniblement sur pieds, Hamilton se pencha sur son compagnon. Mc Feyffe était vivant et ne souffrait apparemment d'aucune blessure, mais son souffle était court et rauque. Un mince filet de salive avait coulé sur son menton de

sa bouche entrouverte. Son visage portait encore une impression de terreur et d'étonnement. De suprême consternation, aussi.

Pourquoi de consternation ? La Face de Dieu ne satisfaisait-elle pas Mc Feyffe ?

Tous ces faits étranges à classer. Toutes ces données délirantes, et ce monde lui-même. Ici, pensa Hamilton, il se trouvait au centre spirituel de l'univers Babiiste, Cheyenne, Wyoming. Dieu avait corrigé l'erreur qu'ils avaient commise. Mc Feyffe l'avait entraîné dans le mauvais chemin, mais il avait été sans hésitation possible refoulé et ramené là où il fallait. Tillingford avait dit la vérité ; la Providence avait décidé qu'il devait voir le prophète Horace Clamp.

Plein de curiosité, il examina les contours gris de la ville proche. Au centre, dépassant les constructions ordinaires, s'élevait une gigantesque spirale. Elle étincelait furieusement dans le soleil du matin. Un gratte-ciel ? Un monument ?

Ni l'un ni l'autre. C'était le temple de la Seule Vraie Foi. D'une distance de plusieurs kilomètres, il contemplait le Sépulcre du Second Bab. Le pouvoir Babiiste, tel qu'il l'avait jusque-là rencontré, n'était rien eu égard à ce qui allait venir.

— Lève-toi, dit-il à Mc Feyffe, remarquant qu'il bougeait.

— Pas moi, répondit Mc Feyffe. Allez-y. Je reste ici.

Il appuya sa tête sur son bras et ferma les yeux.

— J'attendrai.

Tout en attendant, Hamilton examinait la situation.

Il se trouvait au milieu du Wyoming, par une fraîche matinée d'automne, avec trente *cents* en poche. Qu'avait donc dit Tillingford ? Il frémit. Cela valait tout de même la peine d'essayer. Et il n'avait guère le choix.

— Seigneur, commença-t-il, s'agenouillant et joignant les mains, dans la position habituelle, les yeux pieusement tournés vers le ciel, accorde à Ton humble serviteur son salaire ordinaire. Classe 4 A des électroniciens. Tillingford parlait de 400 dollars.

Pendant un certain temps, il ne se passa rien. Un vent froid et sec balayait l'étendue de sable rouge, sifflant dans les herbes sèches et les boîtes de bière rouillées. Puis, l'air au-dessus de

Hamilton, frémit.

— Abritez-vous, rugit Hamilton à l'adresse de Mc Feyffe.

Une pluie de pièces tomba du ciel, une grêle de monnaie. Avec un bruit de charbon dévalant une conduite, les pièces s'abattirent sur lui, l'aveuglant et l'assourdissant de leur tintement métallique. Lorsque le torrent se fut apaisé, il ramassa le résultat de ses prières. Il se laissa aller au désappointement lorsqu'il découvrit qu'il n'y avait pas là quatre cents dollars ; il avait reçu la monnaie qu'on jette d'habitude à un mendiant.

Après tout, il le méritait, songea-t-il.

Le total s'élevait à quarante dollars et soixante-quinze cents. Il pourrait au moins manger. Et lorsqu'il n'y en aurait plus...

— N'oubliez pas, murmura Mc Feyffe, sur un ton plaintif, en essayant de se relever, que vous me devez dix dollars.

Mc Feyffe semblait malade. Son visage était blême et flasque ; sa peau formait des replis malsains autour de son col. Nerveusement, ses doigts exploraient une crispation de sa joue. La transformation était étonnante ; Mc Feyffe avait été ébranlé par la vue de son Dieu. La rencontre face à face l'avait complètement anéanti.

— N'était-Il pas celui que vous attendiez ? demanda Hamilton tandis qu'ils cheminaient péniblement vers la grande route.

Grognant, Mc Feyffe cracha de la poussière rouge sur une touffe d'herbes. Il enfouit ses mains dans ses poches et avança, les yeux fixes, donnant l'image même d'un homme fini.

— Bien entendu, reconnut Hamilton, cela ne me regarde pas.

— J'aimerais boire un coup, dit Mc Feyffe sans autre commentaire.

Ils s'arrêtèrent sur l'accotement, et Mc Feyffe jeta un coup d'œil à son portefeuille.

— Je vous reverrai à Belmont. Donnez-moi les dix dollars. J'en aurai besoin pour prendre l'avion.

Non sans regret, Hamilton compta dix dollars en petite monnaie que Mc Feyffe accepta sans commentaires.

Ils entraient dans les faubourgs de Cheyenne lorsque Hamilton remarqua quelque chose de mauvais augure et

d'inquiétant. Sur la nuque de Mc Feyffe, apparaissait une série de taches rouges et hideuses. Elles grandissaient et se multipliaient sous ses yeux.

— Des ulcères, nota Hamilton, surpris.

Mc Feyffe lui lança un regard lourd de souffrance muette. Il toucha sa joue gauche.

— Plus un abcès à une dent, ajouta-t-il d'une voix défaite. Des ulcères et un abcès. Ma punition.

— Pour quelle raison ?

Il n'y eut pas de réponse. Mc Feyffe sombra de nouveau dans sa morosité, affrontant d'impénétrables réflexions.

Il aurait de la chance, se dit Hamilton, s'il survivait à cette rencontre avec son Dieu. Bien entendu il existait tout un processus approprié de rédemption ; Mc Feyffe parviendrait à se débarrasser de sa dent malade et de ses ulcères à l'aide des absolutions nécessaires. Et Mc Feyffe, cet opportuniste-né, trouverait sans le moindre doute, le meilleur moyen d'y parvenir.

Au premier arrêt d'autobus, ils s'arrêtèrent et s'assirent lourdement sur le banc humide. Des passants, en route vers la ville pour leurs courses du samedi, les examinèrent curieusement.

— Pèlerins, dit Hamilton d'une voix glaciale, en réponse à une interrogation muette. Nous avons rampé sur les genoux depuis Battle Creek, Michigan.

Il n'y eut pas de châtiment du Ciel, cette fois, Hamilton le regretta presque ; l'élément d'incertitude le rendait furieux. Il y existait trop peu de liaison entre le crime et sa punition ; l'éclair était sans doute en train d'exterminer un Cheyenne totalement innocent, de l'autre côté de la ville.

— Voilà l'autobus, dit Mc Feyffe, avec gratitude, en se levant. Sortez la monnaie.

Lorsque l'autobus atteignit l'aéroport, Mc Feyffe descendit et se dirigea, tout déjeté, vers la gare aérienne. Hamilton poursuivit sa route, se dirigeant vers la splendide construction étincelante qui était le Seul Vrai Sépulcre.

Il rencontra le prophète Horace Clamp dans l'entrée

trionphale. D'imposantes colonnes de marbre s'élevaient de tous côtés ; le Sépulcre était une copie notoire des mausolées traditionnels de l'Antiquité. Malgré ses dimensions, il donnait une impression de vulgarité. Massive, écrasante, la mosquée était esthétiquement une atrocité. Comme un bâtiment officiel en Union soviétique, elle avait été conçue par des hommes manquant de toute sensibilité artistique. Mais au contraire des bâtiments officiels soviétiques, elle était surchargée de sculptures, de moulures baroques, d'un bric-à-brac inconcevable, de rampes et de boutons de portes en bronze soigneusement poli. Des faisceaux de lumière indirecte jouaient sur les surfaces. D'étonnants bas-reliefs surgissaient en une pompeuse immobilité ; c'étaient des scènes représentant des personnages du Moyen-Orient, plus grands que nature, dans leurs occupations pastorales. Leurs traits étaient épouvantablement édifiants ; et leurs corps étaient soigneusement vêtus.

— Bienvenue, dit le Prophète, levant une main grasse et blême en un signe de bénédiction.

Horace Clamp semblait sortir d'une estampe vigoureusement colorée à l'usage des cours du dimanche. Gras, les yeux clignotants, doté d'une expression lénifiante, portant robe et capuche, il accueillit Hamilton et le conduisit à l'intérieur de la mosquée. Clamp était le représentant vivant du leader spirituel de l'Islam. Lorsqu'ils entrèrent dans un bureau richement orné, Hamilton se demanda avec angoisse ce qu'il faisait là. Était-ce donc ce que Dieu avait prévu pour lui ?

— Je vous attendais, dit Clamp d'une voix d'homme d'affaires. J'ai été prévenu de votre arrivée.

— Prévenu ? (Hamilton fut surpris.) Par qui ?

— Pourquoi ? Par (Tetragrammaton), bien entendu.

Hamilton était effaré :

— Vous voulez dire que vous êtes le prophète d'un Dieu nommé...

— Le Nom ne doit pas être prononcé, l'interrompit Clamp avec précipitation. Il est beaucoup trop sacré. Celui d'en haut préfère qu'on l'appelle (Tetragrammaton). Je m'étonne que vous ne le sachiez point. Nul ne l'ignore.

— Je suis assez ignorant, confessa Hamilton.
— Vous avez, d'après ce que j'ai compris, eu récemment une vision.

— Si vous entendez par là que j'ai vu (Tetragrammaton), c'est exact.

Il se prit à détester le prophète trop gras.

— Comment est-il ?

— Il semblait en bonne santé. (Hamilton ne put l'empêcher d'ajouter :) Pour Quelqu'un de Son âge...

Clamp fit le tour de la pièce, l'air effaré. Son crâne presque chauve luisait comme une pierre polie. Il était l'apothéose de la dignité et de la pompe théologiques. Et il en était aussi, se dit Hamilton, une vivante caricature. Tous les caractères éternels et grotesques se trouvaient réunis en lui. Il était juste trop majestueux pour être vrai.

Une caricature, ou l'idée de quelqu'un quant à ce que devrait être le chef spirituel de la Seule Vraie Foi.

— Prophète, dit brutalement Hamilton, je préfère y aller carrément. Je me trouve dans ce monde depuis approximativement quarante heures, pas plus. Franchement, tout ceci m'étonne. Pour autant que je sache, c'est un univers de cinglés. Une lune de la taille d'un pois, c'est absurde. Un univers géocentrique, le soleil tournant autour de la Terre. C'est une conception primitive. Et ce monde archaïque, cette conception si peu occidentale de Dieu, un vieil homme envoyant à son gré de l'argent ou des serpents, déchaînant des épidémies d'ulcères...

Clamp lui jeta un coup d'œil aigu.

— Mais mon cher monsieur, les choses sont ainsi. Ce monde est Sa création.

— CETTE création, peut-être. Mais pas la sienne. Là d'où je viens...

— Peut-être, interrompit Clamp, devriez-vous me dire d'où vous venez. (Tetragrammaton) ne m'a rien appris sur cet aspect de la situation. Il m'a seulement indiqué qu'une âme en perdition se dirigeait ici.

Sans beaucoup d'enthousiasme, Hamilton décrivit ce qui s'était passé.

— Ah, fit Clamp lorsqu'il eut terminé. (Embarrassé et sceptique, il se promena dans la pièce, les bras derrière le dos.) Non, dit-il, je ne puis y croire. Cependant, ce peut être vrai. C'est possible. Vous prétendez, vous qui vous trouvez ici en ce moment, que jusqu'à mardi dernier vous viviez en un monde que Sa présence n'avait pas effleuré.

— Je n'ai pas dit cela. Mais que ce monde n'avait pas été touché par une présence aussi totale, dévastatrice. Par cette espèce de divinité tribale. Cette furie et cet éclat. Mais peut-être était-Il là. Je l'ai toujours pensé. De façon subtile. Il était là, derrière les décors, ne les renversant pas chaque fois que quelqu'un allait contre sa volonté.

Le Prophète était visiblement ému par les déclarations de Hamilton.

— C'est une histoire sensationnelle... je n'avais jamais pensé que des mondes entiers puissent être encore infidèles.

Sur ces mots, Hamilton abandonna toute retenue.

— Ne comprenez-vous pas ce que je dis ? Cet univers de second ordre, ce Bab ou tout ce que...

— Le Second Bab, interrompit Clamp.

— Qu'est-ce qu'un Bab ? Et où se trouve le Premier Bab ? D'où est-ce que cette histoire insensée est sortie ?

Après un moment de surprise hautaine, Clamp dit :

— Le 9 juillet 1850, le Premier Bab fut exécuté à Tabriz. Vingt mille de ses disciples, les Babiistes, furent atrocement assassinés. Le premier Bab était un Vrai Prophète du Seigneur, il mourut avec noblesse, et fit pleurer jusqu'à ses bourreaux. En 1929, ses restes furent déposés au mont Carmel. (Clamp fit une pause théâtrale, les yeux chargés d'émotion.) En 1915, soixante-cinq ans après sa mort, *le Bab réapparut sur Terre*. À Chicago, à huit heures du matin, le 4 août, il fut reconnu par un groupe de témoins qui mangeaient dans un restaurant. Cela, en dépit du fait établi que ses restes, au mont Carmel, étaient demeurés intacts.

— Je vois, dit Hamilton.

Élevant les mains, Clamp dit :

— Quelle autre preuve pouvait être exigée ? Le monde avait-il jamais vu un aussi grand miracle ? Le Premier Bab n'était qu'un

Prophète du Seul Vrai Dieu. (Sa voix trembla. Il acheva :) Et le Second Bab était... *Lui*.

— Pourquoi Cheyenne, dans le Wyoming ? demanda Hamilton.

— Le Second Bab termina Ses jours sur Terre en cet endroit précis. Le 21 mai 1939, Il monta au Paradis, porté par cinq anges, aux yeux de tous les fidèles. Ce fut un moment émouvant. Moi-même... (Clamp fut incapable de poursuivre.) Je reçus personnellement du Second Bab pendant Sa dernière heure sur la Terre, Son... (Il indiqua une niche dans le mur.) Dans ce reliquaire se trouvent la montre du Second Bab, Son Stylo, Son Portefeuille, et une fausse dent..., le reste monta avec Lui corporellement au Paradis. Je fus, durant Sa vie terrestre, Son secrétaire. Je copiais maints passages du *Bayan* avec cette machine à écrire que vous voyez ici.

Il toucha du doigt une vitrine dans laquelle se trouvait une vieille Underwood de bureau, usée et démodée.

— Et maintenant, poursuivit le prophète Clamp, voyons un peu ce monde dont vous parlez. De toute évidence, vous avez été envoyé ici pour me faire connaître ce fait extraordinaire. Un monde entier, des milliards de gens vivant dans l'ignorance du Seul Vrai Dieu.

Une lueur fervente apparut dans ses yeux ; la lueur s'épanouit lorsque les lèvres du Prophète prononcèrent le mot :

— Croisade.

— Mais, commença Hamilton.

Clamp l'interrompit brusquement.

— Une Croisade, dit-il d'une voix excitée. Nous préviendrons le colonel T.E. Edwards de la California Maintenance... Conversion instantanée par fusées à longue distance. Nous bombarderons d'abord ce pays de tracts à caractère religieux. Puis, lorsque nous aurons projeté quelque lumière dans cette jungle, nous enverrons des commandos d'instructeurs. Et enfin, une attaque générale de missionnaires ambulants qui présenteront la Vraie Foi au travers des moyens d'information de masse : la télévision, les films, les enregistrements, les livres. J'estime que (Tetragrammaton) pourra de son côté produire un court métrage de quinze minutes environ. Et quelques

microsilons pour le salut des incroyants.

Était-ce pour cela, se demanda Hamilton, qu'il avait été déposé par la main de Dieu à Cheyenne, Wyoming ? Assiégé par la conviction du prophète Clamp, il commençait à faiblir. Peut-être était-il un signe envoyé par le ciel pour assurer l'Achèvement de la Soumission ! Peut-être ce monde-ci était-il le vrai, somme toute, couvé dans le sein de (Tetragrammaton).

— Puis-je jeter un coup d'œil sur le Sépulcre ? demanda-t-il. J'aimerais voir à quoi ressemble le pivot spirituel du Second Babiisme.

Préoccupé, Clamp lui lança un regard rapide.

— Pardon ? Certainement (Déjà, il pressait les touches de son interphone.) Je veux entrer en contact avec (Tetragrammaton) immédiatement.

Il se pencha vers Hamilton, leva la main et lui demanda :

— Pourquoi pensez-vous qu'il ne nous a jamais parlé de ce monde voilé de ténèbres ? (Sur son visage ordinairement calme et serein, satisfait, apparut une lueur d'inquiétude, d'incertitude.) J'aurais pensé... murmura-t-il ; (puis il hocha la tête et marmonna :) Les voies du Seigneur sont parfois singulières.

— Plutôt singulières, fit Hamilton.

Quittant le bureau, il s'en alla par les grands couloirs sonores de marbre.

Même à cette heure matinale, des fidèles se pressaient un peu partout, serrant des reliques entre leurs doigts et priant. Leur spectacle déprima Hamilton. Dans une grande salle, un groupe d'hommes et de femmes bien vêtus, d'un certain âge, chantaient des hymnes. Hamilton passa devant eux sans plus s'en soucier, puis il changea d'avis.

Une Présence émanait du groupe, légèrement lumineuse et, semblait-il, jalouse. Sans doute, se dit-il, vaudrait-il mieux se joindre à ce groupe.

S'arrêtant, il se joignit au groupe et se mit à chanter avec eux. Il ne connaissait pas les hymnes, mais il saisit rapidement le rythme général. Ces hymnes présentaient une remarquable simplicité. Les mêmes phrases et les mêmes notes se répétaient périodiquement. Les mêmes idées monotones réapparaissaient

sans fin. L'appétit de (Tetragrammaton) était insatiable, conclut-il. Une personnalité puérile, nébuleuse, qui réclamait incessamment des éloges – dans les termes les plus éculés. Vite en colère (Tetragrammaton) était également prompt à sombrer dans l'euphorie, et son avidité singulière ne pouvait se rassasier de flatteries. Un équilibre. Une façon de s'octroyer les bonnes grâces de la Divinité. Mais quel mécanisme délicat. Le danger planant au-dessus de tous, en permanence, sous la forme de cette Présence irritable et toujours proche. Toujours à l'écoute.

Ses devoirs religieux accomplis, il s'en alla. Les bâtiments, aussi bien que les gens, semblaient imprégnés de la présence de (Tetragrammaton). Il pouvait Le sentir partout ; comme une brume lourde, oppressante, le Dieu Islamique semblait tout envelopper. Plein d'une vague angoisse, Hamilton examina une immense plaque illuminée qui portait une inscription. *Grand Livre des Fidèles. Votre nom s'y trouve-t-il ?* Il étudia la liste alphabétique et découvrit que son nom ne s'y trouvait pas. Celui de Mc Feyffe non plus, d'ailleurs, remarqua-t-il avec ironie. Pauvre Mc Feyffe. Mais il y parviendrait. Le nom de Marsha en était absent lui aussi. La liste était au total étonnamment brève. N'y avait-il qu'aussi peu d'élus dans toute l'humanité ?

Une colère sourde monta en lui. Au hasard, il chercha quelques-uns des grands noms qui avaient signifié quelque chose pour lui. Einstein, Albert Schweitzer, Gandhi, Lincoln, John Donne. Ils n'y étaient pas. Sa colère grandit. Qu'est-ce que cela signifiait ? Étaient-ils condamnés à l'Enfer parce qu'ils n'avaient pas été des disciples du Second Bab de Cheyenne, Wyoming ? Bien entendu. Seuls les Croyants étaient sauvés. Tous les autres, par millions innombrables, étaient destinés aux brasiers définitifs de l'Enfer. Les noms gravés étaient ceux de provinciaux rustiques qui avaient contribué à la victoire de la Seule Vraie Foi. De petites personnalités, médiocres, inexistantes.

Un nom lui parut pourtant familier. Il le fixa pendant longtemps, se demandant avec trouble ce qu'il signifiait, puis comprenant enfin avec un intérêt grandissant pourquoi il était gravé ici et ce que sa présence voulait dire.

SILVESTER, ARTHUR

Le vétéran. Le sévère vieux soldat gisant dans l'hôpital de Belmont. Il était un des fidèles agréés de la Seule Vraie Foi.

Cela avait un sens. Cela en avait même tellement que pendant un instant, il ne put faire autre chose que contempler ce nom, ébahi.

Vaguement, en se servant de son intuition, il commençait à comprendre comment les éléments dont il disposait s'expliquaient les uns par les autres. Les rouages se mettaient en place. Il avait donc enfin trouvé la structure qu'il cherchait.

La première chose à faire était de regagner Belmont. Et de trouver Arthur Silvester.

À l'aéroport de Cheyenne, Hamilton glissa toute sa monnaie à l'employé et dit :

— Un aller pour San Francisco. Dans le compartiment à bagages, si nécessaire.

Mais il n'avait pas assez d'argent. Un télégramme à Marsha sauva la situation... et épuisa définitivement ses économies. Un message énigmatique, désespéré, arriva avec l'argent. Il disait : « Peut-être devrais-tu ne pas revenir ? Il m'arrive quelque chose de terrible. »

Il n'en fut pas particulièrement surpris. Il avait une idée, en fait, de ce que cela pouvait être.

L'avion le déposa à l'aéroport de San Francisco, un peu avant midi. Il prit un autobus qui le conduisit à Belmont. La porte de la maison était close. La silhouette jaune de Ninny Numbcats se découpait à l'une des fenêtres, l'observant tandis qu'il cherchait la clé de la porte dans ses poches. Marsha n'était pas en vue, mais il savait qu'elle était là.

— Je suis de retour, annonça-t-il, en ouvrant la porte.

Du fond de la chambre à coucher obscure vint un faible gémissement.

— Mon chéri, je vais mourir. (Marsha faisait des gestes désespérés dans l'ombre.) Je ne puis sortir. Ne me regarde pas. *Par pitié, ne me regarde pas.*

Hamilton ôta son manteau et saisit le téléphone.

— Venez au plus vite, dit-il enfin, lorsqu'il eut réussi à joindre Bill Laws. Et rassemblez tous ceux de notre groupe que vous pourrez. Joan Reiss, cette femme et son fils, Mc Feyffe si vous pouvez mettre la main sur lui.

— Eddie Pritchett et son fils sont encore à l'hôpital, fit Laws, Dieu seul sait où sont les autres. Est-ce qu'il faut venir tout de suite ? (Il s'expliqua.) J'ai terriblement mal au crâne.

— Ce soir, alors.

— Plutôt demain, dit Laws. Dimanche est bien assez tôt. De quoi s'agit-il ?

— Je pense que j'ai compris toute cette plaisanterie.

— Juste au moment où je commençais à y prendre plaisir.

Ironiquement, Laws poursuivit :

— Et demain est le grand jour. Seigneur', Seigneur', on va s'en donner de la joie !

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— 'ien du tout, dit Laws en prenant l'accent d'un vieux nègre, 'ien du tout.

— Je vous verrai dimanche, alors. (Hamilton raccrocha et se tourna vers la chambre à coucher.) Sors de là, dit-il d'une voix sèche à sa femme.

— Je ne le ferai pas, dit-elle avec une détermination entêtée. Tu ne me verras pas. J'ai pris cette décision.

Dans l'entrée de la chambre à coucher, Hamilton fouilla ses poches à la recherche de cigarettes, il n'en trouva pas. Il les avait laissées à Silky. Il se demanda si elle se trouvait encore dans la voiture, en face de l'église non babiiste du père O'Farrel. Peut-être les avait-elle vus monter au Paradis. Mais c'était une fille passablement sophistiquée, et cela ne l'avait sans doute pas surprise outre mesure. Ainsi, aucun mal n'était résulté de leur aventure, à ceci près qu'il éprouverait quelques difficultés à récupérer sa voiture.

— Allons, chérie, dit-il à sa femme. J'ai faim. Et si ce que je pense...

— C'est terrible. (L'humiliation et le chagrin perçaient dans la voix de Marsha.) Je voulais me suicider. *Pourquoi ?* Qu'ai-je donc fait ? En punition de quoi ?

— Ce n'est pas un châtiment, dit-il doucement. Et cela s'en ira.

— Réellement ? (Un mince espoir venait de l'effleurer.) Tu es sûr ?

— Certainement si nous ne perdons pas la tête. Je vais m'asseoir dans le salon avec Ninny. Nous t'attendrons.

— Il m'a vue, déjà, dit Marsha d'une voix inquiète. Il s'est enfui.

— Les chats sont susceptibles.

Hamilton regagna le salon et s'assit sur le divan, attendant patiemment. Pendant un instant, rien ne bougea. Puis de la chambre à coucher obscure, vinrent enfin de lourds bruits de pas. Une forme, maladroite, hésitante, avançait. Hamilton fut envahi par la pitié. La pauvre créature... ne comprenant même pas ce qui lui arrivait.

Sur le seuil, une silhouette apparut. Énorme, pataude. Bien qu'il fût prévenu, il eut un mouvement de surprise. La ressemblance avec Marsha était à peine sensible. Cette monstruosité grotesque était-elle bien sa femme ?

Des larmes coulaient sur les joues bouffies.

— Que dois-je faire ? murmura-t-elle.

Il se leva et se dirigea vivement vers elle.

— Cela ne durera pas. Et tu n'es pas la seule. Laws traîne les pieds. Et il parle avec un accent.

— Je me fiche de Laws. C'est de moi qu'il s'agit.

La transformation avait porté sur toutes les parties de son corps. Ce qui avait été autrefois une chevelure brune et souple pendait maintenant lamentablement, en touffes rêches, sales et raides, sur son cou et sur ses épaules, un fouillis malpropre de mèches emmêlées. Sa peau était grise et terne, couverte d'acné. Son corps était informe, grotesque. Ses mains immenses, ses ongles rongés et noirs. Ses jambes étaient deux colonnes blanches et poilues, supportées par de massifs pieds plats. En lieu et place de sa jupe élégante habituelle, elle portait un tricot de laine grossière, une robe de tweed tachée, des chaussures de tennis et des socquettes en accordéon. Hamilton tourna autour d'elle :

— C'est bien ce que je pensais.

— Est-ce ce Dieu ?

— Cela n'a rien à voir avec Dieu. Mais avec un vieux soldat nommé Arthur Silvester. Un vétéran à la gomme qui croit à sa petite religion et à ses idées stéréotypées. Pour lui, les gens comme toi sont de dangereux radicaux. Et il a une idée tout à fait claire de ce que peut être un radical, une jeune femme radicale.

Les traits grossiers de Marsha s'animèrent péniblement.

— Je ressemble à... à une caricature.

— Tu ressembles à l'image que se fait Silvester d'une jeune femme radicale. Et il pense que tous les Noirs traînent les pieds. Ça va être plutôt dur pour nous tous si nous ne parvenons pas à nous échapper rapidement du monde de Silvester. Ça va être notre fin.

8

Le dimanche matin, Hamilton fut réveillé dès l'aube par un tumulte assourdissant qui emplissait la maison. Comme il s'extirpait péniblement de son lit, il se souvint que Bill Laws avait prédit un événement épouvantable pour les premières heures du jour du Seigneur.

Le bruit tonitruant provenait du living-room. En entrant, Hamilton s'aperçut que le poste de télévision s'était miraculeusement mis en marche de lui-même. L'écran grouillait d'animation. Des taches turgescentes passaient et pulsaient ; l'écran entier était couvert d'un tourbillonnement furieux de rouges agressifs. Et du haut-parleur jaillissait un tonnerre assourdissant, incessant, image même des abominations sonores de l'Enfer.

C'était, se dit-il, un sermon du dimanche matin. Et le sermon était administré par (Tetragrammaton) Lui-même.

Il éteignit le poste et regagna la chambre à coucher pour s'habiller. Marsha était encore couchée et tâchait d'échapper à la lumière crue du matin.

— Il est temps de se lever, lui dit-il. N'as-tu pas entendu le Tout-Puissant en train de hurler dans le salon ?

— Que dit-il ? murmura Marsha d'une voix terne.

— Rien de particulier. Il faut se repentir ou se résigner à la damnation éternelle. Le même baratin que d'habitude.

— Ne me regarde pas, dit Marsha. Tourne-toi pendant que je m'habille. Je suis un monstre.

Dans le salon, la télévision s'était rallumée, à pleine puissance ; personne ne pouvait refuser d'entendre le sermon hebdomadaire. Faisant de son mieux pour ne rien entendre, Hamilton passa dans la salle de bains et se mit en devoir de se laver et de se raser. Il était revenu dans la chambre à coucher et s'habillait quand la sonnette de la porte tinta.

— Ils sont là ! lança-t-il à Marsha.

Marsha, maintenant habillée, se battait avec ses cheveux, et lui lança un cri lourd d'angoisse.

— Je ne veux pas les voir. Qu'ils s'en aillent.

— Chérie, dit-il d'une voix ferme, en nouant les lacets de ses chaussures, si tu désires retrouver ton ancienne apparence...

— Vous êtes là ? tonna la voix déformée de Bill Laws.

Hamilton se précipita dans le living-room. Il vit Laws, diplômé de physique. Les bras ballants, les yeux un peu exorbités, les genoux à demi pliés, le corps mou et tremblotant, il se dirigeait avec une démarche grotesque vers Hamilton.

— Vous semblez n'avoir pas changé, vous, dit Laws. Seul, l'pauv' nèg' a changé. De pa'tout, de pa'tout.

— Vous le faites exprès ? demanda Hamilton, se demandant s'il devait rire ou se mettre en colère.

— Exprès, môssieur Hamilton. J'pige pas.

— Vous êtes complètement sous le pouvoir de Silvester, ou bien vous êtes l'individu le plus cynique que j'aie jamais rencontré.

Les yeux de Laws étincelèrent.

— Dans les mains de Silvester. Que voulez-vous dire ? (Son accent avait disparu. En un instant, il sembla tendu, prêt à bondir.) Je pensais que c'était la faute de Sa Majesté Éternelle.

— L'accent était artificiel, alors ?

Les prunelles de Laws lancèrent des éclairs.

— Je fais ce que je peux, Hamilton. Je sens le commandement, là. Mais je le contre aussi bien que je peux. Ou j'abonde dans son sens. (Il prit soudain conscience de la présence de Marsha.) Qui est-ce ? demanda-t-il.

Péniblement, Hamilton expliqua :

— Ma femme. Cette chose l'a... transformée.

— Seigneur, dit doucement Laws, qu'allons-nous devenir ?

La sonnette tinta de nouveau. Avec un gémissement, Marsha disparut dans la chambre à coucher. C'était Miss Reiss, cette fois. Sèche et sévère, elle fit son entrée dans le salon ; elle portait un tailleur gris et strict, des talons plats, et des lunettes d'écaille.

— Bonjour, dit-elle d'une voix pincée. Mr Laws m'a dit que... (Elle se tut, surprise.) Cette histoire. (Elle indiqua la furie

colorée qui couvrait l'écran du récepteur.) Sur le vôtre aussi.

— Bien entendu. Il fait bénéficier tout le monde de son sermon. (Miss Reiss se détendit.) Je pensais que cela m'était spécialement destiné.

Par la porte entrouverte apparut la silhouette accablée de Charley Mc Feyffe.

— Salut, dit-il.

Sa mâchoire maintenant fortement enflée était bandée. Un linge blanc, enroulé autour de son cou, disparaissait sous son col. Il se fraya un chemin avec précaution jusqu'à Hamilton.

— Vous ne parvenez pas à vous en défaire ? demanda Hamilton, plein de sympathie.

Mc Feyffe hocha la tête.

— Non.

— De quoi s'agit-il ? s'enquit Miss Reiss. Mr Laws affirme que vous avez quelque chose à nous apprendre. Quelque conspiration...

— Conspiration ? (Hamilton lui jeta un coup d'œil inquiet.) Ce n'est certainement pas le terme exact.

— Bien sûr, fit Miss Reiss, avec ferveur, se méprenant. Cela dépasse de loin une conspiration ordinaire.

Hamilton abandonna. Il donna un coup léger à la porte de la chambre à coucher.

— Viens, chérie. Il est temps d'aller à l'hôpital.

Après quelques minutes angoissantes, Marsha apparut. Elle avait mis un épais manteau et des pantalons, et dans l'espoir de cacher sa chevelure raide, elle avait posé sur sa tête un foulard rouge. Elle ne portait pas de fard. C'aurait été une perte de temps.

— Bon, dit-elle tristement, je suis prête.

Hamilton parqua la Plymouth de Mc Feyffe dans le garage de l'hôpital. Tandis qu'ils se dirigeaient vers les bâtiments de l'hôpital, Bill Laws dit :

— Silvester se trouve au centre de ce problème.

— Silvester est la cause de tout cela, fit Hamilton. Le rêve que vous avez fait en même temps que Marsha nous donne la clé de l'histoire. Et toutes sortes d'autres faits. Comme vos pieds qui traînent et la transformation de Marsha. La situation des

Babiistes. Cet univers géocentrique. J'ai l'impression de connaître Arthur Silvester à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Surtout de l'intérieur.

— Vous en êtes sûr ? fit Laws, doutant encore.

— Nous sommes tombés tous les huit dans le faisceau de protons du bévatron. Pendant cette fraction de seconde, un seul d'entre nous est resté conscient, un système de référence pour nous autres. Silvester ne perdit jamais conscience.

— Si bien, ajouta Laws, que nous ne nous trouvons pas réellement ici.

— Physiquement, nous nous trouvons toujours sur le sol du bévatron. Mais mentalement, nous sommes ici. L'énergie libérée du faisceau a transformé l'univers personnel de Silvester en un monde objectif. Nous sommes soumis à la logique d'une religion invraisemblable, celle d'un vieil homme qui s'est emballé pour un culte de cinglés à Chicago dans les années trente. Nous nous trouvons dans son univers qui est régi par toutes ses superstitions ignorantes et pieuses. Nous nous trouvons dans *l'esprit* de cet homme. (Il fit un geste.) Ce paysage. Ce terrain. Les circonvolutions d'un cerveau : les monts et les vallées de l'esprit de Silvester.

— Mon Dieu, murmura Miss Reiss, nous sommes en son pouvoir. Il essaye de nous détruire.

— Je ne pense pas qu'il sache ce qui s'est passé. C'est le comique de la chose. Silvester ne trouve probablement rien d'étrange à ce monde. Pourquoi le ferait-il ? Il est dans le monde qu'il a rêvé toute sa vie.

Ils entrèrent dans l'hôpital. Personne n'était visible. De toutes les chambres provenait le rugissement agressif du sermon dominical de (Tetragrammaton).

— C'est vrai, reconnut Hamilton. Je n'y avais pas pensé. Il nous faudra faire attention.

Le bureau de renseignements était désert. Le personnel en entier écoutait probablement le sermon. En examinant le standard téléphonique, Hamilton trouva le numéro de la chambre de Silvester. Un instant plus tard, ils se trouvaient dans l'ascenseur hydraulique silencieux.

La porte de la chambre de Silvester était grande ouverte. À

l'intérieur, le vieil homme émacié, assis, regardait l'écran de son poste. À côté de lui se trouvaient Mrs Edith Pritchett et son fils David qui paraissaient s'énerver. Ils accueillirent le petit groupe avec des signes de soulagement évident. Silvester ne broncha pas. Avec un sérieux imperturbable, fanatique, il fixait son Dieu, et était entièrement absorbé par le tonnerre belliqueux et vengeur qui se déversait dans la pièce.

De toute évidence, le fait que son Créateur s'adressât directement à lui ne l'étonnait pas le moins du monde. C'était une partie de son ordinaire dominical. Le dimanche matin, il ingérait sa ration hebdomadaire de nourriture spirituelle.

David Pritchett, de mauvaise humeur, se jeta au-devant de Hamilton :

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda-t-il, indiquant l'écran. Je n'y comprends rien.

Sa mère, grasse, d'un âge moyen, était assise et grignotait le trognon d'une pomme. Sa face était un parfait exemple de totale incompréhension. Mise à part une vague aversion pour les hurlements qui emplissaient la pièce, elle s'inquiétait peu de ce qui se passait sur l'écran.

— Ce n'est pas facile à expliquer, dit Hamilton au garçon. Vous ne l'avez probablement jamais rencontré auparavant.

Le vieux crâne osseux de Silvester bougea légèrement. Deux yeux gris, durs et intransigeants, fixèrent Hamilton.

— Taisez-vous, dit-il d'une voix qui fit frissonner Hamilton.

Sans prononcer un autre mot, il se tourna à nouveau vers l'écran.

Voilà l'homme dans le monde duquel ils étaient tombés par accident. Pour la première fois depuis l'accident, Hamilton sentit une frayeur sans borne l'envahir.

— Je pense, dit Laws avec son accent impayable, que nous devons tous écouter bien sagement ce sermon.

Il semblait que Laws eût raison. Mais combien de temps, une fois qu'il avait l'antenne, la gardait-il ?

Dix minutes plus tard, Mrs Pritchett atteignit son point de saturation. Avec un grognement exaspéré, elle quitta son siège et gagna l'autre bout de la pièce où les autres s'étaient groupés.

— Ciel, gémit-elle, je n'ai jamais pu supporter ces

énergumènes d'évangélistes. Et de ma vie entière, je n'en ai jamais entendu un qui fût si bruyant.

— Il s'arrêtera, dit Hamilton amusé. Il va s'essouffler.

— Tout le monde l'écoute dans cet hôpital, annonça Mrs Pritchett, tandis que son visage s'obscurcissait. Ce n'est pas bon pour David. J'ai essayé de l'élever de manière rationnelle. Ce n'est pas un endroit convenable pour lui.

— Non, acquiesça Hamilton, certainement pas.

— Je veux que mon fils soit bien élevé, confia-t-elle avec exubérance, tandis que son petit chapeau dansait sur sa tête. Je veux qu'il connaisse les grands classiques, qu'il prenne conscience de la beauté de la vie. Son père était Alfred B. Pritchett ; il fit cette admirable traduction en vers de l'*Iliade*. Je pense que l'art devrait jouer un rôle dans la vie de l'homme de la rue. Cela peut enrichir son existence à un tel point, lui donner un sens !

Mrs Pritchett pouvait être presque aussi ennuyeuse que (Tetragrammaton). Miss Joan Reiss, qui tournait le dos à l'écran, fit :

— Je ne pourrai pas supporter cela une minute de plus. Cet affreux vieil homme qui se repait de ce bruit et de cette fureur. (Son visage passionné se crispa spasmodiquement.) J'aimerais avoir un objet sous la main et le lui lancer à la tête.

— M'dame, dit Laws, faites gaffe au vieux m'sieur, ou il vous au'a comm' vous avez jamais été eue.

Mrs Pritchett écouta les paroles de Laws avec une sorte de plaisir.

— L'accent régional sonne si doucement à l'oreille, dit-elle. D'où venez-vous, Mr Laws ?

— Clinton, Ohio, fit Laws, abandonnant son accent. Il lui jeta un regard lourd de colère. Il ne s'était pas attendu à cette réaction-là.

— Clinton, Ohio, répéta Mrs Pritchett. J'y suis passée. Est-ce que Clinton ne possède pas une charmante troupe de chanteurs ?

Lorsque Hamilton se tourna vers sa femme, Mrs Pritchett était en train de lui dresser une liste de ses opéras favoris.

— Il existe au moins une femme qui ne s'apercevrait de rien

si aucun monde n'existait, dit-il à Marsha.

Il avait parlé à voix basse. Mais à ce moment précis, le sermon prit fin. Le tourbillonnement de fureur disparut de l'écran ; en un instant, la pièce redevint silencieuse. Et Hamilton entendit avec regret ses derniers mots résonner inexorablement dans le calme retrouvé.

Lentement, inexorablement, Silvester tourna la tête :

— Je vous demande pardon, dit-il d'une voix tranquille et froide. Aviez-vous quelque chose à dire ?

— Exactement, fit Hamilton. (Il ne pouvait plus reculer maintenant.) Je veux vous parler, Silvester. Nous avons tous les sept quelque chose à vous dire. Et vous devez l'entendre.

Dans un coin de la pièce, le téléviseur montrait un groupe d'anges qui chantaient harmonieusement des hymnes populaires. Leurs faces étaient vides et mornes ; ils scandaient lugubrement des vers dépourvus de toute signification, en se balançant mollement.

— Voici notre problème, dit Hamilton, les yeux rivés au vieil homme.

Silvester avait probablement le pouvoir de les envoyer tous les sept en Enfer. Après tout, c'était son monde ; si quelqu'un bénéficiait de l'appui de (Tetragrammaton), c'était bien Silvester.

— De quel problème s'agit-il ? demanda Silvester. Pourquoi ne priez-vous pas ?

Sans lui prêter attention, Hamilton poursuivit.

— Nous avons fait une découverte à propos de notre accident. Comment vont vos blessures, à ce sujet ?

Une soudaine satisfaction apparut sur le visage fané.

— Mes blessures, annonça Silvester, ont disparu. Grâce à ma foi, et non grâce à ces abominables médecins. La foi et la prière permettent à un homme de surmonter n'importe quelle épreuve. (Il ajouta :) Ce que vous appelez un accident était une méthode imaginée par la Providence pour nous éprouver. Une manière pour Dieu de découvrir de quelle étoffe nous étions faits.

— Mon cher, protesta Mrs Pritchett, en souriant, je suis persuadée que la Providence ne soumettrait personne à une

telle épreuve.

Le vieil homme l'examina sans douceur.

— Le Seul Vrai Dieu, dit-il catégoriquement, est un Dieu puissant. Il distribue à son gré le châtement et la récompense. C'est notre devoir de nous soumettre à Sa Volonté. L'humanité a été envoyée sur la Terre pour accomplir les Desseins de l'Autorité Cosmique.

— Sur les huit que nous étions, dit Hamilton, sept furent assommés par le choc. Un seul resta conscient. C'était vous.

Silvester approuva d'un signe de tête :

— Je priais le Seul Vrai Dieu de me protéger, en tombant.

— Protéger de quoi ? De son jugement ? intervint Miss Reiss. L'écartant, Hamilton poursuivit.

— Une quantité énorme d'énergie s'est trouvée libérée dans le bévatron. En temps normal, chaque individu possède son propre système de références. Mais parce que nous avons perdu conscience lorsque nous nous sommes trouvés dans le faisceau énergétique, et que vous...

Silvester ne l'écoutait pas. Il regardait, au-delà de Hamilton, Bill Laws. Une irrépressible indignation vint colorer ses joues creuses.

— Y-a-t-il une personne de couleur dans l'assistance ?

— C'est notre guide, dit Hamilton.

— Avant que nous poursuivions cette conversation, dit Silvester, je prierai la personne de couleur de sortir. Vous vous trouvez dans les appartements privés d'un homme blanc.

Ce que Hamilton dit ensuite jaillit d'un niveau qui se trouvait très en dessous de celui de la raison. Il n'avait pas la moindre excuse pour le dire. Les mots sortirent de sa bouche avec trop de naturel et de spontanéité pour être défendus.

— Allez au diable, dit-il, et il vit la face de Silvester se figer comme de la pierre. (Au point où il en était, il pouvait aussi bien poursuivre.) Un homme blanc ? Si ce second Bab ou ce je ne sais qui, ce (Tetragrammaton), que vous avez inventé, peut vous entendre sans broncher, c'est plus une caricature de Dieu, et plutôt pitoyable, que vous un homme. Ce qui est douteux.

Mrs Pritchett ouvrit la bouche d'étonnement. David Pritchett ricana. Effrayées, Miss Reiss et Marsha reculèrent. Laws se

redressa, le visage douloureux et sardonique. Dans un coin, Mc Feyffe caressait doucement sa mâchoire déformée et semblait à peine avoir entendu.

Avec lenteur, Arthur Silvester se leva. Il n'était plus un homme ; mais bientôt une force de la vengeance qui surpassait l'humanité. Il défendait son dieu, son pays, la race blanche, et son honneur personnel. Pendant un instant, il resta immobile, rassemblant sa puissance. Il se mit à trembler ; et du fond de son corps, jaillit une haine insistante, empoisonnée, poisseuse :

— Je crois, dit-il, que vous êtes un ami des nègres.

— Soit, dit Hamilton, et un athée et un Rouge. Avez-vous rencontré ma femme ? Une espionne russe. Avez-vous vu mon ami Bill Laws ? Diplômé de physique, et bien assez bon pour s'asseoir à la table de n'importe quel homme au monde. Assez bon pour...

Sur l'écran de télévision, le chœur angélique s'était tu. L'image se transforma ; des vagues de lumière sombre roulèrent, menaçantes. Le haut-parleur ne transmettait plus une musique à faire pleurer, mais un sourd grondement faisait vibrer les lampes du poste. Le grondement devint un tonnerre roulant à percer les tympans.

De l'écran émergèrent quatre silhouettes solides. C'étaient des anges. Ils étaient grands, avaient l'air de brutes, et un drôle d'éclat dans les yeux. Ils devaient peser dans les cent kilos l'unité. Les ailes battantes, les anges se dirigèrent vers Hamilton. Le visage radieux, Silvester recula légèrement pour mieux profiter du spectacle de la vengeance céleste terrassant le blasphémateur.

Lorsque le premier ange arriva sur lui pour exécuter la Sentence Cosmique, Hamilton l'étendit pour le compte. Bill Laws s'empara d'une lampe. Il l'asséna fort proprement sur la tête du deuxième ange ; ébranlé, l'ange se débattit en essayant d'attraper le Noir.

— Oh, gémit Mrs Pritchett. Que quelqu'un appelle la police.

C'était sans espoir. Quittant son coin, Mc Feyffe sortit de sa torpeur et lança un coup sans force à l'un des anges. Une boule de foudre explosa au-dessus de sa tête ; très doucement, il s'effondra contre le mur et resta immobile. David Pritchett,

poussant des hurlements, attrapa des flacons de médicaments qui traînaient sur la table de chevet et les lança au jugé sur les anges. Marsha et Miss Reiss se battaient âprement, attrapant un ange balourd, s'accrochant à lui, l'entraînant par terre, le giflant et le griffant et lui arrachant des poignées de plumes.

Une légion d'anges surgit de l'écran de télévision. Arthur Silvester vit avec une satisfaction non déguisée Bill Laws disparaître dans un remous d'ailes. Seul Hamilton résistait encore, mais fort peu. Son veston était déchiré, son nez saignait, et il rassemblait ses forces pour un dernier *baroud* d'honneur. Un autre ange alla au tapis, cueilli d'un poing bien placé. Mais pour chaque ange hors de combat, un plein bataillon jaillissait de l'écran de soixante-dix centimètres et retrouvait aussitôt sa taille normale.

Battant en retraite, Hamilton rejoignit Silvester. « S'il y avait une justice en ce monde puant, mal fichu que vous... » hurla-t-il. Deux anges bondirent sur lui ; aveuglé, étouffant, il sentit ses jambes se dérober sous lui. Avec un cri, Marsha se fraya un chemin jusqu'à lui. Brandissant une épingle à chapeau étincelante, elle frappa un des anges dans les reins ; l'ange poussa un hurlement et lâcha Hamilton. Celui-ci s'empara d'une bouteille d'eau minérale posée sur la table et fit des moulinets désespérés. La bouteille éclata contre le mur, des éclats de verre et de l'eau gazeuse jaillirent dans toutes les directions.

Bredouillant, Arthur Silvester recula. Il heurta Miss Reiss ; aussi agile qu'un chat, elle pivota sur elle-même, lui donna un coup violent, et bondit en arrière. Une expression étonnée sur le visage, Silvester trébucha et s'effondra. Un coin du lit vint à la rencontre de son crâne fragile ; on entendit un craquement sec. En grognant, Arthur Silvester sombra dans l'inconscience. Et les anges disparurent.

Le tumulte s'évanouit. Le téléviseur redevint silencieux. Il ne restait plus rien que huit êtres humains endommagés, gisant dans diverses postures de défense ou de déconfiture. Mc Feyffe était totalement inconscient et partiellement brûlé. Arthur Silvester gisait, inerte, les yeux vitreux, la langue pendante, un bras agité de spasmes. Bill Laws se releva. Terrorisée, Mrs Pritchett cherchait son souffle, les mains pleines des pommes et

des oranges qui lui avaient servi de projectiles. Riant hystériquement, Miss Reiss s'exclama :

— Nous l'avons eu. Nous avons gagné. *Gagné.*

Hamilton se pencha vers sa femme tremblante. Mince, haletante, Marsha se serra contre lui.

— Chéri, murmura-t-elle, les yeux brillants de pleurs, tout va bien, n'est-ce pas ? C'est fini.

Sa chevelure était de nouveau douce contre son visage. Sa peau fine et tiède contre ses lèvres, et son corps était redevenu mince et léger comme il se le rappelait. Et ses vêtements en forme de sac avaient disparu. Dans sa petite blouse de coton et sa jupe, Marsha l'embrassait de soulagement, de joie et de reconnaissance.

— Sûr, marmonna Laws, se redressant avec un effort. (Un de ses yeux était clos et enflait visiblement. Ses vêtements étaient en loques.) Le vieil abruti est fini. Nous l'avons sonné. Maintenant, il ne vaut pas mieux que nous. Il est inconscient, lui aussi.

— Nous avons gagné, dit Miss Reiss. Nous nous sommes échappés de son complot.

Des médecins accouraient de tous les coins de l'hôpital. Une attention toute particulière fut donnée à Arthur Silvester. Grimaçant faiblement, le vieil homme essaya de regagner sa chaise en face de l'écran de télévision.

— Merci, marmonna-t-il. Je vais bien, merci. J'ai dû faire une rechute.

Mc Feyffe qui commençait à revivre, explora sa mâchoire et son cou. Ses maux avaient disparu. Il ôta son bandage et le pansement.

— Fini, dit-il, plein de joie. Dieu merci.

— Ne remerciez pas Dieu, lui rappela Hamilton, sèchement, profitez-en tant que ça dure.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda un médecin.

— Une petite dispute. (Ironiquement, Laws indiqua la boîte de chocolats qui était tombée de la table de nuit) À propos de qui aurait le dernier bonbon.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, murmura Hamilton, plongé dans ses pensées. Juste un détail.

— De quoi s’agit-il ? demanda Marsha, se serrant contre lui.

— Notre rêve. Ne sommes-nous pas tous dans le bévatron, plus ou moins inconscients ? Ne sommes-nous pas suspendus dans le temps ?

— Oh, fit Marsha, dégrisée. C’est juste. Mais nous sommes ici... nous sommes en sûreté.

— Apparemment. (Hamilton pouvait entendre les battements de son cœur, et sa respiration régulière.) Et c’est ce qui compte. (Elle était douce, tiède et merveilleusement mince.) Aussi longtemps que je t’aurai, telle que tu es...

Il se tut. Sa femme était mince et légère dans ses bras. Trop mince.

— Marsha, dit-il. Quelque chose ne va pas. Elle s’agita.

— Qu’est-ce qui ne va pas ? Que veux-tu dire ?

— Déshabille-toi. (Précipitamment, il défit la fermeture de sa robe.) Vite.

Marsha s’écarta de lui.

— Ici, mais, chéri, devant tous ces gens.

— Allons, ordonna-t-il.

Étonnée, Marsha commença à défaire sa blouse. Elle la jeta sur le lit et il se pencha pour ôter sa jupe. Horrifiée, l’assistance l’observait tandis qu’elle se débarrassait de ses sous-vêtements. Tandis qu’elle se dressait, nue au centre de la pièce.

Elle était aussi asexuée qu’une abeille.

— Regarde-toi, cria Hamilton. Pour l’amour de Dieu, regarde-toi. Tu ne le sens pas ?

Surprise, Marsha se regarda. Ses seins avaient totalement disparu. Son corps était lisse, légèrement anguleux, et ne présentait pas la moindre caractéristique sexuelle, ni primaire ni secondaire. Mince, imberbe, elle eût put passer pour un jeune garçon. Mais elle n’était même pas cela. Elle n’était rien. Absolument et sans équivoque possible, neutre.

— Quoi, commença-t-elle, effrayée. Je ne comprends pas.

— Ce n’est pas fini, dit Hamilton. Ce n’est pas notre monde.

— Mais les anges, fit Miss Reiss. Ils ont disparu.

Effleurant sa mâchoire redevenue normale Mc Feyffe insista :

— Et mon abcès aussi.

— Ce n'est pas le monde de Silvester, bien sûr, lui dit Hamilton. Mais celui de quelqu'un d'autre. Bon Dieu, nous ne reviendrons donc jamais. (Abattu, il se tourna vers ses compagnons.) Combien de mondes allons-nous explorer ? Combien de fois cela va-t-il recommencer ?

9

Sur le sol du bévatron, gisaient huit personnes. Aucune d'entre elles n'était entièrement consciente. Autour d'elles, le sol était jonché de ruines fumantes, les débris noircis de métal et de béton qui avaient constitué la plate-forme d'observation. À la vitesse d'escargots, des infirmiers descendaient précautionneusement le long d'échelles dans la salle du bévatron. Il ne leur faudrait pas longtemps pour atteindre les huit corps, avant même qu'on ait coupé l'énergie qui alimentait l'aimant, et que le faisceau bourdonnant de protons ait sombré dans le silence.

S'agitant dans son lit, Hamilton étudiait cette scène. Il l'examinait sans trêve. Lorsqu'il tendait à s'éveiller, les contours s'en faisaient plus flous. Lorsqu'il sombrait à nouveau dans le sommeil, la scène se précisait, nette, distincte.

À côté de Hamilton, sa femme s'agitait et gémissait dans son sommeil. Dans la ville de Belmont, huit personnes dormaient péniblement, alternativement balancées entre le sommeil et la conscience, voyant se dessiner encore et encore les contours du bévatron, et les silhouettes allongées, recroquevillées.

Luttant pour retenir chaque détail de la scène, Hamilton contemplait chacun des corps avec la plus grande attention.

Tout d'abord, et c'était le plus terrible, il y avait son propre corps. Il était tombé le dernier. Il avait heurté le ciment avec violence et gisait inerte, les bras grands ouverts, une jambe tordue sous lui. Abstraction faite de sa faible respiration irrégulière, il ne bougeait pas. Si seulement il pouvait s'atteindre, s'il pouvait hurler, attirer l'attention de ce corps et le tirer des ténèbres de l'inconscience. Mais c'était sans espoir.

Non loin de là gisait la lourde carcasse de Mc Feyffe. Le visage épais portait une expression d'étonnement extraordinaire. Une main essayait encore d'attraper une rambarde qui n'existait plus. Et une traînée de sang barrait sa

joue grasse. Mc Feyffe était blessé. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Sa respiration était rauque, irrégulière. Et sa poitrine s'élevait et s'abaissait péniblement.

Derrière Mc Feyffe se trouvait Miss Joan Reiss. À demi enfouie sous les décombres, elle haletait et ses bras et ses jambes luttaienent en un réflexe pour repousser les débris de plâtre et de ciment. Ses lunettes étaient brisées. Ses vêtements étaient déchirés et une vilaine bosse apparaissait sur sa tempe.

Marsha n'était pas loin, et le cœur de Hamilton se serra, en voyant qu'elle ne bougeait pas. Elle gisait, inconsciente, un bras coincé sous son corps, les genoux repliés dans une position presque fœtale, la tête tournée de côté, et ses cheveux bruns répandus sur son cou et sur ses épaules étaient roussis. Un léger souffle agitait ses lèvres, mais nul autre mouvement n'animait son corps. Ses vêtements étaient en train de brûler. Une ligne d'étincelles progressait inexorablement vers son corps. Un nuage de fumée âcre l'enveloppait et masquait partiellement ses jambes fuselées et ses pieds. Une de ses chaussures à haut talon avait roulé au loin ; elle gisait à un mètre de là, comme une épave abandonnée.

Mrs Pritchett était une montagne de chair palpitante, grotesque dans sa robe à fleurs, maintenant brûlée de toute part. Son chapeau extraordinaire avait été aplati par les débris de plâtre. Son sac s'était ouvert lors de la chute, et son contenu gisait, répandu autour d'elle.

Presque perdu sous les débris, se trouvait David Pritchett. Il gémit une fois. Une autre fois, il bougea. Une barre de métal tordue pesait sur sa poitrine, l'empêchant de se redresser. C'était vers lui que se dirigeaient, à l'allure d'un escargot, les sauveteurs. Mais que faisaient-ils donc ? Hamilton voulut crier, hurler sans fin. Pourquoi ne se dépêchaient-ils pas davantage ? Quatre nuits avaient passé...

Par là-bas. Dans ce monde, le monde réel, quelques secondes seulement s'étaient enfuies.

Le guide noir, Bill Laws, se trouvait entre des vestiges amoncelés du grillage de sécurité. Il bougeait. Les yeux grands ouverts, il fixait sans le voir un tas fumant de matière organique. Le tas de matière organique était Arthur Silvester. Le

vieil homme avait perdu connaissance..., la souffrance et le choc dus à son dos brisé lui avaient ôté sa dernière parcelle de conscience. Il était le plus gravement blessé.

Ils gisaient donc, tous les huit, brisés et brûlés. Une vision peu encourageante. Mais Hamilton s'agitant dans son lit confortable aux côtés de sa mince et charmante jeune femme, eût donné n'importe quoi pour se trouver là-bas. Pour retourner dans le bévatron et éveiller son double inanimé... et le prier ensuite de bien vouloir le tirer de l'abominable vagabondage où il était jeté.

Dans tous les univers possibles, lundi se ressemble toujours. À huit heures et demie, Hamilton était assis dans un train de banlieue de la Southern Pacific, le *San Francisco Chronicle* étalé sur ses genoux, et allait rejoindre l'Agence de Développement Électronique. Pourvu qu'elle existât. Il ne pouvait encore le dire.

Autour de lui, des employés fumaient, lisaient des illustrés ou parlaient sport. Vautré dans son fauteuil, Hamilton les observait, morose. Savaient-ils qu'ils n'étaient que les figurants d'un monde imaginaire ? Apparemment non. Placidement, ils s'affairaient à leur routine du lundi matin, inconscients du fait que leur existence était dominée par une invisible présence.

Il n'était pas difficile de donner un nom à cette présence. Sept sur huit membres du groupe étaient probablement déjà fixés. Même sa femme. Pendant le petit déjeuner, Marsha s'était tournée vers lui et avait dit :

— Mrs Pritchett. J'y ai pensé toute la nuit. J'en suis sûre.

— Pourquoi en es-tu sûre ? avait-il demandé d'une voix acide.

— Parce que, avait répondu Marsha avec une absolue conviction, elle est la seule qui pourrait croire à cette sorte de chose. (Elle effleura son corps de ses mains.) C'est juste la sorte d'idiotie victorienne qu'on attendrait de sa part.

S'il subsistait un doute dans son esprit, il disparut lorsqu'il vit quelque chose par la fenêtre du train. Attendant patiemment devant une cabane de paysan, un cheval était attelé à une carriole pleine de débris d'acier ; restes rouillés de vieilles autos.

Le cheval portait des pantalons.

« South San Francisco », aboya le contrôleur.

Empochant son journal, Hamilton se joignit à la petite foule des hommes d'affaires qui se dirigeaient vers la sortie. Un instant plus tard, il marchait sans enthousiasme vers les grands bâtiments blancs de l'E.D.A. La compagnie existait au moins... c'était un bon départ. Joignant les mains, il se mit à prier, à implorer que son travail fit aussi partie de ce monde-ci.

Le docteur Tillingford l'accueillit dans son antichambre.

— Matinal, dit-il, serrant la main de Hamilton. Prêt à démarrer ?

Hamilton se détendit et ôta son manteau. L'E.D.A. existait et il avait encore un emploi. Même dans ce monde distordu, Tillingford l'avait engagé. Un de ses plus graves problèmes était ainsi réglé.

— Vous avez été gentil de me laisser un jour de congé, dit Hamilton, tandis que Tillingford le conduisait vers les laboratoires. J'en ai profité.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda Tillingford.

Il y eut un silence.

Dans le monde de Silvester, Tillingford l'avait envoyé consulter le prophète du Second Bab. Les chances étaient minces que cela fût vrai aussi dans cet univers. En fait c'était même impossible. Hamilton préféra gagner du temps.

— Pas mal, tout bien considéré. Bien entendu, ce n'est pas exactement mon domaine.

— Vous avez trouvé facilement l'endroit ?

— Très facilement.

Hamilton se demanda ce qu'il avait *fait* dans ce monde.

— Ça a été, commença-t-il, très gentil de votre part. Le premier jour, comme ça...

— Je vous en prie. Dites-moi seulement – Tillingford s'arrêta devant la porte des laboratoires – qui a gagné ?

— Gagné ?

— Avez-vous donc emporté le prix ? (Souriant, Tillingford lui donna une tape chaleureuse dans le dos.) J'aurais dû m'en douter. Je pouvais le lire sur votre visage.

Le directeur du Personnel déboucha d'une porte, une épaisse

serviette sous le bras.

— Alors, qu'est-ce que cela a donné ? demanda-t-il, avec un sourire humide. (D'un air entendu, il tapota le bras de Hamilton.) Vous avez ramené quelque chose à nous montrer. Un ruban, une médaille ?

— Il cache son jeu, fit Tillingford. Ernie, nous lui accorderons une colonne dans le journal d'entreprise. Cela intéressera nos employés, non ?

— Sûrement, acquiesça le directeur du Personnel. Je vais en faire une note. (Il se tourna vers Hamilton et dit :) Quel est le nom de votre chat, déjà ?

— Pardon, fit Hamilton, ahuri.

— Nous en avons parlé vendredi. Terrible que je ne me le rappelle pas. Je veux l'écrire sans fautes pour le journal d'entreprise.

Dans cet univers, on avait donné un jour de congé à Hamilton – son premier jour ouvrable dans son nouvel emploi – pour lui permettre de faire concourir Ninny Numbcat. Le plus bel animal.

Intérieurement, il hurla. Le monde de Mrs Pritchett à certains égards allait être presque pire que celui d'Arthur Silvester.

Ayant ramassé quelques détails concernant le concours d'animaux domestiques, le directeur du Personnel s'en alla, laissant seuls Hamilton et son patron ; le moment était venu, et les difficultés ne pouvaient plus être éludées.

— Professeur, dit Hamilton, prenant son courage à deux mains, je dois vous avouer quelque chose. Vendredi, j'étais si content de commencer mon travail ici que je... (Il sourit.) Franchement, je ne me souviens pas de ce que nous nous dîmes alors. Il y a une sorte de brouillard dans mon cerveau.

— Je comprends, mon garçon, dit Tillingford, d'une voix apaisante avec un clin d'œil paternel. Ne vous inquiétez pas. Nous avons tout le temps de revenir sur les détails. J'espère que vous resterez ici longtemps.

— En fait, dit Hamilton, je ne me souviens même plus de ce que je suis censé faire. N'est-ce pas comique ?

Ils rirent ensemble un bon bout de temps.

— C'est bien amusant, mon garçon, dit Tillingford, essuyant des larmes de rire, je croyais avoir tout entendu, mais celle-là...

— Peut-être pensez-vous que..., fit Hamilton, essayant de paraître naturel. Peut-être pourriez-vous me faire un exposé, oh, assez bref, sur le sujet.

— Bien sûr, dit Tillingford. (Le sourire disparut de son visage ; il prit au contraire un air grave et pensif, presque inspiré. Il contemplait une généralité souveraine.) Je ne pense pas que cela fasse de mal de retourner de temps à autre aux fondements de notre action. Il est important, je l'ai toujours dit, de se replonger de temps à autre dans les postulats de base, afin de ne pas s'écarter trop de la voie qui nous est tracée.

— Soit, fit Hamilton, espérant qu'il serait capable de s'adapter au travail qu'il allait entendre décrire.

Quel pouvait bien être la conception d'Edith Pritchett d'une immense affaire de recherches électroniques ?

— L'E.D.A., commença Tillingford est, comme vous vous en rendez compte vous-même, l'un des éléments les plus importants de notre société. Elle doit remplir une tâche d'un intérêt vital. Et elle remplit cette tâche.

— Certainement, dit Hamilton, en écho.

— Ce que nous faisons tous à l'E.D.A. est plus qu'un boulot ordinaire. Plus, même, qu'une recherche de profits. L'E.D.A. n'a pas été fondée dans l'intention de faire de l'argent.

— Je suis d'accord avec vous, fit Hamilton.

— Il serait indigne et mesquin d'insister sur le fait que l'E.D.A. est un succès sur le plan financier. En fait, c'en est un. Mais ça n'a pas d'importance. Notre tâche ici, et c'est une lourde et grande tâche, dépasse de loin toute idée de profit et de bénéfice. Et c'est particulièrement vrai dans votre cas. Vous, jeune débutant idéaliste, vous êtes poussé par le même zèle qui m'entraîna jadis. Mais maintenant, je suis vieux. Ma tâche est terminée. Bientôt, dans un avenir proche peut-être, je déposerai mon fardeau, confiant ma charge à des mains plus jeunes, plus vigoureuses.

Il posa la main sur l'épaule de Hamilton et le conduisit fièrement dans l'aire immense des laboratoires de recherches.

— Notre but, poursuivit-il avec grandiloquence, est d'utiliser

les immenses ressources et les talents de l'industrie électronique pour élever le niveau culturel des masses. Apporter l'art à l'humanité tout entière.

Avec violence, Hamilton fit un bond en arrière.

— Professeur Tillingford, cria-t-il, regardez-moi droit dans les yeux et répétez cela.

Surpris, Tillingford ouvrit et ferma la bouche.

— Pourquoi, Jack, marmonna-t-il, qu'est-ce qui ne va...

— Comment pouvez-vous raconter toutes ces histoires. Vous êtes un homme cultivé et intelligent, un des plus grands statisticiens de la planète. (Agitant follement les bras, Hamilton jeta à la figure du vieil homme effaré :) Pour l'amour de Dieu, essayez de vous rappeler qui vous êtes. Ne vous laissez pas guider par...

Reculant avec effarement, Tillingford joignit timidement les mains et bégaya :

— Jack, mon garçon. Qu'est-ce qui vous arrive ?

Hamilton frissonna. Cela ne servait à rien. Il perdait son temps. Il eut brusquement envie de rire. La situation était absurde ; il pouvait tout aussi bien garder sa colère pour lui. Ce n'était pas la faute du pauvre Tillingford... On ne pouvait pas plus blâmer Tillingford que le cheval portant des pantalons qui tirait la carriole sur la route.

— Je suis désolé, dit-il faiblement, c'est la fatigue.

— Mon Dieu, fit Tillingford, qui commençait à se remettre de la secousse, permettez que je m'assoie un instant... le cœur... rien de sérieux, un peu de tachycardie. Le vieux muscle s'emballe de temps à autre. Excusez-moi.

Il disparut dans un bureau ; la porte claqua et Hamilton perçut le bruit de flacons heurtés et de pilules jetées au fond d'un verre.

Il avait sans doute perdu son emploi. Il s'assit sur une banquette et fouilla dans ses poches en quête de cigarettes. Quel départ dans ce monde nouveau... il aurait pu difficilement être pire.

Lentement, précautionneusement, la porte du bureau s'ouvrit. Le Dr Tillingford, les yeux écarquillés, le dévisagea non sans hésitation.

— Jack, appela-t-il faiblement.
— Oui, fit Hamilton, sans le regarder.
— Jack, demanda Tillingford d'une voix incertaine, vous voulez porter la culture aux masses, n'est-ce pas ?

Hamilton soupira :

— Bien sûr, professeur. (Il se remit sur ses pieds et fit face au vieil homme.) J'aime cette idée. C'est la plus grande chose qu'on puisse concevoir.

Le soulagement illumina le visage de Tillingford.

— Le ciel en soit loué. (Sa confiance était partiellement revenue et il osa se risquer dans le couloir.) Vous vous sentez assez bien pour commencer votre travail ? Je ne veux pas vous surmener...

Un monde conçu et habité par Edith Pritchett. Il pouvait l'imaginer, maintenant ; amical, secourable, sucré, avec un relent de saccharine. Ne faisant, ne disant, ne pensant que le bien et le beau.

— Vous n'allez pas me virer ? demanda Hamilton.

— Vous renvoyer ? (Les yeux de Tillingford clignotèrent.)
Mais pourquoi donc ?

— Je vous ai insulté.

Tillingford eut un faible rire.

— N'y pensez plus. Mon garçon, votre père était l'un de mes meilleurs amis. Un jour ou l'autre je vous raconterai quelles furieuses disputes j'ai eues avec lui.

Donnant de petites tapes sur l'épaule de Hamilton, Tillingford le guida dans les laboratoires. Les techniciens et le matériel abondaient dans toutes les directions. Il flottait dans l'air le bourdonnement caractéristique d'un service de recherches fonctionnant bien.

— Professeur, dit Hamilton, sans conviction, puis-je vous poser une question ?

— Pourquoi pas ? Bien sûr, mon garçon.

— Vous souvenez-vous de quelqu'un nommé (Tetragrammaton) ? le Pr Tillingford sembla étonné.

— De quoi s'agit-il ? (Tetragrammaton) ? Non, je ne vois pas. Pas que je me souviens.

— Merci, fit Hamilton, tristement, je voulais seulement en

être sûr. Je ne pensais pas que vous le connaissiez.

Sur une table de travail, Tillingford attrapa un exemplaire du numéro de novembre 1959 du *Journal des Sciences Appliquées*.

— Il y a là un article qui circule parmi nos cadres. Cela peut vous intéresser quoique ce soit un peu ancien. Une analyse des œuvres d'un des hommes les plus remarquables de notre siècle. Sigmund Freud.

— Excellent, dit Hamilton, d'une voix neutre.

Il était prêt à tout.

— Comme vous le savez, Sigmund Freud considéra le concept psychanalytique du sexe comme une sublimation possible de la pulsion artistique. Il montra que le besoin fondamental de tout être humain était de s'exprimer au moyen de la création artistique, et que ce besoin contrarié se transformait et s'altérait dans sa forme dégénérée, l'activité sexuelle.

— Est-ce sûr ? murmura Hamilton, résigné.

— Freud montra que chez l'individu sain, dépourvu d'inhibitions, il n'existe pas de pulsion sexuelle ni de curiosité ou d'intérêt à l'égard des choses du sexe. Contrairement aux notions traditionnelles, le sexe est un élément entièrement artificiel. Lorsqu'un homme ou une femme peuvent mener une existence normalement dédiée à une activité artistique, la peinture, la littérature, la musique, la prétendue pulsion sexuelle disparaît. L'activité sexuelle est la forme déviée par laquelle les talents artistiques se manifestent lorsqu'une société mécanique soumet l'individu à certaines inhibitions contre nature.

— Bien sûr, dit Hamilton. J'ai appris tout cela à la faculté. Ou quelque chose comme ça.

— Heureusement, poursuivit Tillingford, la résistance initiale à l'œuvre monumentale de Freud a été surmontée. Bien entendu il eut à faire face à une opposition terrible. Mais heureusement, elle est en train de disparaître. De nos jours, vous trouverez rarement une personne cultivée et bien élevée qui parle du sexe ou de sexualité. J'emploie ces termes seulement dans leur sens médical, pour décrire un état cliniquement anormal.

Plein d'espoir, Hamilton s'enquit :

— Vous dites qu'il subsiste des vestiges de la pensée

traditionnelle dans les classes inférieures ?

— Eh bien, admit Tillingford, il faut du temps pour atteindre tout le monde. (Son visage s'éclaircit. Son enthousiasme était revenu.) Et c'est notre travail, mon garçon. C'est la tâche de l'industrie électronique.

— Industrie, marmonna Hamilton.

— Non pas en tant que la forme d'art, je le crains. Mais selon des voies point tellement éloignées. Notre tâche, mon garçon, est de poursuivre des recherches dans le but de réaliser *le parfait moyen de communication*. L'appareil qui nous permettra de ne laisser rien au hasard. Grâce auquel tous les êtres humains recevront leur part de l'héritage culturel et artistique de l'humanité. Vous me suivez ?

— Je vous précède, répondit Hamilton. J'ai depuis des années une chaîne haute fidélité.

— Haute fidélité ? (Tillingford était ravi.) Je ne savais pas que vous portiez de l'intérêt à la musique.

— Surtout au son.

Sans lui prêter attention, Tillingford continua :

— Alors, vous ferez partie de l'orchestre symphonique de la société. Nous faisons un concours avec celui du colonel T.E. Edwards au début décembre. Mon cher, vous avez une chance de battre votre ancienne société. De quel instrument jouez-vous ?

— Ukulélé.

— Un débutant, hein. Et votre femme ? Joue-t-elle.

— Oui, du rebec.

Effaré, Tillingford laissa tomber.

— Nous en reparlerons plus tard. Je pense que vous devez être anxieux de vous mettre au travail.

À 17 h 30, Hamilton posa ses plans et ses instruments. Il se joignit aux autres employés qui rentraient chez eux et quitta le bureau par des allées bordées d'arbres, qui menaient à la rue.

Il allait justement se diriger vers la gare, lorsqu'il aperçut une voiture bleue qui lui était familière et qui vint s'arrêter à côté de lui. Au volant de son coupé Ford se trouvait Silky.

— Dieu me damne, voulut-il dire – mais de toute évidence, ces mots n'existaient pas dans ce monde, et ils ne franchirent

pas ses lèvres – que faites-vous ici ? J’allais partir à votre recherche.

Silky sourit et ouvrit la porte de la voiture.

— J’ai lu votre nom et votre adresse sur cette fiche. (Elle indiqua du doigt une étiquette attachée au volant.) Vous disiez la vérité, après tout. Le W est l’initiale de...

— Willibald.

— Vous êtes impossible.

Il s’assit à côté d’elle, plein de lassitude, et fit remarquer :

— Mais vous ne saviez pas où je travaillais, pour autant.

— Non, admit Silky, j’ai téléphoné à votre femme et elle m’a dit où je pouvais vous trouver.

Tandis que Hamilton la regardait, muet d’étonnement, elle appuya sur l’accélérateur.

— Cela ne vous ennuie pas que je conduise ? J’aime votre petite voiture... si agréable, si facile à conduire.

— Allez-y, dit Hamilton, encore mal remis. Vous avez téléphoné à Marsha ?

— Nous avons eu une longue conversation.

— À quel propos ?

— À votre propos.

— Et de quoi s’agissait-il ?

— De ce que vous êtes. De ce que vous faites. N’importe quoi à votre propos. Oh ! vous connaissez les bavardages féminins.

Réduit au silence, Hamilton fixait sans les voir El Camino Real qu’ils traversaient et les longues files de voitures qui se dirigeaient vers les villes de la banlieue. Silky conduisait doucement. Elle semblait satisfaite. Dans ce monde pur, Silky avait subi une étonnante transformation. Ses cheveux blonds étaient réunis en deux tresses qui lui pendaient dans le dos. Elle portait un chemisier blanc et une stricte robe bleu marine. Ses chaussures étaient amples. Elle ressemblait à une innocente écolière. Elle ne portait pas de maquillage. Elle avait perdu son expression avide. Et son corps, comme celui de Marsha, était totalement asexué.

— Qu’êtes-vous devenue depuis que je vous ai vue ?

— Rien de spécial.

— Vous vous souvenez ? demande-t-il avec précaution,

lorsque nous nous sommes vus pour la dernière fois. Vous vous souvenez de ce qui est arrivé ?

— Bien sûr, répondit d'une voix assurée Silky. Vous, Charley Mc Feyffe et moi-même étions partis pour San Francisco.

— Pour quoi faire ?

— Mr Mc Feyffe désirait vous montrer son église.

— Y sommes-nous allés ?

— Je suppose. Vous êtes entrés ensemble.

— Et puis ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je me suis endormie dans la voiture.

— Vous n'avez rien vu ?

— Qu'y avait-il à voir ?

Cela aurait paru plutôt étrange de dire : « Deux hommes mûrs montant au ciel accrochés au manche d'un parapluie. »

Aussi ne le dit-il pas. Il demanda :

— Où allons-nous ? À Belmont ?

— Bien sûr. Où pourrions-nous aller ?

— Chez moi ? (Il s'accoutumait difficilement à ce monde.)
Vous et Marsha et moi ?

— Le dîner est prêt, lui dit Silky. Ou il le sera, le temps que nous y soyons. Marsha m'a téléphoné au bureau, m'a dit ce dont elle avait besoin et j'ai fait les courses.

— Elle vous a téléphoné au bureau ? (Surpris, il demanda :)
Quel genre de travail faites-vous ?

Elle lui jeta un coup d'œil étonné :

— Jack, quel homme étrange vous faites.

— Oh !

Elle continua de le fixer d'un air inquiet jusqu'à ce qu'un grincement de freins, devant, la forçât à tourner la tête.

— Cornez, lui ordonna Hamilton.

Un énorme transport de pétrole, sur la droite, empiétait sur leur voie.

— Pardon ? fit Silky.

Agacé, Hamilton se pencha et appuya sur le bouton de l'avertisseur. Mais il ne se passa rien. Pas le moindre son.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Silky, avec curiosité.

Et elle ralentit pour laisser le camion-citerne se glisser dans

leur file.

Hamilton se mit à réfléchir et engrangea une nouvelle bribe d'information dans sa mémoire. Dans ce monde, la catégorie *avertisseurs* n'existait pas. Et quelle que fut son importance, le trafic se faisait sans tintamarre assourdissant.

En abolissant les maux de ce monde, Edith Pritchett ne supprimait pas seulement des objets, mais des catégories entières. Selon toute probabilité, elle avait été une fois exaspérée par le ululement d'un avertisseur. Et maintenant, dans son monde de fantaisie, de telles choses n'existaient pas. Tout simplement. La liste des choses qui l'ennuyaient devait être considérable. Et il n'y avait pas moyen de la déterminer avec précision. Il se mit à penser à la liste du chant de Koko dans *Le Mikado* :

Car vraiment, cela n'a pas d'importance que vous mettiez tel ou tel nom sur la liste,
Tous, ils y passeront, ils y passeront tous...

Ce n'était pas un point de vue encourageant.

Tout ce qui avait pu érafler la surface douce de l'existence de Mrs Pritchett avait sombré dans le néant. Il essaya de deviner. Les éboueurs déplaçant bruyamment les boîtes à ordures. Les vendeurs faisant du porte-à-porte. Les factures. Les impôts. Les pleurs des bébés. Ou de façon plus générale tous les bébés. L'ivrognerie. La saleté. La pauvreté. La souffrance en général. Une pure merveille qu'il restât quelque chose.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Silky, compatissante. Vous ne vous sentez pas bien ?

— C'est le brouillard, dit-il. Il me rend toujours un peu malade.

— Qu'est-ce le « brouillard » ? demanda Silky. Quel drôle de mot !

Pendant longtemps, ils ne parlèrent pas. Hamilton essayait simplement de retenir sa raison défaillante.

— Voulez-vous que je m'arrête un moment ? demanda Silky, d'une voix pleine de pitié. Voulez-vous boire un verre de limonade ?

— Taisez-vous, cria Hamilton.

Silky lui lança un regard effrayé.

— Désolé, fit-il. (Il essaya de s'excuser.) Mon nouvel emploi... travail dur...

— Je m'en doute.

— Réellement ? (Il ne put empêcher son scepticisme de se manifester dans sa voix.) Justement, vous deviez me dire... Quel est votre job, en ce moment ?

— Toujours la même chose.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Je travaille toujours pour le *Bon Port*.

Cela réconforta un peu Hamilton. Certaines choses subsistaient, malgré tout. Il existait dans ce monde comme dans l'autre, un *Bon Port*. Fragments épars de réalité auxquels s'accrocher.

— Allons-y, dit-il. Et prenons un verre de bière avant de rentrer.

Lorsqu'ils entrèrent dans Belmont, Silky arrêta la voiture en face du bar. Hamilton examina le bar d'un œil critique. À cette distance, il ne semblait pas avoir beaucoup changé. Un peu plus propre, peut-être. Le décor nautique semblait plus évident. Les allusions à l'alcool semblaient avoir subtilement diminué. Il avait du mal à lire les enseignes publicitaires. Les brillantes lettres de néon semblaient se fondre en un brouillard pourpre et indistinct. S'il n'avait pas su ce que disaient les lettres...

— Jack, dit Silky d'une voix douce et inquiète. Oh, je voudrais que vous puissiez me dire...

— De quoi s'agit-il ?

— Je ne puis dire. (Elle sourit et lui lança un coup d'œil hésitant.) Je me sens si drôle. Comme si mes souvenirs se mélangeaient et tournaient dans ma tête. Oh, je ne peux rien préciser, c'est juste une impression.

— À propos de quoi ?

— À propos de vous et de moi.

— Oh, — il acquiesça — et de Charley Mc Feyffe ?

— Oui, Charley aussi. Et Billy Laws. Il me semble que quelque chose est arrivé il y a longtemps. Mais ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? (Elle porta ses mains à ses tempes. Il

nota qu'elle n'avait pas de vernis aux ongles.) Cela me trouble à un tel point.

— Je voudrais pouvoir vous aider. (Et c'était vrai.) Mais j'ai subi quelques chocs, moi aussi, ces derniers Jours.

— J'ai l'impression que je vais passer au travers du sol. Vous savez, lorsque je pose le pied, je crois qu'il va sombrer. (Elle se mit à rire nerveusement.) Il doit être temps que je trouve un autre psychanalyste.

— Un autre ? Vous voulez dire que vous en avez déjà un ?

— Bien sûr. (Elle se tourna anxieusement vers lui.) Voilà, c'est ce que je voulais dire. Vous dites des choses comme cela et je me sens si drôle. Vous ne me poserez plus de questions comme ça, n'est-ce pas, Jack ? Cela m'ennuie trop.

— Je suis désolé, dit-il, embarrassé. Ce n'est pas votre faute. Ne vous accusez pas.

— Ma faute ? À quel propos ?

— Laissez tomber. (Il ouvrit la porte de la voiture et se redressa, une fois sur le trottoir.) Allons-y et buvons une bière.

Le *Bon Port* avait subi une transformation interne. De petites tables couvertes de nappes blanches étaient gracieusement disposées ici et là. Une bougie éclairait chaque table. Des reproductions de tableaux pendaient aux murs. Quelques couples relativement âgés mangeaient tranquillement de la salade.

— C'est plus intime par-là, fit Silky, le conduisant entre les tables.

Ils s'assirent bientôt dans l'ombre tranquille d'un box, des cartes ouvertes devant eux.

La bière était la meilleure qu'il eût jamais bue. Examinant le menu, il découvrit que c'était une vraie merveille ; une bière allemande d'origine comme il ne pouvait en trouver que rarement. Pour la première fois depuis qu'il était entré dans ce monde, une vague d'optimisme l'envahit.

— À votre santé, dit-il à Silky, levant son verre. Silky fit en souriant de même.

— C'est bon d'être de nouveau assise auprès de vous, dit-elle, buvant délicatement.

— Bien sûr, fit-il.

Dégustant sa bière, Silky demanda :

— Pourriez-vous me recommander un psychanalyste ? J'en ai déjà essayé des centaines. J'essaie toujours de trouver le meilleur. Chacun en a un qu'il recommande.

— Pas moi, dit Hamilton.

— Vraiment ? Comme c'est étrange.

Elle laissa son regard errer sur les reproductions. L'une d'elles montrait un paysage d'hiver, Nouvelle-Angleterre 1845.

— Je pense que j'irai à l'A.H.M. et que je leur demanderai un avis. Ils m'ont déjà aidée.

— Qu'est-ce que l'A.H.M. ?

— L'Association pour l'Hygiène Mentale. Vous n'êtes pas membre ? Tout le monde est membre, pourtant ?

— Je vis un peu en marge.

Silky tira sa carte de membre de son sac et la lui tendit.

— Ils s'occupent de tous les problèmes de votre santé mentale. C'est merveilleux. Ils peuvent vous faire une analyse à toute heure du jour ou de la nuit.

— Et la médecine ordinaire, aussi ?

— Vous voulez parler de la médecine psychosomatique ?

— Je suppose que oui.

— Ils s'en occupent aussi. Et ils ont un service de diététique fonctionnant vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Hamilton grogna :

— (Tetragrammaton) était encore préférable.

— (Tetragrammaton) ? (Silky réfléchit soudain.) Est-ce que je connais ce nom ? Que veut-il dire ? J'ai une vague impression que... (Tristement, elle hocha la tête.) Non, je ne trouve rien.

— Parlez-moi de la diététique.

— Eh bien, ils prennent soin de ce que vous mangez.

— J'en avais l'impression.

— La nourriture est une chose très importante. Pour le moment, je vis de fromage et de confiture.

— Parlez-moi d'un steak saignant, dit Hamilton avec enthousiasme.

Choquée, Silky le regarda avec horreur :

— Un steak ? De la viande animale ?

— Sûr, et beaucoup, par-dessus le marché. Avec des oignons,

des pommes de terre frites, des petits pois et du café noir.

L'horreur fit monter le sang au visage de Silky.

— Oh, Jack.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Vous êtes un... *sauvage*.

Se penchant par-dessus la table, Hamilton lui dit :

— Que penseriez-vous si nous filions d'ici ? Si nous garions la voiture dans un chemin tranquille et si nous faisons l'amour.

Mais le visage de Silky montra seulement une indifférence étonnée.

— Je ne comprends pas.

— Oubliez ça, fit Hamilton, accablé.

— Mais...

— Laissez tomber. (Maussade, il avala le reste de sa bière.)

Allons, venez et partons dîner. Marsha va se demander ce qui nous est arrivé.

Marsha les accueillit avec un soupir de soulagement.

— Juste à temps, dit-elle à Hamilton, se dressant sur la pointe des pieds pour l’embrasser.

Dans son tablier passé sur une robe imprimée, elle était une ravissante petite personne, mince à souhait et doucement parfumée.

— Allez vous rafraîchir et asseyez-vous.

— Puis-je vous aider ? fit Silky poliment.

— Mais non. Jack, débarrasse-la de son manteau.

— Parfait, dit Silky, je vais juste le poser dans la chambre à coucher.

Elle s’en alla, les laissant seuls pour un court instant.

— La pire chose, dit Hamilton, suivant sa femme dans la cuisine.

— C’est d’elle que tu parles ?

— Oui.

— Quand l’as-tu rencontrée ?

— La semaine dernière. Une amie de Mc Feyffe.

— Elle est gentille. (Marsha tira une casserole fumante des profondeurs du four). Si douce et si fraîche.

— C’est une pute.

— Oh ! (Marsha cilla.) Vraiment. Elle ne ressemble pas à... une comme tu dis.

— Bien sûr qu’elle n’y ressemble pas. Cela n’existe pas ici.

Le visage de Marsha se rasséréna.

— Alors elle n’en est pas une. Ce n’est pas possible.

Exaspéré, Hamilton l’empêcha de passer alors qu’elle se dirigeait vers le living-room, la casserole à la main.

— Elle en est une, pourtant. Dans le monde réel, c’est une entraîneuse, une professionnelle qui traîne dans les bars et se fait offrir à boire, et autre chose.

— Oh vraiment, dit Marsha, peu convaincue. Je ne te crois

pas. Nous avons longuement parlé au téléphone. C'est une hôtesse ou quelque chose comme ça. C'est une charmante enfant.

— Chérie, lorsque son... appareil était entier...

Il se tut, car Silky venait de réapparaître, semblant si gaie et si saine, dans son costume d'écolière.

— Tu m'étonnes, Jack, dit Marsha à son mari comme elle retournait dans la cuisine. Tu devrais être honteux.

Il abandonna :

— Au diable, souffla-t-il.

Il saisit le numéro du soir de *la Tribune* d'Oakland, s'assit sur le divan, le plus loin possible de Silky, et commença à passer les titres en revue

FEINBERG ANNONCE UNE NOUVELLE DECOUVERTE LA GUERISON TOTALE ET PERMANENTE DE L'ASTHME

L'article, à la une, était orné d'une photo d'un médecin souriant, gras à souhait, chauve, en blouse blanche, et semblant sortir en droite ligne d'une publicité de dentifrice. L'article parlait de sa découverte immortelle. Colonne un, page une.

Colonne deux, page une, trônait un long article sur de récentes découvertes archéologiques faites au Moyen-Orient. Des pots, des plats et des vases avaient été déterrés : une cité de l'âge du fer avait été découverte. L'humanité entière attendait des nouvelles, le souffle coupé.

Une sorte de curiosité morbide l'envahit. Qu'était devenue la guerre froide avec la Russie ? Qu'était devenue la Russie elle-même ? Il jeta un rapide coup d'œil sur les autres pages. Ce qu'il y découvrit fit se dresser ses cheveux sur sa tête.

La Russie, en tant que catégorie, avait été supprimée. Elle était par trop déplaisante. Des millions d'hommes et de femmes, des millions de kilomètres carrés, purement et simplement disparus. Qu'y avait-il à la place ? Une plaine nue ? Un espace vide ? Un immense gouffre ?

En un sens, il n'y avait pas de rubrique d'actualités dans le journal. Le reste était exclusivement consacré aux femmes. Mode, mondanités, mariages et fiançailles, activités culturelles,

jeux. La page des bandes dessinées ? Certaines bandes étaient là et d'autres avaient disparu. Les dessins humoristiques étaient encore là, mais les bandes policières ou encore celles qui mettaient en scène de jolies filles et des durs s'étaient évanouies. Cela n'avait pas d'importance, bien entendu. Mais l'étendue nouvelle qu'occupaient des surfaces de papier journal vides de tout signe, avait quelque chose d'inquiétant.

C'était sans doute à cela que ressemblait l'Asie du Nord maintenant. Une colossale étendue de papier blanc, là où avaient vécu des millions d'êtres, pour le meilleur ou pour le pire. Et tout cela parce que la Russie ennuyait une femme entre deux âges nommée Edith Pritchett, parce que cela la gênait, un peu comme un moustique vrombissant.

En y repensant, il se dit qu'il n'avait vu dans ce monde ni mouches ni moustiques. Ni araignées. Ni aucune vermine de ce genre. Tant qu'il durerait ce serait un monde plutôt facile à vivre... pourvu qu'il restât quelque chose.

— Cela ne vous ennuie pas, demanda-t-il à Silky, qu'il n'y ait plus de Russie ?

— Plus de quoi ? interrogea Silky, levant les yeux de son magazine.

— Oubliez ça. (Il rejeta son quotidien, quitta le living-room et entra dans la cuisine.) Je ne peux pas supporter ça, dit-il à sa femme.

— De quoi s'agit-il ?

— Ils s'en fichent.

Marsha fit remarquer avec douceur :

— Il n'y a jamais eu de Russie. Comment pourraient-ils s'en soucier ?

— Mais ils devraient. Si Mrs Pritchett abolissait l'écriture, ils ne s'en feraient pas plus. Cela ne leur manquerait même pas. Ils ne s'en rendraient pas compte.

— S'ils ne s'en rendent pas compte, dit pensivement Marsha, pourquoi veux-tu qu'ils s'en inquiètent ?

Il n'y avait pas pensé. Il y réfléchit pendant que les deux femmes mettaient le couvert.

— C'est le pire, glissa-t-il à Marsha. Le pire de tout. Edith Pritchett joue avec son univers, elle remodèle constamment

leurs vies et ils ne s'en rendent même pas compte. C'est terrible.

— Pourquoi ? murmura Marsha. Peut-être n'est-ce pas si terrible. (Baissant la voix, elle se tourna vers Silky.) Est-ce si terrible pour elle ? A-t-elle tellement perdu ?

— Là n'est pas la question. La question est de... (Il la suivit.) Ce n'est pas vraiment Silky, c'est quelqu'un d'autre, une poupée de cire que Mrs Pritchett a installée dans ce monde à la place de Silky.

— Elle me semble pourtant être Silky.

— Tu ne l'as jamais rencontrée avant.

— Dieu merci, fit Marsha avec ferveur.

Un soupçon s'installa dans le cerveau de Hamilton, terrible et sournois.

— Tu te trouves bien ici, dit-il doucement. Tu *préfères* ce monde.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, fit Marsha, évasivement.

— Mais si ! Tu apprécies ces... *améliorations* !

Devant la porte de la cuisine, Marsha s'arrêta, les mains pleines de fourchettes et de cuillers.

— J'y ai pensé toute la journée. À bien des points de vue, tout est beaucoup plus propre et plus net. Les choses sont... eh bien, plus claires. Mieux ordonnées.

— Il ne reste plus grand-chose.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Un jour ou l'autre, nous deviendrons peut-être, nous-mêmes des objets à supprimer. Y as-tu pensé ? (Il poursuivit en s'agitant :) Rien n'est sûr. Regarde-nous : nous avons déjà été modifiés. Nous sommes asexués. Est-ce que tu apprécies cela aussi ?

La réponse ne vint pas immédiatement.

— *Oui*, fit Hamilton, consterné. Tu préfères cela.

— Nous en reparlerons plus tard, dit Marsha, disparaissant avec l'argenterie.

L'attrapant par le bras, Hamilton la fit violemment pirouetter sur elle-même.

— Réponds-moi. Tu préfères ce monde-ci, n'est-ce pas ? Tu aimes l'idée d'une grande, grasse, vieille dame chichiteuse en

train de nettoyer toutes les saletés du monde, et le sexe entre autres.

— Eh bien, dit Marsha d'une voix pensive. Je pense que le monde a besoin d'un bon nettoyage. Si les hommes avaient été capables de... ou s'ils avaient *voulu*...

— Puisque c'est comme ça, je vais faire quelque chose, cria Hamilton. Puisque Edith Pritchett abolit des catégories, je vais en recréer quelques-unes. Et la première que je vais rétablir, c'est le sexe. Ce soir, je vais réintroduire le sexe dans ce monde.

— Ah oui, tu voudrais, n'est-ce pas ? C'est une chose à laquelle tu tiens particulièrement, à laquelle tu n'as cessé de penser !

— Cette fille-là, — Hamilton fit un signe de tête en direction du living-room ; Silky disposait tranquillement des napperons sur la table — je vais l'emmener en bas et coucher avec elle.

— Mon chéri, dit Marsha, tu ne pourras pas.

— Et pourquoi pas ?

— Elle, — Marsha fit un geste — elle n'est pas bâtie pour...

— Et cela ne t'inquiète pas plus que ça.

— Mais c'est absurde. Comme de parler d'une autruche pourpre. Cela n'existe pas.

Hamilton traversa le living-room à grands pas et prit la main de Silky.

— Venez, dit-il. Nous allons descendre dans l'auditorium écouter les quatuors de Beethoven.

Étonnée, Silky le suivit avant d'avoir compris.

— Et le dîner ? demanda-t-elle.

— Qu'il aille au diable, répondit-il, ouvrant la porte qui donnait sur l'escalier. Dépêchons-nous avant qu'elle ne supprime la musique.

La pièce était froide et humide. Hamilton mit en marche le radiateur électrique et ferma les volets. Pendant que la pièce se réchauffait, il ouvrit les portes de l'armoire aux disques et commença à en tirer des brassées de microsillons.

— Que voulez-vous entendre ? demanda-t-il agressivement.

Effrayée, Silky lança un coup d'œil vers la porte.

— J'ai faim. Et Marsha a préparé un si joli dîner.

— Il n'y a que les animaux qui mangent, marmonna

Hamilton. C'est déplaisant. Pas du tout agréable. Je supprime cela.

— Je ne comprends pas, protesta Silky.

Mettant en marche son amplificateur, Hamilton ajusta les réglages compliqués.

— Que pensez-vous de ma chaîne ? demanda-t-il.

— Très intéressante.

— Sortie Push-Pull. Courbe rectiligne jusqu'à trente mille cycles par seconde. Quatre woofers de quinze pouces. Huit tweeters à chambre de compression. Un système de filtre à quatre cents cycles. Transformateurs bobinés à la main. Stylet de diamant et cellule à enroulement en or. (Il plaça un microsillon sur le plateau et ajouta :) Un moteur capable d'entraîner un poids de dix tonnes sans ralentir au-dessous de trente-trois tours un tiers. Pas mal, hein.

— Merveilleux.

Le morceau était *Daphnis et Chloé*. Une bonne moitié de sa collection avait mystérieusement disparu pour la plupart, des disques de musique atonale et expérimentale. Mrs Pritchett préférait les classiques standard. Beethoven et Schumann, le bon vieil orchestre de l'amateur de concert bourgeois. La perte de sa collection de Bartok le mit en rage. Bartok remuait les accents les plus profonds de sa personnalité. Il était impossible de vivre dans le monde de Mrs Pritchett ; elle était pire encore que (Tetragrammaton).

— Comme ça, fit-il en diminuant la lumière. Vous ne l'avez plus dans les yeux, maintenant, hein ?

— Je ne l'avais pas dans les yeux, dit Silky, troublée. (Une ombre de souvenir fit irruption dans son esprit purifié.) Je puis à peine voir où je marche, maintenant, je vais tomber.

— Vous ne tomberez pas de haut, fit Hamilton d'une voix sardonique. Que prenez-vous ? Je viens de me souvenir d'un fond de Scotch qui doit traîner quelque part.

Il ouvrit la porte de l'armoire aux liqueurs et ses doigts se refermèrent sur une bouteille. Il essaya d'attraper aussi des verres. La bouteille lui parut changée. Il l'examina et s'aperçut qu'il ne s'agissait pas de Scotch, somme toute.

— Allons-y pour la crème de menthe, corrigea-t-il, résigné.

(Cela valait peut-être mieux.) O.K ?

Daphnis et Chloé dévidaient leurs accords somptueux dans la pièce obscurcie. Hamilton conduisit Silky vers le divan et elle s'assit. Elle accepta docilement le verre qu'il lui tendit, et but consciencieusement, une expression humble et vacante sur le visage. Hamilton, se promenant dans la pièce, retoucha en connaisseur un certain nombre de détails, redressant un cadre ici, modifiant le réglage de l'amplificateur, baissant encore la lumière, tapotant un coussin du divan, s'assurant que la porte qui donnait sur les escaliers était bien fermée à clé. Il pouvait entendre Marsha qui s'affairait au-dessus d'eux. Elle l'avait bien cherché.

— Fermez les yeux et relaxez-vous, dit-il, plein d'une colère irraisonnée.

— Je suis bien, dit Silky d'une voix encore effrayée. Est-ce que cela ne suffit pas ?

— Bien sûr, marmonna-t-il, en proie à une humeur morbide. C'est merveilleux. Tenez, voici une idée. Ôtez vos chaussures et mettez vos pieds sur le divan. Vous aurez une impression toute différente de la musique de Ravel.

Docile, elle laissa tomber ses sandales blanches sur le plancher et ramena ses pieds nus sous elle.

— Charmant, dit-elle sans chaleur.

— Meilleur, hein ?

— Oui, vraiment.

Une immense tristesse s'empara de Hamilton.

— Ça ne sert à rien, fit-il, vaincu. C'est impossible.

— Qu'est-ce qui est impossible, Jack ?

— Vous ne comprendriez pas.

Ils demeurèrent silencieux un instant. Puis, lentement, Silky lui prit la main.

— Je suis désolée.

— Moi aussi.

— C'est ma faute, n'est-ce pas ?

— Peut-être. D'une façon lointaine et diffuse.

Après un bref silence, Silky demanda :

— Puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr. N'importe quoi.

— Voudriez-vous...

Sa voix était si faible qu'il pouvait à peine l'entendre. Elle le fixait de ses yeux immenses et sombres dans la semi-obscurité de la pièce.

— Jack, voudriez-vous m'embrasser ? Juste une fois ?

Il l'entoura de ses bras et l'attira contre lui, il leva son petit visage mince et l'embrassa sur la bouche. Elle se pressa contre lui, fragile, légère, et si terriblement mince. Ils restèrent ainsi l'un contre l'autre pendant un moment interminable, tandis qu'il la serrait de toute sa force contre lui, et à la fin, elle se détacha de lui, et elle ne fut plus qu'une silhouette fatiguée, indécise, perdue dans la pénombre.

— Je me sens si mal, souffla-t-elle.

— Il ne faut pas.

— Je me sens si... vide. Je souffre de partout. Pourquoi, Jack ? Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ai-je si mal ?

— Laissez tomber, dit-il, les dents serrées.

— Je ne veux pas avoir mal. Je veux vous donner quelque chose. Mais je n'ai rien à vous offrir. Je ne suis rien. Absolument rien. Comme un vide.

— Non. Pas entièrement.

Elle bougea dans l'obscurité. Elle s'était remise sur ses pieds. Maintenant, elle se tenait devant lui, une figure brouillée, indistincte, en mouvement. Lorsqu'il la regarda à nouveau, il vit qu'elle avait ôté ses vêtements ; ils formaient un petit tas net.

— Voulez-vous de moi ? demanda-t-elle.

— Oui, d'une façon plutôt théorique.

— Vous pouvez, vous savez.

Il sourit ironiquement.

— Puis-je réellement ?

— Vous pourriez...

Hamilton ramassa le tas de vêtements et le lui tendit.

— Habillez-vous et remontons. Nous perdons notre temps et le dîner refroidit.

— Ça ne sert à rien ?

— Non répondit-il, essayant de ne pas voir l'involontaire pureté du corps de Silky. Ça ne sert à rien. Mais vous avez fait de votre mieux. Vous avez fait ce que vous pouviez.

Lorsqu'elle se fut habillée, il lui prit la main et la conduisit vers la porte. Derrière eux, le phono vomissait toujours la musique aérienne de Ravel. Mais ils ne l'écoutaient plus, tandis qu'ils remontaient les marches et se sentaient malheureux.

— Je suis désolé, dit Silky, de vous avoir laissé en plan.

— Oubliez ça.

— Peut-être pourrais-je tout de même, d'une autre façon. Peut-être...

La voix de la jeune fille s'évanouit. Et dans la main de Hamilton, les doigts légers disparurent, se défirent dans l'obscurité. Étonné, il tendit les bras dans le vide et la chercha. Silky avait disparu. Elle avait quitté l'existence. Ébahi, incrédule, il n'osait bouger lorsque la porte au-dessus de lui s'ouvrit et que Marsha apparut en haut des marches.

— Oh, dit-elle, surprise. Tu es là. Viens... nous avons du monde.

— Du monde ?

— Mrs Pritchett. Et elle a amené avec elle toutes sortes de gens... on dirait une surprise-partie. Tout le monde rit.

Stupéfait, Hamilton grimpa les dernières marches et entra dans le living-room. Un murmure de voix l'accueillit. Trônant au milieu d'un groupe, se trouvait une femme en manteau de fourrure, portant un grotesque chapeau emplumé qui couvrait ses cheveux artificiellement blondis retombant en boucles métalliques sur ses joues et sur ses épaules grasses.

— Vous êtes tous là, s'écria Mrs Pritchett, pleine de joie, en l'apercevant. Surprise. Surprise. (Elle leva une boîte de carton et confia à voix haute :) J'ai apporté les meilleurs petits gâteaux que vous ayez jamais vus, de véritables trésors. Et les fruits confits les plus merveilleux que...

— Qu'est-ce que vous en avez fait ? demanda Hamilton, d'une voix rauque, s'avançant vers la femme. Où est-elle ?

Pendant un instant, Mrs Pritchett perdit toute contenance. Puis les capitons de chair qui lui tenaient lieu de traits reprirent tout leur calme. Elle sourit :

— Pourquoi ? Je l'ai supprimée, mon cher. J'ai éliminé cette catégorie. Vous ne le saviez pas ?

Hamilton stupéfait fixait la femme, et Marsha dut se précipiter près de lui et lui chuchoter à l'oreille :

— Fais attention, Jack, *fais attention*.

Il se tourna vers sa femme.

— Tu sais ce qui s'est passé ?

— Je le suppose. (Elle haussa les épaules.) Edith m'a demandé où vous étiez et je le lui ai dit. Pas en détail... juste en général.

— En quelle catégorie a-t-elle classé Silky ?

Marsha sourit de nouveau :

— Edith a trouvé tout de suite. Petite fille vicieuse, je crois.

— Toute une bande a dû disparaître, alors, dit Hamilton. Je me demande si ça en valait la peine.

Derrière Edith Pritchett venaient Bill Laws et Charley Mc Feyffe. Ils étaient tous deux chargés de denrées diverses.

— Grande fête, annonça Laws en s'inclinant devant Hamilton comme pour s'excuser. Où est donc la cuisine ? Je voudrais poser toutes ces boîtes.

— Comment va ? demanda Mc Feyffe avec un grand clin d'œil. Vous vous amusez ? J'ai vingt boîtes de bière dans ce sac. Nous sommes parés.

— Parfait, dit Hamilton, les yeux encore dans le vague.

— Tout ce que vous avez à faire est de claquer des doigts. (Mc Feyffe ajouta, tandis que son visage épais rougissait et qu'il transpirait :) Je veux dire tout ce qu'elle a à faire.

Derrière Mc Feyffe arriva la mince silhouette de Joan Reiss. David Pritchett marchait à côté d'elle. Enfin, fermant la marche, apparut le vieux vétérinaire aigre et digne, dont le visage ridé était parfaitement dénué d'expression.

— Tout le monde est là ? demanda Hamilton, malade d'inquiétude.

— Nous allons jouer aux charades, annonça joyeusement

Edith Pritchett. Je me suis décidée cet après-midi, expliqua-t-elle à Hamilton. Votre charmante femme et moi-même avons eu une longue conversation entre femmes.

— Mrs Pritchett, commença Hamilton.

Mais Marsha l'interrompit, sur le ton du commandement :

— Viens dans la cuisine et aide-moi à tout préparer.

Il la suivit avec méfiance. Dans la cuisine, Laws et Mc Feyffe semblaient embarrassés, ne sachant à quoi s'occuper. Laws eut un sourire hésitant, une brève grimace d'appréhension et peut-être de culpabilité ; Hamilton ne put en décider ; Laws se détourna vivement et fit semblant de préparer des sandwiches. Mrs Pritchett aimait les hors-d'œuvre.

— Un bridge, dit Mrs Pritchett avec emphase dans le salon. Mais il nous faudrait au moins quatre joueurs. Miss Reiss, pouvons-nous compter sur vous ?

— J'ai peur de ne pas très bien jouer au bridge, répondit Miss Reiss de sa voix incolore. Mais je ferai pour le mieux.

— Laws, fit Hamilton, vous êtes trop malin pour tout cela. Mc Feyffe, peut-être, mais pas vous...

Laws ne le regarda pas en face.

— Occupez-vous de vos affaires, dit-il brutalement. Je m'occupe de moi-même...

— Mais n'êtes-vous pas conscient de...

— Massa Hamilton, fit Laws d'une voix grotesque. J'prends mon plaisir où j'peux. J'tiens à viv' vieux.

— Ça va comme ça, dit Hamilton, plein de ressentiment. Inutile d'essayer de ça sur moi.

Laws lui tourna le dos non sans lui lancer un coup d'œil ironique, hostile. Mais il tremblait ; ses mains tremblaient si fort que Marsha dut lui ôter le morceau de bacon fumé.

— Laisse-le tranquille, dit-elle à son mari en le grondant. Sa vie est à lui.

— Là, tu as tort, dit Hamilton. C'est une vie qui lui appartient, à *elle*. Tu peux vivre, toi, de viande froide et de sandwiches ?

— Ce n'est pas si terrible, dit Mc Feyffe, avec philosophie. Réveille-toi, camarade. C'est le monde de cette vieille dame ; d'accord ? Elle le dirige. Elle est le chef, ici.

Arthur Silvester apparut sur le seuil.

— Pourrais-je avoir un verre d'eau tiède et un peu de bicarbonate, s'il vous plaît ? Mon estomac souffre d'acidité, aujourd'hui.

Posant sa main sur l'épaule maigre de Silvester, Hamilton lui dit :

— Arthur, votre Dieu n'a plus de place ici ; vous n'allez pas vous plaire dans ce monde.

Sans un mot, Silvester l'écarta et se dirigea vers l'évier. Marsha lui donna son verre d'eau tiède. Il se concentra sur le verre, dans un coin de la pièce, évitant de regarder autour de lui.

— Je ne puis pas le croire, dit Hamilton à sa femme.

— Croire quoi, mon chéri ?

— Silky. Qu'elle est partie. Absolument. Comme une mite que l'on écrase entre ses doigts.

Marsha haussa les épaules :

— Eh bien, elle se trouve ailleurs dans quelque autre monde. Dans le monde *réel*, elle mendie un verre et montre ses avantages.

La façon dont elle dit le mot « réel » le rendait inquiétant.

— Puis-je vous aider ?

Edith Pritchett, s'agitant follement, apparut sur le seuil, telle une grosse masse de viande tremblotante, enveloppée dans une robe voyante de soie à fleurs.

— Où puis-je trouver un tablier ?

— Dans le placard, Edith, dit Marsha, le lui indiquant.

Mû par une aversion instinctive, Hamilton s'écarta de la femme. Mrs Pritchett lui lança un sourire condescendant, un air entendu sur le visage.

— Ne soyez pas triste, Mr Hamilton. Ne gâchez pas notre plaisir.

Lorsque Mrs Pritchett fut retournée dans le living-room, Hamilton coinça Laws et lui glissa :

— Allez-vous laisser ce monstre contrôler toute votre vie ?

Laws haussa les épaules :

— Je n'ai jamais eu de vie. Vous appelez ça une vie, guider les gens autour du bévatron ? Des gens qui n'y comprennent rien, des gens qui sont venus là en se promenant, un tas de touristes

sans connaissances scientifiques...

— Et que faites-vous maintenant ?

Une ombre de fierté blessée passa sur le visage de Laws :

— Je fais de la recherche pour la Compagnie du Savon Lackman, là-bas, à San José.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Mrs Pritchett vient de l'inventer. (Évitant de regarder Hamilton en face, il expliqua :) Nous y fabriquons des savons de toilette parfumés.

— Seigneur ! dit Hamilton.

— C'est peu de chose, n'est-ce pas ? Pour vous du moins. Vous n'accepteriez pas un travail de ce genre.

— Je ne voudrais pas fabriquer du savon pour Edith Pritchett. Non.

— Je vais vous dire, dit Laws, d'une voix basse et lourde, essayez d'être un homme de couleur. Essayez de vous plier tout le temps et de dire « Oui monsieur », à n'importe quel morceau de merde blanche qui vous tombe dessus, à n'importe quel fumiste tellement ignorant qu'il s'écrase le nez sur le sol, tellement idiot qu'il est incapable de trouver les toilettes si quelqu'un ne l'y conduit pas. Si je ne l'y conduis pas. Je suis presque obligé de lui montrer comment baisser son froc, aussi. Essayez ça. Essayez de faire six années de Faculté en lavant les plats d'hommes blancs dans un restaurant à deux sous pour vivre. J'ai entendu parler de vous. Votre papa était un grand physicien. Vous avez eu tout l'argent que vous avez voulu. Vous n'avez jamais été plongeur. Essayez de décrocher un diplôme à la façon dont je l'ai fait. Essayez de porter vos diplômes dans votre poche pendant quelques mois, en cherchant du travail. Pour finir par guider ces gens, avec un brassard autour du bras. Comme un de ces Juifs dans les camps de concentration. Alors peut-être vous vous ficherez de travailler au laboratoire de recherche d'une fabrique de savons parfumés.

— Même si la fabrique de savons n'existe pas ?

— Elle existe, ici. (La face noire de Laws pâlisait presque de méfiance.) Et c'est ici que je suis. Aussi longtemps que j'y serai, je tâcherai d'en tirer le plus grand profit.

— Mais, protesta Hamilton, c'est une illusion.

— Une illusion ? (Laws eut un mauvais sourire. Il donna un coup de poing dans le mur de la cuisine.) Cela me semble assez réel.

— Cela n'existe que dans l'esprit d'Edith Pritchett. Un homme de votre intelligence...

— Laissez tomber, interrompit Laws brutalement. Je ne veux pas vous écouter. Dans l'autre monde, vous ne vous souciez pas tant de mon intelligence. Vous ne vous inquiétiez guère du fait que j'étais un guide. Vous ne sembliez pas très ennuyé...

— Des milliers de gens sont guides, dit Hamilton, conscient de l'inconfort de sa position.

— Des gens comme moi, peut-être. Mais pas des gens comme vous. Vous voulez savoir pourquoi je me trouve mieux ici que là-bas ? À cause de vous, Hamilton. C'est votre faute, pas la mienne. Pensez-y. Si vous aviez essayé, là-bas... mais jamais... Vous aviez votre femme et votre maison, votre chat, votre voiture et votre emploi. Vous trouviez cela agréable... bien entendu, vous voulez y retourner. Mais pas moi. Je n'étais pas si bien là-bas. Et je ne tiens pas à y retourner, moi.

— C'est pourtant ce qui va vous arriver si ce monde cesse d'exister.

Une haine froide et dévorante apparut sur le visage de Laws.

— C'est ce que vous voudriez, hein ?

— Bien sûr...

— Vous voulez que j'aie de nouveau un brassard. Vous êtes comme les autres... vous n'êtes pas différent. Ne faites jamais confiance à un homme blanc. C'est ce qu'ils me disaient. Mais je pensais que vous étiez mon ami.

— Laws, dit Hamilton, vous êtes le fils de pute le plus névrosé que j'aie jamais rencontré.

— Si je le suis, c'est de votre faute.

— Je suis désolé que vous le pensiez.

— C'est la vérité, dit emphatiquement Laws.

— Pas exactement. En partie, oui. Il y a un noyau de vérité dans ce que vous dites. Peut-être avez-vous raison ? Peut-être devriez-vous rester ici ? Peut-être cet endroit est-il meilleur pour vous... Mrs Pritchett prendra soin de vous, si vous acceptez de ramper, si vous parlez comme il faut, si vous marchez

derrière elle à la distance convenable et ne l'ennuyez pas. Si vous supportez le savon parfumé, la viande froide et les produits contre l'asthme. Dans le monde réel vous auriez à lutter contre n'importe qui. Peut-être est-il temps que vous vous reposiez ? Vous ne vous en seriez probablement pas tiré de toute façon.

— Cessez de l'embêter, dit Mc Feyffe qui écoutait. C'est une perte de temps. C'est rien qu'un nègre.

— Vous avez tort, dit Hamilton à Mc Feyffe. C'est un être humain et il en a assez de perdre toujours. Mais il ne gagnera pas ici, pas plus qu'aucun d'entre vous. Personne ne gagne, sauf Edith Pritchett. (À Laws, il dit :) Ce sera pire que d'être dominé par des hommes blancs..., dans ce monde, vous vous trouverez dans les mains d'une blanche d'un certain âge, et grasse par surcroît.

— Le dîner est prêt, appela Marsha du living-room. Que tout le monde vienne.

Un par un ils entrèrent dans le living-room. Hamilton arriva juste à temps pour voir Ninny Numbcats, attiré par l'odeur des victuailles, apparaître dans l'entrée. Tout ébouriffé d'avoir dormi dans une boîte à chaussures du placard, Ninny Numbcats se trouva juste sur le chemin de Mrs Edith Pritchett. Perdant l'équilibre, Mrs Pritchett dit :

— Bonté divine.

Et Ninny Numbcats qui se préparait à sauter sur les genoux de quelqu'un, disparut. Mrs Pritchett poursuivit son chemin sans paraître l'avoir remarqué, tenant un plateau de petits fours entre ses doigts boudinés.

— Elle vous a pris votre chat, dit David Pritchett d'une voix aiguë, accusatrice.

— Ne vous en faites pas, dit Marsha d'un air absent, il y en a des tas d'autres.

— Non, corrigea Hamilton. Il n'y en a plus. Souviens-toi. Tous les chats viennent de disparaître.

— De quoi s'agit-il ? demanda Mrs Pritchett. Quel était ce mot ? Je ne l'ai pas bien entendu.

— Sans importance, dit rapidement Marsha, s'asseyant et commençant à servir ses invités.

Les autres prirent place à leur tour. Le dernier à arriver fut Arthur Silvester. Ayant vidé son verre d'eau tiède et de bicarbonate, il sortit de la cuisine, portant une théière pleine.

— Où vais-je poser cela ? demanda-t-il, cherchant une place sur la table, tandis que la théière tremblait légèrement dans ses vieilles mains ridées.

— Je vais la prendre, dit Mrs Pritchett, un vague sourire sur les lèvres.

Tandis que Silvester se penchait vers elle, elle leva les bras pour saisir la théière. Alors, sans un changement d'expression, le vieil homme brandit la théière et l'asséna sur la tête de la femme, de toute sa force déclinante. Un murmure d'incrédulité monta de la table, et ils se levèrent tous.

Un instant avant que la théière ne touchât la tête, Arthur Silvester disparut de ce monde. La théière tomba de ses mains invisibles, sur le tapis, rebondit et se mit à rouler. Du thé se répandit partout en une tache hideuse, couleur d'urine.

— Oh, chers, fit Mrs Pritchett, vexée.

Et la théière brisée et la petite mare de thé partirent rejoindre Silvester.

— Comme c'est déplaisant, parvint à dire Marsha une seconde plus tard.

— Je suis heureux que ce soit fini, fit à voix basse Laws dont les mains tremblaient. C'est passé tout près.

Soudain, Joan Reiss quitta la table.

— Je ne me sens pas bien. Je reviens tout de suite.

Elle se précipita en dehors du living-room, traversa le couloir et entra dans la chambre à coucher.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Mrs Pritchett d'une voix anxieuse, tandis que ses yeux inspectaient la table. Y a-t-il quelque chose qui ennuie cette jeune fille ? Peut-être puis-je...

— Miss Reiss, appela Marsha d'une voix pénétrante, revenez, s'il vous plaît. Nous sommes en train de dîner.

— Je vais voir ce qui ne va pas, soupira Mrs Pritchett en se préparant à se lever...

Mais Hamilton était déjà sur pied.

— Ne vous inquiétez pas. Je m'en occupe, dit-il, se retournant à peine.

Miss Reiss était assise dans la chambre à coucher, les mains sur ses genoux, et son manteau, son sac et son chapeau à côté d'elle.

— Je lui ai dit de ne pas le faire, dit-elle tranquillement à Hamilton. (Elle avait ôté ses lunettes d'écaille. Ses yeux étaient très pâles, faibles, presque sans couleur.) Ce n'est pas le bon moyen.

— Alors ? ç'avait été *préparé*.

— Bien entendu, Arthur, le petit garçon et moi-même. Nous nous sommes rencontrés aujourd'hui même. Nous ne pouvons pas compter sur les autres. Nous craignons même de vous approcher à cause de votre femme.

— Vous pouvez compter sur moi, dit Hamilton.

Miss Reiss prit une petite bouteille dans son sac et la posa sur le lit à côté d'elle.

— Nous allons l'endormir, dit-elle d'une voix terne. Elle est vieille et fatiguée.

Hamilton saisit la bouteille et la regarda. C'était une préparation liquide de chloroforme, employée d'ordinaire pour travailler sur des spécimens biologiques.

— Mais ça va la tuer.

— Non, certainement pas.

David, le garçon, apparut sur le seuil.

— Vous feriez mieux de venir. Maman est en train de s'inquiéter.

Se levant, Miss Reiss récupéra la bouteille et la remit dans son sac.

— Je vais bien, maintenant. C'a été le choc. Il m'avait promis de ne pas le faire. Mais ces vieux soldats...

— Je vais m'en occuper, lui dit Hamilton.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas que vous la tuiez. Et je sais que vous le feriez.

Pendant un instant, ils se firent face. Puis, avec un geste impatient, Miss Reiss tira une bouteille de son sac et la mit dans les mains de Hamilton.

— Faites du bon travail, alors. Et faites-le ce soir.

— Non, demain : je l'emmènerai au-dehors... un pique-nique.

Nous irons dans les montagnes, très tôt. Dès qu'il fera jour.

— Ne vous laissez pas effrayer et ne reculez pas.

— Vous pouvez compter sur moi, dit-il, empochant la bouteille.

Et c'était vrai.

La lumière d'octobre était froide et humide. Traces de givre sur les gazons ; il était très tôt et la ville de Belmont reposait tranquillement encore dans un brouillard bleuté. Sur l'autoroute, une file de voitures se pressait dans la direction de San Francisco, pare-chocs contre pare-chocs.

— Oh, mon cher, fit Mrs Pritchett, consternée, quel trafic !

— Nous ne prendrons pas cette route, dit Hamilton, tandis qu'il quittait la route de la côte et s'engageait dans un chemin de traverse. Nous allons vers Los Gatos.

— Et alors ? demanda Mrs Pritchett, s'agitant sur les coussins de la voiture avec une pétulance puérile. Je ne suis jamais passée par là.

— Alors, nous allons faire tout le chemin jusqu'à l'océan, dit Marsha, excitée. Nous descendrons la grande autoroute de la côte jusqu'à Big Sur.

— Où est-ce ? demanda Mrs Pritchett, dubitativement.

— C'est dans les montagnes de Santa Lucia, juste en dessous de Monterey. Ça ne nous prendra pas trop longtemps et c'est un endroit charmant pour un pique-nique.

— Parfait, acquiesça Mrs Pritchett, s'enfonçant dans un siège et posant ses mains sur ses genoux. C'a été très gentil à vous d'organiser ce pique-nique.

— Mais non, fit Hamilton, pressant l'accélérateur.

— Je ne vois pas pourquoi nous n'avons pas été au parc de la Porte d'Or, fit Mc Feyffe, d'une voix soupçonneuse.

— Trop de gens, répondit Miss Reiss. Big Sur fait partie d'une réserve fédérale. C'est un endroit encore sauvage.

Mrs Pritchett sembla inquiète :

— Est-ce qu'il n'y a pas de danger ?

— Absolument pas, la rassura Miss Reiss. Tout ira bien.

— Ne devriez-vous pas être au travail, Mr Hamilton ? demanda Mrs Pritchett. Ce n'est pas un jour de congé. Mr Laws

est en train de travailler, lui.

— J'ai pris cette matinée, dit Hamilton sardoniquement. Je voulais pouvoir vous conduire.

— Comme c'est gentil, s'exclama Mrs Pritchett.

Tirant de grosses bouffées de son cigare, Mc Feyffe dit :

— Qu'est-ce qui se passe, Hamilton ? Vous êtes en train de manigancer quelque chose ?

Un nuage nauséabond de fumée se déploya jusqu'au siège arrière, là où se trouvait assise Mrs Pritchett. Fronçant les sourcils, elle abolit les cigares. Mc Feyffe aspira une large bouffée d'air ; en un instant son visage s'empourpra, puis, lentement, il reprit son aspect normal.

— Uh, marmonna-t-il.

— Vous dites ? fit Mrs Pritchett.

Mc Feyffe ne répondit pas. Il fouillait précipitamment ses poches, espérant que par miracle un cigare eût échappé au cataclysme.

— Mrs Pritchett, dit doucement Hamilton, vous êtes-vous jamais rendu compte que les Irlandais n'ont jamais apporté la moindre contribution à la culture. Il n'y a pas de peintres irlandais, ni d'Irlandais musiciens.

— Seigneur Dieu, fit Mc Feyffe, terrorisé.

— Pas de musiciens ? dit Mrs Pritchett, surprise. Mon cher, est-ce vrai ? Non, je ne m'en étais jamais rendu compte.

— Les Irlandais sont une race barbare, poursuivit Hamilton avec un plaisir sadique. Tout ce qu'ils font...

— George-Bernard Shaw, s'écria plaintivement Mc Feyffe. Le plus grand auteur dramatique du monde. William Butler. Yeats, le plus grand poète James Joyce, le... (Il se tut rapidement.) Un autre poète, fit-il.

— L'auteur d'*Ulysse*, ajouta Hamilton, interdit pendant des années à cause de ses passages obscènes.

— C'est du grand art, croassa Mc Feyffe.

Mrs Pritchett réfléchit :

— Oui, acquiesça-t-elle finalement. Ce juge décida que c'était de l'art. Non, Mr Hamilton, je pense que vous avez tort. Les Irlandais ont beaucoup fait pour la littérature et le théâtre.

— Swift, murmura Mc Feyffe, encourageant. Il écrivit *Les*

Voyages de Gulliver. Très grande œuvre.

— D'accord, dit Hamilton aimablement. Je perds.

Rendu presque inconscient par la terreur, Mc Feyffe se laissa aller sur les coussins de la voiture, le visage couvert de sueur, terreux.

— Comment as-tu pu ? dit Marsha, les lèvres tout contre celles de son mari. Espèce de monstre.

Amusée, Miss Reiss regarda Hamilton avec un aspect tout neuf.

— Vous jouiez serré.

— Presque autant que je le désirais, répondit Hamilton, qui ne se sentait plus très sûr de lui, maintenant qu'il y repensait. Désolé, Charley.

— Laissez tomber, murmura Mc Feyffe d'une voix rauque.

Sur la droite de la route, s'étendait un immense terrain vague. Hamilton chercha dans sa mémoire. Finalement, après un effort considérable, il se souvint. Là s'étaient trouvées d'immenses usines bruyantes, raffineries, produits chimiques, plastiques, scieries, et maintenant, tout était parti. Il ne restait plus qu'un immense horizon dénudé.

— Je suis passée ici une fois, dit Mrs Pritchett, en voyant l'expression de Hamilton. J'ai aboli toutes ces choses, sales, sentant mauvais, bruyantes.

— Ainsi, il n'y a plus d'usines ? demanda Hamilton. Bill Laws doit être un peu désappointé si sa fabrique de savons n'existe plus.

— J'ai conservé les fabriques de savons, dit tranquillement Mrs Pritchett. Celles qui sentent bon, au moins.

De façon perverse, Hamilton commençait à s'amuser. C'était si absurde, délirant et précaire. D'un geste, Mrs Pritchett supprimait des complexes industriels dans le monde entier. À coup sûr, cette plaisanterie ne pouvait durer longtemps. Les substructures de ce monde étaient en train de crouler. Personne ne naissait. Rien n'était fabriqué. Des catégories vitales n'existaient tout simplement pas. Le sexe et la procréation étaient domaines interdits et morbides, connus seulement de la profession médicale. Ce monde, de par son incohérence interne, tombait en ruine.

Cela lui donna une idée. Peut-être se trompait-il ? Peut-être y avait-il un meilleur moyen, plus rapide et plus facile, de parvenir à ses fins, d'attraper le chat par la queue ?

Mais il n'y avait plus le moindre chat. Au souvenir de Ninny Numbcats, une fureur douloureuse, sourde, s'éveilla en lui et lui coupa le souffle. Parce que le chat s'était trouvé involontairement en travers de son chemin... du moins les chats existaient-ils encore dans le monde de la réalité. Arthur Silvester, Ninny Numbcats, les moustiques, les fabriques d'encre et la Russie se débrouillaient tant bien que mal dans le monde réel. Il se sentit réconforté rien que d'y penser.

Ninny n'aurait pas apprécié ce monde, de toute façon. Les souris, les mouches et les mulots en avaient été éliminés. Et dans cette vie distordue, la sensualité des fonds de cours n'avait pas la moindre place.

— Regardez, dit Hamilton, décidé à faire une expérience.

Ils venaient d'entrer dans une petite ville sans caractère. Salles de jeux. Boutiques. Hôtels borgnes.

— Une honte, commenta-t-il. Je trouve que c'est une honte.

Les salles de jeux, les boutiques et les hôtels borgnes cessèrent d'exister. Dans le monde entier des terrains vagues apparurent un peu partout.

— C'est mieux, dit Marsha d'une voix légèrement inquiète. Mais, Jack, il vaudrait peut-être mieux... laisser Mrs Pritchett décider elle-même.

— J'essaie de l'aider, dit avec ingénuité Hamilton. Après tout, j'essaie d'apporter la culture aux masses, moi aussi.

Miss Reiss comprit rapidement.

— Regardez ce policeman, observa-t-elle, il donne une contravention à ce pauvre conducteur. Comment de telles choses peuvent-elles exister ?

— J'ai pitié de ce conducteur, fit Hamilton. Tomber dans les mains de cet ignoble sauvage. Un autre Irlandais probablement. Ils sont tous comme ça.

— Pour moi, il ressemble plutôt à un Italien, fit Mrs Pritchett d'une voix critique. Mais la police ne fait-elle pas aussi du bien, Mr Hamilton ? Ça a toujours été mon impression.

— La police, oui, acquiesça Hamilton. Mais pas les flics de la

route. Ce sont deux choses différentes.

— Oh, fit Mrs Pritchett, approuvant. Je comprends.

Les flics de la route, à commencer par celui qui se trouvait à leur gauche, cessèrent d'exister. Tout le monde, Mc Feyffe mis à part, commença à respirer plus librement.

— Ne me blâmez pas, dit Hamilton. Blâmez plutôt Miss Reiss.

— Abolissons Miss Reiss, dit soudain Mc Feyffe.

— Mais non, Charley, fit Hamilton souriant. Ce n'est pas faire preuve d'humanité.

— Oui, acquiesça sévèrement Mrs Pritchett. Cela m'étonne de vous, Mr Mc Feyffe.

Retombant dans son mutisme, Mc Feyffe examina le paysage par la fenêtre.

— Quelqu'un devrait nous débarrasser de ces marais, dit-il. Ils empuantissent l'atmosphère.

Les étendues boueuses cessèrent d'exister. Et par conséquent de sentir. À leur place une sorte de vague dépression longeait la route. Hamilton se demanda quelle profondeur elle pouvait bien avoir. Probablement pas plus de quelques pieds. Les marais n'avaient jamais été bien profonds. Sur le bord de la route vinrent se percher quelques oiseaux sauvages, les habitants dépossédés des lagunes.

— Eh bien, fit David Pritchett, c'est joliment drôle.

— À votre tour, dit Hamilton. Dites ce qui vous fatigue.

David le regarda et dit :

— Je ne suis fatigué de rien. Je veux tout voir.

Cela calma Hamilton.

— Vous avez raison, dit-il au petit garçon, et ne laissez personne vous faire changer d'avis.

— Comment pourrai-je devenir un savant s'il ne reste plus rien à examiner ? voulut savoir David Pritchett. Où trouverai-je de l'eau croupie pour mon microscope ? Toutes les mares croupissantes ont disparu.

— Mares croupissantes ? fit Mrs Pritchett d'une voix interrogative. Qu'est-ce que c'est, David ? Je ne suis pas sûre...

— Et il n'y a même plus de bouteilles brisées dans les champs, se plaignit David plein de ressentiment. Et je ne

trouverai plus d'insectes pour ma collection. Et vous avez pris tous les serpents si bien que je ne pourrai pas me servir de mon piège à serpents. Et que vais-je faire au lieu de regarder le charbon que l'on décharge à la station de chemin de fer ? Il n'y a plus de charbon. Et j'avais l'habitude d'aller du côté de la Compagnie des Encres Parker... Maintenant c'est parti... Vous allez finir par ne plus rien laisser.

— Seulement les choses agréables, dit sa mère d'un ton réprobateur. Il existe toutes sortes de choses charmantes auxquelles vous pouvez penser. Vous ne voulez tout de même pas jouer avec des choses sales et déplaisantes.

— Et, poursuivit sans se lasser David, Eleanor Root, la fille qui vient de s'installer de l'autre côté de la rue, allait me montrer quelque chose qu'elle a et que je n'ai pas, si j'allais dans le garage avec elle, et j'y ai été, et elle ne l'avait pas, après tout. Et je ne suis pas content de ça.

Écarlate, Mrs Pritchett essaya de reprendre son souffle.

— David Pritchett, cria-t-elle, vous êtes un petit garçon pervers. Qu'ai-je fait au ciel pour avoir un enfant comme vous ? D'où avez-vous pris tout cela ?

— De son père, probablement, estima Hamilton. Mauvaise graine.

— Ce doit être vrai. Ce n'est certes pas moi qui... (Reprenant sa respiration avec peine, Mrs Pritchett ajouta :) David, lorsque nous serons de retour à la maison, vous aurez une fessée comme jamais dans votre vie. Vous ne pourrez plus vous asseoir pendant une semaine. Jamais de ma vie entière...

— Abolissez-le, dit Miss Reiss philosophiquement.

— Ne m'abolissez pas, prévint David, d'une voix belliqueuse. Vous feriez mieux de ne pas le faire, c'est tout ce que je peux dire.

— Je vous parlerai plus tard, jeune homme, dit sa mère, les yeux furieux. Jusqu'à nouvel ordre, je ne vous parlerai plus, jeune homme.

— Je m'en fiche, dit David.

— Je vous parlerai, fit Hamilton.

— Je préfère que vous ne le fassiez pas, dit Mrs Pritchett d'une voix aiguë, le menton haut, les yeux furieux. Je veux qu'il

apprenne qu'il ne peut se trouver en compagnie de gens bien élevés s'il continue à se conduire de façon répugnante.

— Il m'arrive à moi-même de me conduire... commença Hamilton, mais Marsha lui donna un coup de pied dans la cheville et il se tut.

— Si j'étais toi, fit Marsha à voix basse, je n'insisterais pas.

Désagréablement surprise, Mrs Pritchett regarda sans rien dire par la fenêtre de la voiture et se mit à abolir différentes sortes de choses. De vieilles fermes flanquées de moulins branlants, de vieilles automobiles rouillées disparurent de cette version de l'univers. Des hangars cessèrent d'être, et des arbres morts, des écuries misérables, des tas de fumier et des ramasseurs de fruits parce qu'ils étaient pauvrement vêtus.

— Qu'est-ce donc que cela ? demanda Mrs Pritchett d'une voix irritée.

Sur leur droite se dressait un bâtiment en béton, fort laid.

— C'est, fit Hamilton, une station de la Compagnie de Gaz et d'Électricité du Pacifique. C'est un relais pour des conducteurs à très haute tension.

— Bon, dit Mrs Pritchett, je suppose que c'est utile.

— Certains le pensent, fit Hamilton.

— Ils auraient pu rendre ce bâtiment plus agréable, fit remarquer Mrs Pritchett.

Lorsqu'ils passèrent devant le bloc de béton, ses lignes semblèrent trembler et se dissoudre. Le temps de le laisser derrière eux, et il était devenu une sorte de chalet pimpant, avec de la vigne vierge grimpant le long de ses murs pastel.

— Charmant, murmura Marsha.

— Attendez que les électriciens s'amènent pour vérifier les câbles, dit Hamilton. Ils auront une surprise.

— Mais non, corrigea Miss Reiss, avec un froid sourire sur les lèvres. Ils ne s'en apercevront même pas.

Il n'était pas tout à fait midi lorsque Hamilton quitta la nationale un et guida la voiture dans cette jungle verdoyante qu'était la forêt de Los Padres. Des séquoias gigantesques les environnaient ; une ombre pesante couvrait le chemin étroit qui s'enfonçait dans le parc de Big Sur et menait à la rampe de Cone

Peak.

— C'est effrayant, remarqua David.

La route se mit à grimper. Ils avaient atteint une zone rocailleuse hérissée de petits buissons, émaillée de rochers et de plaques de verdure. Et les fleurs favorites d'Edith Pritchett, les marguerites de Californie, qui s'épandirent là, en touffes denses, par millions. Mrs Pritchett, à ce spectacle, ne put retenir un soupir de plaisir.

— Oh, c'est si beau. Arrêtons-nous ici pour manger.

Obligé, Hamilton quitta le chemin et conduisit la Ford sur le talus. La voiture fut durement secouée jusqu'à ce que Mrs Pritchett ait aboli les bosses et les cailloux. Un instant plus tard, ils s'arrêtèrent et Hamilton coupa le contact. Pas le moindre bruit, sauf le faible sifflement du radiateur et les cris lointains d'oiseaux invisibles.

— Parfait, dit Hamilton, nous y sommes. Ils sortirent vivement de la voiture. Les hommes tirèrent les paniers de provisions du coffre, Marsha portait la nappe et la caméra. Miss Reiss tenait les bouteilles thermos pleines de thé. David courait dans toutes les directions à la fois, massacrait les touffes de fleurs avec une longue badine, et chassa pour finir toute une famille de cailles.

— Comme ils sont jolis, s'extasia Mrs Pritchett. Voyez les petits.

Ils étaient seuls. Ne s'offraient à leurs yeux que le déferlement de la forêt verte qui dévalait la pente jusqu'au bord de l'océan Pacifique, le ruban interminable, gris de plomb, de la non-route, tout en bas, et au-delà, l'immense surface d'eau mouvante qui impressionna même David.

— Eh ben, murmura-t-il. C'est grand.

Mrs Pritchett choisit avec soin l'endroit du pique-nique, et la nappe fut soigneusement déployée. Les paniers furent ouverts. Et l'on se passa joyeusement les napperons, les assiettes de carton, les couverts et les gobelets.

À l'écart, dans l'ombre des pins, Hamilton préparait le chloroforme. Personne ne lui prêtait attention, tandis qu'il déployait son mouchoir et qu'il l'imprégnait de chloroforme. Le vent frais emportait l'odeur caractéristique du narcotique au

loin. Il n'y avait de danger que pour une seule personne dont le nez, la bouche et l'appareil respiratoire allaient se trouver en fâcheuse situation. Ce serait vite fait, sûr, et efficace.

— Que fais-tu, Jack ? dit soudain Marsha à son oreille.

Surpris, il frémit et lâcha presque la bouteille.

— Rien du tout, dit-il d'une voix brève. Retourne là-bas et commence à éplucher les œufs durs.

— Tu es en train de faire quelque chose. (Fronçant le sourcil, Marsha se pencha vers lui.) Jack ! Est-ce... de la mort aux rats ?

Il essaya de sourire :

— Un remède énergique ; pour mon rhume de cerveau.

Le regardant bien en face, Marsha dit :

— Tu es en train de préparer quelque chose. Je le sais. Tu as toujours un drôle d'air quand tu montes un coup.

— Je vais liquider cette histoire idiote, dit Hamilton, avec fatalisme. J'en ai soupé.

Les doigts fermes et minces de Marsha se fermèrent sur son bras.

— Jack, pour moi...

— Tu te plais donc tellement ici ? (Il s'écarta d'elle.) Toi et Laws et Mc Feyffe. Vous vous amusez ici. Tandis que cette harpie abolit des gens, des animaux et des insectes, tout ce sur quoi son imagination limitée vient de tomber.

— Jack, *ne fais rien*. S'il te plaît, ne le fais pas. Promets-le moi.

— Désolé, dit-il. Je me suis déjà décidé. La roue a commencé de tourner.

Regardant de ses yeux myopes par-dessus les fourrés, Mrs Pritchett les appela :

— Allons, venez, Jack et Marsha. Prenez de la viande froide et des yoghourts. Dépêchez-vous pendant qu'il reste encore quelque chose.

Empêchant Hamilton de passer, Marsha dit rapidement :

— Je ne te laisserai pas faire. Tu ne peux pas, Jack. Ne comprends-tu pas ? Rappelle-toi Silvester ; rappelle-toi.

— Laisse-moi passer, coupa-t-il durement. Ce produit est en train de s'évaporer.

Soudain, à son grand étonnement, des larmes emplirent les

yeux de Marsha.

— Oh, mon chéri, qu'est-ce que je vais devenir ? Je ne pourrais jamais supporter qu'elle te supprime toi aussi, j'en mourrais.

Le cœur de Hamilton s'adoucit.

— Tu essaies de m'avoir.

— Mais non.

Des larmes coulaient sur ses joues. Elle essayait de le retenir. C'était peine perdue naturellement. Miss Reiss avait réussi à attirer Edith Pritchett dans leur direction, et à faire en sorte qu'elle tourne le dos à Hamilton. David, par son bavardage effréné, retenait l'attention de sa mère sur une pierre qu'il venait de trouver, et en même temps, il indiquait du doigt un point lointain du paysage. La scène était prête. Une telle chance ne se retrouverait pas de sitôt.

— Va-t'en dit doucement Hamilton. Tourne-toi si tu ne veux pas regarder. (Il écarta fermement les doigts de Marsha.) C'est pour ton bien, pour toi, pour Laws, pour Ninny, et tous les autres. Même pour les cigares de Mc Feyffe.

— Je t'aime, Jack, dit Marsha d'une voix étouffée.

— Et il me faut agir, répondit-il. D'accord ?

— D'accord, bonne chance.

— Merci.

Tandis qu'il se dirigeait vers les autres, il lui dit encore :

— Je suis heureux que tu m'aies pardonné à propos de Silky.

— Et toi, m'as-tu pardonnée ?

— Non, dit-il. Mais peut-être le ferai-je lorsque je reverrai Silky.

— J'espère, dit Marsha d'une voix pitoyable.

— Porte-moi chance.

Avançant sur le sol couvert de mousse, il la quitta et se dirigea rapidement vers la silhouette informe d'Edith Pritchett. Mrs Pritchett était en train d'absorber une tasse de carton pleine d'un thé orange. Elle tenait dans la main gauche la moitié d'un œuf dur. Sur ses genoux imposants se trouvait une assiette de salade de pommes de terre et d'abricots bouillis. Tandis que Hamilton s'approchait et se penchait vers elle, Miss Reiss dit d'une voix ferme à la vieille femme :

— Mrs Pritchett, voulez-vous me passer le sucre ?

— Mais certainement, ma chère, répondit Mrs Pritchett, posant les restes de l'œuf dur et se penchant pour attraper le sac de papier qui contenait le sucre.

— Mon Dieu, dit-elle, en se bouchant le nez, qu'est-ce que c'est que cette affreuse odeur ?

Et, dans les mains tremblantes de Hamilton, le chiffon imprégné de chloroforme disparut. La bouteille cessa d'être, dans sa poche, Mrs Pritchett tendit poliment le sucre à Miss Reiss et s'occupa de son œuf dur.

C'était fini. Le plan avait échoué, sans anicroche, et définitivement.

— Un thé excellent, s'exclama Mrs Pritchett, tandis que Marsha s'approchait lentement. Je vous en félicite, ma chère. Vous êtes une cuisinière-née.

— Eh bien, dit Hamilton, c'est fini.

S'asseyant sur le sol, il frotta ses mains l'une contre l'autre et jeta un coup d'œil sur les provisions.

— Qu'est-ce qui reste, ici ?

Les yeux écarquillés, David Pritchett le héla :

— La bouteille est partie, gémit-il. Elle l'a prise.

Sans lui prêter attention, Hamilton se servit :

— Je crois que je vais prendre un peu de tout, dit-il.

Cela paraît appétissant.

— N'hésitez pas, insista Mrs Pritchett, la bouche pleine. Essayez ces céleris extraordinaires et ce fromage blanc. Ils sont irrésistibles.

— Merci, fit Hamilton. Je vais en profiter.

David Pritchett, désespéré, sauta sur ses pieds et hurla en pointant un doigt vers sa mère :

— Vieille taupe, vous avez pris notre chloroforme. Vous l'avez fait disparaître. Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

— Bien sûr, dit Mrs Pritchett d'une voix égale. C'était un produit chimique répugnant, et je ne vois franchement pas ce que vous comptiez en faire. Vous devriez finir de manger et essayer ensuite de reconnaître autant de roches que vous le pourrez.

D'une petite voix pointue, Miss Reiss dit :

— Mrs Pritchett, qu'allez-vous faire de nous ?

— Quelle étrange question, déclara Mrs Pritchett, se servant une nouvelle fois de la salade. Mangez un peu plus, ma chère. Vous êtes vraiment trop mince ; vous devriez avoir un peu de chair sur les os.

Ils se mirent à manger, mécaniquement. Mais Mrs Pritchett semblait être la seule à prendre plaisir au repas ; elle n'y fit pas peu honneur.

— C'est si paisible, ici, remarqua-t-elle. On n'entend que le bruit du vent qui passe dans les branches des pins.

Au loin, un avion ébranla l'air. Ce devait être un appareil des garde-côtes qui se dirigeait vers le rivage.

— Quel bourdonnement désagréable, dit Mrs Pritchett, haussant les sourcils. Quelle intrusion intolérable.

L'avion et tous les autres membres de la famille des appareils volants cessèrent brusquement d'exister.

— Eh bien, fit Hamilton. Je me demande ce que ce sera la prochaine fois.

— L'humidité, répondit Mrs Pritchett avec assurance.

— Pardon ?

— L'humidité. (Elle changea malaisément de place.) Je ne puis sentir l'humidité du sol. C'est très déplaisant.

— Pouvez-vous abolir une abstraction ? demanda Miss Reiss.

— Bien sûr, ma chère.

Le sol, sous eux, devint aussi sec et chaud qu'un toast.

— Et le vent, un peu frais, n'est-ce pas ? (Le vent se transforma en une caresse légère.) Qu'en pensez-vous ?

Un immense découragement envahit Hamilton. Qu'avait-il à perdre ? Il ne restait rien. Ils avaient atteint le fond.

— Ne trouvez-vous pas que la couleur de l'océan est plutôt répugnante, dit-il. Je la trouve même agressive.

L'océan passa d'un gris terne à un vert pastel.

— Bien préférable estima Marsha. (Assise à côté de son mari, elle lui serra frénétiquement la main.) Oh, chéri, commença-t-elle, d'une voix désespérée.

L'attirant contre lui, Hamilton dit :

— Regardez cette mouette qui survole les vagues.

— Elle cherche des poissons, expliqua Miss Reiss.

— Ce sont des animaux diaboliques, déclara Hamilton. Ils tuent les poissons sans défense.

La mouette disparut.

— Mais les poissons le méritent, ajouta pensivement Miss Reiss, ils se repaissent de toutes les petites bêtes de protozoaires.

— Les poissons sont vicieux, dit d'une voix légère Hamilton.

Une onde légère sembla agiter la surface de l'eau. Les poissons en tant que catégorie avaient cessé d'exister. Au beau milieu de la nappe, la boîte de harengs fumés disparut subitement.

— Oh, dit Marsha. C'était un produit importé de Norvège.

— Cela a dû coûter cher, dit Mc Feyffe. Tous ces produits importés coûtent de l'argent.

— Qui a besoin d'argent ? demanda Hamilton.

Il tira de sa poche une poignée de monnaie et la jeta sur le versant de la colline. Les pièces étincelaient sous la lumière du soleil.

— Sale truc.

Les points étincelants disparurent. Dans sa poche, son portefeuille s'aplatit soudain. Les billets s'en étaient allés.

— C'est très gentil à vous, dit Mrs Pritchett, de m'aider. Je manque d'idées de temps à autre.

Au loin, beaucoup plus bas, une vache apparut derrière un bosquet, avançant lentement. Comme ils la regardaient, elle procéda à une opération malséante.

— Abolissez les vaches, cria Miss Reiss.

Mais c'était inutile. Edith Pritchett avait déjà fait le nécessaire.

La vache avait disparu.

Et avec elle, nota Hamilton, sa ceinture. Et les chaussures de sa femme. Et le sac de Miss Reiss. Sur la nappe, les yoghourts et le fromage à la crème s'étaient évanouis eux aussi. Miss Reiss arracha une poignée de ronces.

— Quelles plantes dangereuses, se plaignit-elle. Je me suis piquée.

Les ronces disparurent. Et avec elles, une bonne partie de l'herbe sèche, dans les endroits pelés que les vaches avaient

broutés. À leur place, il n'y avait plus que le sable et les pierres.

— J'ai trouvé une noix empoisonnée, hurla David en courant tout autour d'eux.

— Les bois en sont pleins, révéla Hamilton. Et pleins de baies mortelles et de lierres dangereux.

Les arbres tremblèrent, sembla-t-il. Tout autour d'eux, la forêt s'éclaircit, dans un frémissement à peine perceptible. La végétation se raréfiait.

Tristement, Marsha repoussa les restes de ses chaussures. Il n'en demeurait que les boucles de métal et que les fers.

— N'est-ce pas triste ? dit-elle d'une voix morne à Hamilton.

— Supprimez les chaussures, suggéra Hamilton.

— C'est une bonne idée, acquiesça Mrs Pritchett, les yeux brillants d'enthousiasme. Les chaussures donnent des crampes aux pieds.

Les fragments de métal disparurent de la main de Marsha ainsi que les souliers du groupe. Les énormes chaussettes de Mc Feyffe semblaient frétiller dans la lumière. Embarrassé, il ramena ses pieds sous lui afin de les dérober aux regards.

Sur l'horizon, la fumée d'un navire de commerce était à peine visible.

— Sale cargo commercial, annonça Hamilton. Il faut l'effacer de la mer.

La traînée de fumée grise disparut. C'en était fait de la marine de commerce.

— Voilà un monde singulièrement propre, affirma Miss Reiss.

Sur la grand-route, roulait une voiture. Sa radio hurlait à pleine puissance.

— Supprimez la radio, dit Hamilton. (Le bruit cessa.) Et les postes de télévision et les cinémas.

Le changement n'était pas visible, cette fois. Mais il n'en était pas moins effectif.

— Et les instruments de musique à bon marché, accordéons, harmonicas, banjos et vibraphones. Dans le monde entier, ces instruments n'existaient plus.

— La publicité, cria Miss Reiss, comme un long camion se déplaçait sur la route, portant d'immenses panneaux couverts

de slogans. Les camions aussi.

Le camion disparut, projetant son conducteur dans le caniveau au bord de l'asphalte.

— Il est blessé, dit faiblement Marsha.

Le conducteur qui se débattait disparut aussitôt.

— L'essence, dit Hamilton. C'était ce que transportait le camion.

Dans le monde entier, l'essence disparut.

— Le pétrole, ajouta Miss Reiss.

— La bière, l'alcool et le thé, dit Hamilton.

— Le sirop, le miel et le cidre, dit Miss Reiss.

— Les pommes, les oranges, les citrons, les abricots et les poires, dit faiblement Marsha.

— Les raisins et les pêches, marmonna Mc Feyffe.

— Les noix, les ignames et les patates douces, dit Hamilton.

Obligemment, Mrs Pritchett abolit ces catégories variées. Les tasses de thé se vidèrent. Les restes de leur repas diminuèrent considérablement.

— Les œufs et les saucisses, cria Miss Reiss, sautant sur ses pieds.

— Le fromage, les poignées et les portemanteaux, ajouta Hamilton, se joignant à elle.

Sans hésiter, Mrs Pritchett compléta sa liste.

— Vraiment, souffla-t-elle, n'allons-nous pas un peu trop loin ?

— Les oignons, les fours électriques et les brosses à dents, dit clairement Marsha.

— Le soufre, les crayons, les tomates et la farine, annonça David entrant dans le jeu.

— Les herbes, les voitures et les charrues, cria Miss Reiss.

Derrière eux, la Ford disparut. Sur les coteaux du parc de Big Sur, la végétation s'éclaircit encore.

— Les trottoirs, suggéra Hamilton.

— Les fontaines et les horloges, ajouta Marsha.

— Le cirage, cria David, sautant d'un pied sur l'autre.

— Les brosses à cheveux, dit Miss Reiss.

— Les illustrés, nota Mc Feyffe. Et la pâtisserie avec des inscriptions ; ce truc français.

— Les chaises, dit soudainement Hamilton, étonné de son audace. Et les lits.

— Les lits sont immoraux, acquiesça Miss Reiss, marchant sur la bouteille thermos dans son excitation. Supprimez-les. Et le verre. Tout ce qui est en verre.

Mrs Pritchett fit disparaître ses lunettes et tout ce qui pouvait leur ressembler dans l'univers.

— Le métal, cria Hamilton d'une voix faible et étonnée.

La fermeture à glissière de son pantalon disparut Et ce qui restait de la bouteille thermos – l'enveloppe de métal – la petite montre de Marsha, les plombages de leurs dents, les agrafes des sous-vêtements féminins.

David fit un bond, hurlant :

— Les vêtements.

En un instant, ils se retrouvèrent aussi nus qu'au jour de leur naissance. Mais cela n'avait pas d'importance ; les sexes avaient disparu depuis longtemps.

— La végétation, dit Marsha, se relevant pour se rapprocher craintivement de son mari.

Cette fois, le changement fut étonnant. Les collines et le vaste horizon de montagnes devinrent aussi chauves qu'autant de galets. Il ne restait rien que la terre brune de l'automne, sous le soleil pâle et froid.

— Les nuages, dit Miss Reiss, le visage grimaçant. (Les quelques nuées blanches qui passaient dans le ciel disparurent.) Et la brume. Instantanément le soleil semblait luire furieusement.

— Les océans, dit Hamilton.

L'étendue verte s'éclipsa en un clin d'œil. Il ne restait plus qu'un incroyable creux de sable sec qui s'étendait aussi loin que l'œil pouvait porter. Effaré, il hésita un instant, ce qui donna à Miss Reiss le temps de crier :

— Le sable.

Le creux gigantesque s'approfondit. Ils perdirent le fond de vue. Un grondement souterrain, caverneux, fit vibrer la terre sous leurs pieds. L'équilibre fondamental de la planète avait été ébranlé.

— Dépêchons-nous, insista Miss Reiss. Que décidons-nous,

maintenant ? Que reste-t-il ?

— Les villes, suggéra David.

Impatiemment, Hamilton l'écarta :

— Les collines, les hauteurs, dit-il.

Et aussitôt, ils se retrouvèrent au milieu d'une plaine infinie, toutes les dépressions, toutes les bosses avaient disparu. Six silhouettes nues, pâles, de poids et de formes différentes, qui regardaient autour d'elles un monde morne.

— Tous les animaux sauf l'homme, souffla Miss Reiss.

Cela fut fait.

— Toutes les formes de vie sauf l'homme, surenchérit Hamilton.

— Les acides, cria Miss Reiss, et elle se plia en deux immédiatement, le visage crispé de douleur.

Ils se tordaient tous de souffrance ; l'activité chimique de leurs corps se trouvait déséquilibrée.

— Les sels métalliques, hurla Hamilton. Et de nouveau la douleur les reprit.

— Nitrates, ajouta d'une voix aiguë Miss Reiss.

— Phosphore !

— Chlorure de sodium !

— Iode !

— Calcium !

Miss Reiss, à demi inconsciente, se laissa complètement glisser au sol. Ils gisaient tous dans diverses postures grotesques.

Le corps flasque, palpitant d'Edith Pritchett était agité de spasmes. De la salive coulait sur ses lèvres tandis qu'elle essayait de se concentrer sur les catégories énumérées.

— Hélium ! coassa Hamilton.

Tout, autour de lui, se transformait et disparaissait. Il tournoyait au sein d'un chaos de ténèbres infinies.

— Fréon. Gléon.

— Hydrogène, parvinrent à articuler les lèvres exsangues de Miss Reiss.

— Azote, invoqua Hamilton, tandis que la vague de néant s'approchait de lui.

Dans une dernière explosion d'énergie, Miss Reiss se dressa

à demi et poussa un cri :

— Air.

La couche de l'atmosphère disparut de l'univers. Les poumons absolument vides, Hamilton se sentit sombrer dans la mort. Tandis que l'univers entier disparaissait, il vit encore la forme inerte d'Edith Pritchett agitée de spasmes involontaires ; la conscience l'avait fuie.

Ils avaient donc gagné. Son pouvoir sur eux n'était plus ; ils y avaient mis bon ordre. Ils étaient finalement libres... mais dans quel état.

Il vivait. Il gisait, dans une position inconfortable, incapable de se redresser, ses poumons s'essoufflant en vain, ses doigts grattant le sol. Mais où donc se trouvait-il ?

Au prix d'efforts effrayants, il essaya d'ouvrir les yeux.

Il n'était plus dans le monde de Mrs Pritchett. Tout autour de lui, les ténèbres palpaient, en un courant hideux et inquiétant qui le frôlait. Péniblement, il parvint à distinguer d'autres silhouettes, d'autres corps étendus ici et là.

Marsha, inerte et silencieuse, se trouvait tout à côté de lui. Un peu plus loin, gisait Charley Mc Feyffe, bouche ouverte, yeux vitreux. Et, vaguement, dans ce tournoiement de ténèbres, il parvint à reconnaître Arthur Silvester, David Pritchett et Bill Laws, et la forme énorme, grotesque, d'Edith Pritchett, encore inconscients.

Se trouvaient-ils de nouveau dans le bévatron ? Un bref sentiment de joie l'effleura une seconde... puis s'en alla. Non, ce n'était pas le bévatron.

Une sorte de gémissement se forma dans sa gorge. Désespérément, faiblement, il tenta d'échapper à la chose qui se penchait vers lui, à cette enveloppe de vie, maigre, squelettique, qui se repliait lentement sur elle-même et s'approchait de lui à le toucher.

Dans son oreille, elle commença à murmurer d'une voix sèche, irritante. Avec une vibration morne, le son martelait son tympan, résonnait comme en un écho, insistant jusqu'à ce qu'il cessât de tenter de le couvrir de son propre hurlement, jusqu'à ce qu'il ait renoncé à le repousser.

— Merci, dit cette chose d'une voix métallique. Vous avez

bien joué votre rôle. Tout est arrivé comme je l'avais prévu.

— Allez-vous-en, cria-t-il.

— Je m'en irai, promit la voix. Je veux que vous vous leviez et que vous alliez à votre travail. Je veux vous observer. Vous êtes tous très intéressants. Je vous ai regardé faire pendant longtemps, mais pas de la façon que je souhaitais. Je veux vous observer de plus près. Je veux vous observer à chaque minute. Je veux voir tout ce que vous ferez. Je serai auprès de vous, au-dedans de vous, là où je pourrai vous atteindre lorsque je le voudrai. Je veux être capable de vous atteindre, toujours, partout. Je veux pouvoir vous faire faire des choses. Je veux voir comment vous réagissez. Je veux. Je veux...

Mais, il savait où il était ; il savait de qui c'était le monde. Il reconnaissait la voix calme, métallique, qui assiégeait sans répit ses oreilles et son cerveau.

C'était la voix de Joan Reiss.

— Dieu merci, disait une voix, lentement, méthodiquement. (Une voix de femme, cassante.) Nous sommes revenus. Nous sommes revenus dans le monde réel.

Les flaques de ténèbres s'étaient dissipées. Le paysage familier de la forêt et de l'océan s'étendait à perte de vue ; l'étendue verte du parc de Big Sur et le ruban de l'autoroute, au pied de Cône Peak, avaient réintégré la réalité.

Le ciel bleu de l'après-midi était pur au-dessus de leurs têtes. Les marguerites de Californie brillaient dans l'humidité automnale. Et devant eux, gisaient les restes du pique-nique, les bouteilles et les plats, les assiettes et les gobelets de carton. À la droite d'Hamilton s'élevait une touffe de sapins. Le coupé Ford, brillant et luisant, étincelait amicalement de tous ses chromes là où il l'avait garé, tout près, au bout de la prairie.

Une mouette apparut, battant des ailes, à travers la brume qui couvrait l'horizon. Un camion Diesel approchait bruyamment, laissant derrière lui une traînée de fumée noire. Dans les broussailles sèches, à mi-hauteur du coteau, un écureuil de prairie se hâtait en zigzaguant vers son terrier.

Tout autour de Hamilton, les autres s'agitaient. Ils étaient sept en tout : Bill Laws se trouvait du côté de San José, et devait se lamenter de la perte de sa fabrique de savons... Hamilton parvint à distinguer la silhouette de sa femme alors qu'une douleur atroce brouillait encore sa vision. Marsha s'était remise sur ses genoux et jetait un regard hébété autour d'elle. Près d'elle gisait Edith Pritchett, encore inerte. Plus loin se trouvaient Arthur Silvester et David Pritchett. Charley Mc Feyffe commençait tout juste à remuer au bord de la nappe.

Joan Reiss, silhouette mince et tirée à quatre épingles, était assise à côté de Hamilton. Avec méthode, elle ramassait son sac et ses lunettes ; son visage était dépourvu de toute expression tandis qu'elle affectait de remettre de l'ordre dans son chignon

serré.

— Dieu merci, répéta-t-elle, en se remettant habilement sur ses pieds. C'est fini.

C'était sa voix qui avait éveillé Hamilton. Mc Feyffe, de l'endroit où il gisait, la fixa d'un œil morne.

— De retour ? dit-il, sans comprendre.

— Nous sommes de retour dans le monde réel, dit Miss Reiss d'une voix dépourvue d'émotion. N'est-ce pas merveilleux ?

Elle se tourna vers la silhouette informe, immobile, qui était étendue à côté d'elle sur l'herbe humide.

— Levez-vous, Mrs Pritchett. Vous n'avez plus de pouvoir sur nous, maintenant. (Se penchant, elle pinça le bras boursoufflé de la femme.) Tout est de nouveau comme d'ordinaire.

— Dieu en soit loué, marmonna Arthur Silvester, tandis qu'il s'efforçait de se lever. Oh, cette terrible voix.

— C'est fini ? respira Marsha, et ses yeux bruns étaient pleins encore de doute et de soulagement. (Elle se redressa et se secoua, titubant encore.) Cet affreux cauchemar... à la fin... à peine si j'ai pu m'en rendre compte.

— Que s'est-il passé ? demanda David Pritchett qui tremblait de tous ses membres. Cet endroit et cette voix qui nous parlait.

— C'est fini, dit Mc Feyffe, faiblement, avec une conviction un peu forcée. Nous sommes saufs.

— Je vous aide à vous relever, Mr Hamilton, dit Miss Reiss en rapprochant de lui.

Lui tendant sa main fine et blanche, osseuse, elle le fixa, et sourit d'un sourire pâle et incolore.

— Quel effet cela vous fait-il d'être enfin de retour dans le monde réel ?

Il ne put pas répondre. Il se laissa retomber, pétrifié de terreur.

— Allons, venez, dit Miss Reiss, calmement. Il va bien falloir que vous vous leviez tôt ou tard.

Indiquant la voiture, elle lui dit :

— Je veux que vous nous conduisiez jusqu'à Belmont. Je ne serai satisfaite que lorsque chacun de vous sera de retour chez lui.

Sans la moindre trace d'émotion, elle ajouta :

— Je veux vous voir de retour dans votre cadre habituel. Je ne serai pas tranquille jusque-là.

Sa façon de conduire, comme tout le reste, était mécanique, rigide, comme si c'avait été le résultat de réflexes et non point de sa volonté. Devant eux, le ruban de l'autoroute se déroulait à perte de vue en courbes harmonieuses, entre les collines grises. De temps à autre, ils croisaient d'autres voitures ; ils approchaient de Bayshore Freeway.

— Nous n'en avons plus pour longtemps, dit Miss Reiss, d'une voix prometteuse. Nous sommes presque de retour à Belmont.

— Écoutez, dit Hamilton d'une voix rauque. Cessez de bluffer, cessez de jouer à ce jeu cruel.

— De quel jeu s'agit-il ? demanda doucement Miss Reiss. Je ne vous suis pas bien, Mr Hamilton.

— Nous ne sommes pas revenus dans le monde réel. Nous sommes dans votre monde, votre univers vicieux, paranoïaque...

— Mais j'ai *créé* le monde réel pour vous, dit simplement Miss Reiss. Ne vous en rendez-vous pas compte ? Regardez autour de vous. N'ai-je pas fait un beau travail ? Tout a été préparé longtemps à l'avance. Vous vous apercevrez que chaque chose est exactement comme il faut ; je n'ai rien négligé.

Les doigts de Hamilton étaient blancs à force de serrer le volant, lorsqu'il demanda :

— Vous attendiez ? Vous saviez que ce serait votre tour après Mrs Pritchett ?

— Bien entendu.

Tranquillement, avec une fierté contrôlée, Miss Reiss expliqua :

— Vous ne vous êtes guère servi de votre cerveau, Mr Hamilton. Souvenez-vous pourquoi Arthur Silvester nous contrôlait d'abord. Parce qu'il n'a jamais perdu conscience. Et pourquoi Edith Pritchett lui a succédé ?

— Elle s'agitait, dit Marsha, frappée de ce qu'elle découvrait. Sur... sur le sol du bévatron. Je... j'ai pu la voir, la nuit, quand nous rêvions.

— Vous auriez dû faire davantage attention à vos rêves, Mrs Hamilton, observa Miss Reiss. Vous auriez vu alors de qui ça

allait être le tour. Après Mrs Pritchett, c'était moi qui étais la plus proche de la conscience.

— Et après vous ?

— Cela n'a pas d'importance, Mr Hamilton, parce que je suis la dernière. Vous êtes de retour. Vous êtes arrivés à la fin de votre voyage. Voici votre petit monde ; n'est-il pas charmant ? Et il vous appartient. C'est pour cela que je l'ai créé, pour que vous puissiez avoir toutes les choses que vous désiriez tant. Vous trouverez tout intact... J'espère que vous commencerez bientôt à vivre comme avant.

— Je pense, dit Marsha, que nous devons le faire. Nous n'avons pas le choix.

— Pourquoi ne nous laissez-vous pas partir ? demanda Mc Feyffe vainement.

— Je ne puis le faire, Mr Mc Feyffe, répondit Miss Reiss. Il faudrait que je cesse complètement d'exister.

— Pas complètement, insista Mc Feyffe d'une voix angoissée. Vous pourriez nous laisser essayer quelque chose sur vous, ce chloroforme, quelque chose qui vous fasse sombrer dans l'inconscience. Quelque chose qui...

— Mr Mc Feyffe, l'interrompit calmement Miss Reiss, cela est le résultat de mes efforts. J'ai préparé tout cela depuis longtemps, depuis l'accident dans le bévatron. Depuis que je me suis aperçue que mon tour viendrait. Ne serait-ce pas une honte que de laisser perdre cette chance ? Peut-être n'en aurons-nous jamais une autre. Non, cela a trop de valeur pour que nous le négligions. Beaucoup trop de valeur.

Un instant plus tard, David Pritchett s'écria :

— Voilà Belmont.

— C'est bon d'être de nouveau chez soi, dit Edith Pritchett d'une voix hésitante, incertaine. C'est une petite ville tellement agréable.

Sous la direction de Miss Reiss, Hamilton les conduisit chacun à leur tour chez eux. Les derniers étaient Marsha et lui. Ils regardèrent Miss Reiss rassembler ses affaires, alors que le coupé était arrêté devant le perron de l'immeuble où Miss Reiss avait son appartement, et la virent sauter légèrement sur le trottoir.

— Rentrez à la maison, leur dit-elle d'une voix encourageante. Un bain chaud et au lit. C'est ce que vous pouvez faire de mieux.

— Merci, dit Marsha d'une voix presque inaudible.

— Essayez de vous reposer et de vous distraire, insista Miss Reiss. Et je vous en prie, oubliez toutes ces aventures qui vous sont arrivées. Elles sont derrière vous maintenant. Souvenez-vous-en...

— Oui, répéta Marsha mécaniquement, répondant à la voix sèche et indifférente. Nous nous en souviendrons.

Au moment de traverser le trottoir pour se diriger vers son perron, Miss Reiss s'arrêta. Son long manteau de velours en faisait une personne fort peu imposante et encore moins effrayante. Avec son sac, ses gants, et un numéro du *New Yorker* qu'elle avait acheté au drugstore du coin, elle ressemblait à n'importe quelle secrétaire de la classe moyenne rentrant chez elle après une journée de bureau. Le vent frais du soir faisait voler ses cheveux clairs. Et ses yeux étaient déformés et grossis par les verres épais de ses lunettes d'écaille tandis qu'elle fixait attentivement le couple dans la voiture.

— J'irai peut-être vous voir d'ici à un jour ou deux, proposat-elle. Nous passerons une soirée tranquille, à discuter.

— Ce sera très agréable, réussit à dire Marsha.

— Bonsoir, dit Miss Reiss mettant un terme à l'entretien.

Elle fit un bref signe de tête et monta les marches, ouvrit la porte massive et disparut dans l'entrée faiblement éclairée, tapissée de moquette, de son immeuble.

— Rentrons, dit Marsha à voix basse. Jack, rentrons. Le plus vite possible.

Il obéit. Il gara la voiture dans l'allée, serra le frein à main, coupa le contact et ouvrit la porte sauvagement d'un coup de pied.

— Nous y sommes, lui dit-il.

Marsha n'avait pas bougé, et son teint était aussi pâle que si elle avait été une poupée de cire. Doucement, mais fermement, il la souleva et la sortit de la voiture, puis, la portant dans ses bras, il fit le tour de la maison, en direction de la porte d'entrée.

— Ainsi, dit Marsha, Ninny Numbcats sera de nouveau là. Et

les différences sexuelles sont de retour elles aussi. Tout est comme avant, n'est-ce pas ? Est-ce que ce ne sera pas aussi bien qu'avant ?

Il ne répondit pas. Il glissait la clé dans la serrure.

— Elle veut pouvoir nous diriger, poursuivit Marsha. Mais tout est normal, n'est-ce pas ? Nous sommes de retour dans notre monde. Elle a recréé le monde normal pour nous. Vois-tu une seule différence ? Jack, pour l'amour de Dieu, *dis quelque chose !*

Il poussa la porte de l'épaule et alluma la lampe du living-room.

— Nous sommes chez nous, dit Marsha, regardant timidement autour d'elle, tandis qu'il la remettait sans cérémonie sur ses pieds.

— Oui, sans doute.

Il claqua la porte derrière eux.

— Notre bonne vieille maison. Tout comme elle était avant que tout commence.

Commençant à déboutonner son manteau, elle se promena dans le salon, examinant les rideaux, les livres, les tableaux aux murs, les meubles.

— C'est bon, n'est-ce pas ? Un tel soulagement..., toutes les choses familières. Personne qui nous lance des serpents, personne qui abolisse des objets, des catégories... n'est-ce pas parfait ?

— Absolument sensationnel, dit Hamilton amèrement.

— Jack. Elle se dirigea vers lui, portant son manteau sur son bras. Nous ne pouvons rien lui reprocher, n'est-ce pas ? Ce ne sera pas comme avec Mrs Pritchett ; elle est trop intelligente. Elle nous précède de loin.

— Elle nous précède d'un million d'années, acquiesça-t-il. Elle a tout préparé. Tout réfléchi, médité, analysé, attendant sa chance de nous avoir.

Dans sa poche se trouvait un objet dur, avec un geste furieux, il le sortit et le jeta au travers de la pièce, contre le mur. La bouteille vide de chloroforme rebondit sur le tapis, roula par terre et s'immobilisa enfin, intacte.

— Ça ne servira à rien ici, dit-il. Nous pouvons aussi bien

laisser tomber. Cette fois-ci, nous sommes vraiment pris.

Dans la penderie, Marsha prit son portemanteau et y accrocha son manteau.

— Bill Laws ne va pas être content.

— Il va essayer de me tuer.

— Non, dit Marsha. Ce n'est pas ta faute.

— Comment oserais-je encore le regarder en face ? Comment oserais-je soutenir le regard d'aucun de vous ? Vous vouliez rester dans le monde d'Edith Pritchett ; je vous ai amenés ici. Je me suis laissé avoir par la stratégie de cette folle.

— Ne t'en fais pas, Jack. Cela ne sert à rien.

— Non, dit-il, je n'en vois pas l'utilité.

— Je vais préparer du café chaud. (Devant la porte de la cuisine, elle se retourna.) Tu veux de l'alcool dans le tien ?

— D'accord. Un café fort.

Avec un sourire forcé, Marsha disparut dans la cuisine. Pendant un instant, ce fut le silence. Puis elle se mit à hurler.

Hamilton sauta sur ses pieds en un instant. Il traversa le couloir d'un bond et se précipita dans la cuisine. Au début, il ne vit rien. Marsha, adossée à la table de la cuisine, lui bouchait la vue.

Puis, lorsqu'il s'avança pour l'empêcher de tomber, il vit la chose. La scène s'imprima dans son cerveau, puis il ferma les yeux et traîna sa femme au-dehors. Il lui mit une main sur la bouche pour l'empêcher de crier, il essaya de ne pas se mettre à hurler lui-même, de contrôler ses émotions.

Miss Reiss n'avait jamais aimé les chats. Elle craignait les chats. Les chats étaient ses ennemis.

La chose sur le sol était Ninny Numbcats. Le chat avait été retourné. Mais il était encore vivant ; cette sorte d'innommable bouillie était encore un organisme vivant. Miss Reiss avait veillé à cela. Elle ne voulait pas laisser l'animal s'échapper.

Tremblant, palpitant, la masse visqueuse d'os et de tissus organiques se tordait, aveugle, sur le sol de la cuisine. Sa progression lente et hésitante avait sans doute commencé quelque temps auparavant, probablement depuis que le monde de Miss Reiss avait commencé à exister. Cette chose grotesque avait en trois heures et demie réussi à traverser la moitié de la

cuisine en rampant.

— Ce n'est pas possible, gémit Marsha. Ce ne peut pas être vivant.

Hamilton prit une pelle dans le garage, ramassa la chose et la porta dehors. Espérant qu'elle pouvait être tuée, il remplit une poubelle d'eau et plongea dedans l'amas frémissant d'organes, de chairs et d'os. Pendant un certain temps, les restes de Ninny surnagèrent, firent des bulles et cherchèrent un moyen de sortir de la poubelle. Puis lentement, avec un tremblement ultime, la chose sombra et mourut.

Il brûla les restes, creusa un trou profond et enterra les cendres. Il se lava les mains et rangea la pelle, puis rentra dans la maison. Cela lui avait pris seulement quelques minutes... qui lui avaient paru durer plus longtemps.

Marsha était assise dans le living-room, les mains jointes, et le regard vide. Elle ne bougea pas lorsqu'il entra dans la pièce :

— Chérie, dit-il.

— C'est fini ?

— Complètement fini. Il est mort. Nous pouvons nous en féliciter. Elle ne peut plus rien lui faire.

— Je l'envie. Elle n'a pas encore commencé avec nous.

— Mais elle détestait les chats. Elle ne nous déteste pas.

Marsha se tourna vers lui.

— Souviens-toi de ce que tu lui as dit tout à l'heure. Tu l'as effrayée. Et elle s'en souviendra.

— Oui, admit-il. Elle s'en souviendra probablement. Elle n'oublie probablement rien.

Retournant dans la cuisine, il se mit à préparer le café. Il était en train de le verser dans les tasses lorsque Marsha survint et sortit de l'armoire la crème et le sucre.

— Eh bien, dit-elle, c'est la réponse.

— À quelle question ?

— À la question : pouvons-nous vivre ? La réponse est non. Pire que non.

— Il n'est rien de pire que non, dit-il.

Mais même à ses propres oreilles, sa voix manquait de conviction.

— Elle est folle, n'est-ce pas ?

— Apparemment. Une paranoïaque, avec délire de persécution. Tout ce qu'elle voit a une signification, fait partie d'un complot dirigé contre elle.

— Et maintenant, dit Marsha, elle n'a plus à s'en faire. Pour la première fois de sa vie, elle est capable de se défendre.

En buvant son café, Hamilton fit remarquer :

— Je pense qu'elle croit réellement que tout cela est une réplique du monde réel. De son monde réel au moins. Seigneur Dieu, son monde réel est tellement au-delà des pires cauchemars d'aucun de nous...

Il resta silencieux un moment, puis conclut :

— Ce qu'elle a fait à Ninny, elle pensait probablement que c'était ce qu'il voulait lui faire. Elle croit sans doute que les choses se passent ainsi d'ordinaire.

Sautant sur ses pieds, Hamilton fit le tour de la maison et ferma les volets. C'était le soir. Le soleil s'était couché. À l'extérieur, les rues étaient sombres et froides.

D'un tiroir de son bureau d'ordinaire fermé à clé, il tira son automatique et en emplit le chargeur.

— Le fait qu'elle dirige cet univers, dit-il à sa femme qui l'observait, tendue, ne signifie pas qu'elle est toute-puissante.

Il glissa le revolver dans la poche intérieure de sa veste. Il faisait une grosse bosse bien visible. Marsha eut un sourire contraint :

— Tu ressembles à un criminel.

— Je suis un détective privé.

— Et où donc est ta secrétaire bien roulée ?

— C'est toi, dit Hamilton, lui retournant son sourire.

Marsha lui tendit les bras.

— Je me demande si tu as remarqué que je suis de nouveau là.

— Je l'ai remarqué.

— Est-ce bien ? demanda-t-elle timidement.

— Je suis prêt à te garder. En souvenir du bon vieux temps.

— Une chose si étrange... Je me sens... presque grosse. Fort peu ascétique. (Les lèvres serrées, elle tourna autour de lui.) Penses-tu que je m'y ferai de nouveau ? Mais cela semble étrange. Je dois me trouver encore sous l'influence d'Edith

Pritchett.

Ironiquement, Hamilton fit :

— Cela, c'était la dernière fois. Nous sommes sous le coup d'une autre menace, maintenant.

Toute à son plaisir timide, Marsha préféra ne pas l'entendre :

— Descendons, Jack, dans la chambre de musique. Là nous pourrons nous... relaxer et écouter un peu de musique. (Elle se dirigea vers lui et posa ses petites mains sur les épaules de Hamilton.) S'il te plaît.

L'écartant, Hamilton dit :

— Une autre fois.

Surprise, Marsha parut peinée :

— Mais pourquoi ?

— Tu ne te souviens pas ?

— Oh, dit-elle. Cette fille, cette hôtesse. Elle disparut, n'est-ce pas ? Tandis que vous étiez tous les deux en bas.

— Ce n'était pas une hôtesse.

— Je pense que non, acquiesça Marsha. De toute façon, elle est de retour maintenant. Donc c'est parfait, n'est-ce pas ? Et... (Elle le fixa, pleine d'espoir...) Cela m'est parfaitement égal. Je comprends.

Il ne savait pas s'il devait être ennuyé ou amusé.

— Qu'est-ce que tu comprends ?

— Ce que tu ressentais. Je veux dire que tu n'avais rien en réalité à faire avec elle ; elle était seulement un moyen qui te permettait de t'assurer de toi-même. C'était juste une façon de *protester*.

La serrant dans ses bras, il lui dit :

— Tu as l'esprit incroyablement large.

— Je crois qu'il faut prendre les choses d'un point de vue moderne, dit bravement Marsha.

— Heureux de l'entendre.

Se dégageant, Marsha arrangea le col de son chemisier.

— Nous devrions... Tu ne m'as pas fait écouter d'enregistrement depuis des mois. J'étais terriblement jalouse lorsque vous êtes descendus tous les deux. J'aimerais entendre quelques-uns de nos vieux amours.

— Tu veux parler de Tchaïkovski ? C'est d'habitude ce que tu

veux lorsque tu parles de « nos vieux amours ».

— Va allumer les lampes et le radiateur. Arrange-toi pour que tout soit gentil, illuminé et séduisant. Que tout soit parfait quand je descendrai.

Se penchant vers elle, il l'embrassa sur la bouche :

— Tous les appareils émettront littéralement de l'érotisme.

Marsha fronça le nez :

— Espèce de savant, dit-elle.

Les marches étaient froides dans l'obscurité. Avec précaution, Hamilton descendit l'escalier, dans l'ombre, une marche à la fois. Il se sentait de nouveau bien, ce devait être la routine familière de l'amour. Fredonnant intérieurement, il s'avança davantage dans les profondeurs ténébreuses de la cave, connaissant par cœur le chemin.

Quelque chose de rugueux et de gluant toucha sa jambe et y resta collé. Un gros câble, lourd, collant, imprégné d'humidité. Il tira violemment sa jambe en arrière. Et au-dessous de lui, au bas des marches, quelque chose de lourd et de velu s'agita dans la pièce et se calma enfin.

Osant à peine bouger, Hamilton s'aplatit contre le mur de la cage d'escalier. Tendait le bras, il essaya d'atteindre l'interrupteur. Ses doigts le touchèrent avec un geste brutal, il le déclencha et se redressa. La lumière éclata dans la pièce, telle une flaque jaune dans l'obscurité.

Au pied des marches se trouvait un écheveau complexe de câbles, certains d'entre eux étaient brisés, d'autres s'enchevêtraient en un filet informe. Une toile, un travail grossier et inachevé de tissage, effectué à la hâte, sans soin, par quelque chose de bestial et d'immense. Les marches étaient couvertes de poussière. Le plafond était orné de larges traces de saleté comme si l'araignée avait rampé dans chaque coin de la pièce, exploré toutes les parois, toutes les fissures. À bout de forces, Hamilton se laissa choir sur les marches. Il pouvait la sentir en dessous de lui, attendant, dans l'obscurité fétide. Il l'avait effrayée en bousculant sa toile inachevée. La toile n'était pas assez forte pour le retenir ; il pouvait encore se débattre et espérer se libérer.

Il y parvint, lentement, péniblement, en prenant soin de

déranger le moins possible la toile. Les fils cédèrent et sa jambe fut libre. Son pantalon était imprégné d'une substance collante et visqueuse, comme si une chenille géante avait rampé sur lui. Tremblant, Hamilton se prit à grimper les marches, se tenant à la rampe.

Il avait à peine gravi deux marches que ses jambes refusèrent de le porter plus loin. Son corps acquiesçait à ce que son esprit refusait d'accepter. Il redescendait. Vers la chambre du bas.

Étonné, terrifié, il se retourna et fonça dans la direction opposée. Et à nouveau, la chose monstrueuse lui arriva, comme dans un cauchemar. Il redescendit, vers les ombres inquiétantes, le tapis de poussière et la chose. Il était pris.

Tandis qu'il hésitait, fasciné par l'escalier qui descendait, il entendit un bruit... Au-dessus de lui et derrière lui, au sommet de l'escalier, Marsha apparut.

— Jack, appela-t-elle, d'une voix hésitante.

— Ne descends pas, hurla-t-il, tournant légèrement la tête jusqu'à ce qu'il pût apercevoir la silhouette de Marsha. Éloigne-toi de l'escalier.

— Mais...

— Reste où tu es.

Soufflant lourdement, il se releva, s'efforçant de rassembler ses esprits, et ses doigts étreignirent la rampe. Il devait y aller doucement ; il fallait qu'il se retienne de bondir vers le haut, de grimper l'escalier quatre à quatre, sans réfléchir ; il fallait qu'il garde dans l'esprit la silhouette de sa femme, là-haut, dans l'embrasure illuminée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Marsha.

— Je ne peux pas te le dire.

— Dis-le-moi ou je descends.

Et elle allait le faire. Sa voix était pleine de détermination.

— Chérie, dit-il vivement. Je ne suis pas capable de remonter les marches.

— Es-tu blessé ? Es-tu tombé ?

— Je ne suis pas blessé. Quelque chose est arrivé. Lorsque j'essaie de remonter... (Il prit une profonde inspiration.) Je me trouve en train de redescendre.

— Puis-je faire quelque chose ? Pourquoi ne te tournes-tu

pas ? Pourquoi me tournes-tu le dos ?

Hamilton se mit à rire sauvagement :

— Bien sûr que je vais me tourner vers toi.

S'agrippant à la rampe, il se retourna avec précaution... et se retrouva faisant face à la cave sombre et poussiéreuse.

— Je t'en prie, dit Marsha. Tourne-toi et regarde-moi.

La colère monta en lui, une fureur impuissante qu'il ne pouvait exprimer. Avec un juron étouffé, il sauta sur ses pieds :

— Que l'enfer t'emporte, hurla-t-il.

De fort loin, vint le son aigu de la sonnette de la porte.

— On sonne, dit Marsha terrorisée.

— Eh bien, vas-y et qu'ils entrent.

Il s'en fichait pas mal. Il avait abandonné.

Pendant un instant, Marsha hésita, puis, dans un mouvement de jupe, elle s'en alla. La lampe du couloir brillait derrière lui et projetait une ombre immense et déformée sur le mur de la cage d'escalier. Sa propre ombre, allongée, démesurée.

— Bon Dieu, dit une voix, une voix d'homme. Que faites-vous en bas, Jack ?

Par-dessus son épaule, il aperçut la silhouette inquiétante de Bill Laws.

— Aidez-moi, dit calmement Hamilton.

— Certainement (Immédiatement, Laws se tourna vers Marsha qui se trouvait à côté de lui.) Restez là, lui ordonna-t-il. Accrochez-vous à quelque chose de façon à ne pas tomber.

Il referma les doigts de Marsha sur le coin du mur.

— Pouvez-vous tenir ?

Marsha acquiesça :

— Je pense que oui.

Laws prit l'autre main de la femme et descendit prudemment les escaliers. Marche après marche, il descendit, serrant toujours la main de Marsha. Lorsqu'il eut été aussi loin qu'il lui était possible, il se pencha en avant vers Hamilton.

— Pouvez-vous prendre ma main ? demanda-t-il.

Hamilton, sans se retourner, tendit son bras derrière son dos et poussa de toutes ses forces. Il ne pouvait voir Bill Laws, mais il le sentait derrière lui, et il pouvait entendre la respiration

sifflante du Noir perché au-dessus de lui, et essayant d'attraper les doigts tendus.

— Inutile, dit Laws d'une voix froide. Vous êtes trop loin.

Abandonnant, Hamilton ramena son bras devant lui et s'assit sur la marche.

— Restez où vous êtes, dit Laws. Je reviens.

Faisant craquer les planches de l'escalier, il remonta les marches, entraîna Marsha dans le couloir et s'en alla.

Lorsqu'il revint, il était accompagné de David Pritchett.

— Prends la main de Mrs Hamilton, ordonna-t-il au garçon. Ne pose pas de question. Fais comme je te dis.

S'accrochant au coin du mur, Marsha serra entre ses doigts la petite main de l'enfant. Laws conduisit l'enfant et le fit descendre aussi bas qu'il put aller. Puis, prenant lui-même la main de David, il se mit à descendre.

— Me voici, dit-il. Êtes-vous prêt, Jack ? Attrapant la rampe, Hamilton tendit son autre main dans la zone d'invisibilité derrière lui. La respiration haletante de Laws était toute proche maintenant ; il entendit les marches craquer tandis que Laws descendait. Puis la main de Laws se referma sur la sienne. Laws le tira furieusement en arrière, le força à lâcher la rampe et le hala en haut des marches.

Soufflant, haletant Hamilton et Laws s'étalèrent dans le couloir. David surgit de l'escalier, tremblant encore de frayeur. Marsha se remit sur ses pieds en cherchant son équilibre et se précipita vers son mari frissonnant.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Laws lorsqu'il put parler. Qu'est-ce qui se passe, en bas ?

— Je... (Il pouvait à peine s'exprimer.) Je ne pouvais plus remonter. Cela ne me servait à rien de me retourner.

Une minute plus tard, il ajouta :

— Des deux côtés je redescendais.

— Il y a quelque chose en bas, dit Laws. J'ai vu...

Hamilton approuva :

— Elle m'attendait.

— *Elle ?*

— C'est là que je l'ai laissée. Elle se trouvait sur les marches lorsque Edith Pritchett l'a supprimée.

Marsha l'interrompt :

— Il veut parler de l'hôtesse.

— Elle est de nouveau là, dit lentement Hamilton. Mais elle n'est plus une hôtesse. Pas dans ce monde.

— Nous pouvons condamner l'escalier, suggéra Laws.

— C'est ça, acquiesça Hamilton. Enfermons-la. Pour qu'elle ne puisse pas m'avoir.

— Nous le ferons, le rassura Laws ;

Marsha et lui retenaient Hamilton qui fixait les profondeurs ténébreuses de la cage d'escalier.

— Nous condamnerons la cave. Nous ne la laisserons pas vous attraper.

— Il nous faut nous débarrasser de Miss Reiss, dit Hamilton lorsque le gros du groupe fut entré dans le living-room. Il nous faut la tuer. Rapidement et totalement. Sans hésitation. Dès que nous pourrons l'atteindre.

— Elle nous détruira, marmonna Mc Feyffe.

— Pas tous. La plupart, peut-être.

— Mais cela serait encore préférable, dit Laws.

— Oui, fit Hamilton. Cela vaudrait mieux que de rester ici à attendre. Ce monde doit avoir une fin.

— Quelqu'un présente-t-il une objection ? demanda Arthur Silvester.

— Non, dit Marsha. Personne ne présente d'objection.

— Et vous, Mrs Pritchett ? s'enquit Hamilton. Qu'en dites-vous ?

— Bien entendu il faudra l'endormir, dit Mrs Pritchett. La pauvre créature...

— Pauvre ?

— Voici le monde dans lequel elle a toujours vécu, ce monde terrible et dément. Imaginez cela..., année après année. Un monde d'horreur et de destruction.

Les yeux fixés sur la porte condamnée du sous-sol, David Pritchett demanda avec nervosité :

— Cette chose peut-elle monter ici ?

— Non, lui répondit Laws. Elle ne peut pas. Elle restera en bas jusqu'à ce qu'elle meure de faim. À moins que nous ne détruisions avant Miss Reiss.

— Alors nous sommes tous d'accord, dit Hamilton avec solennité. C'est déjà quelque chose. Personne ne tient à rester dans ce monde-ci.

— Bon, dit Marsha. Nous venons de décider ce que nous voulions faire. Mais maintenant, comment allons-nous le faire ?

— Une bonne question, fit Arthur Silvester. Ça va être dur.

— Mais pas impossible, dit Hamilton. Nous avons réussi avec vous. Nous avons réussi avec Mrs Pritchett.

— Avez-vous remarqué, nota pensivement Silvester, que chaque fois cela devient un peu plus difficile ? Maintenant nous souhaiterions retrouver le monde de Mrs Pritchett.

— Et lorsque nous nous trouvons dans son monde, nous aurions préféré être dans le vôtre.

— Que voulez-vous dire ? demanda Hamilton, mal à l'aise.

— Peut-être cela recommencera-t-il, fit Silvester, lorsque nous nous retrouverons dans un autre monde.

— Le prochain sera le bon, dit Hamilton. Tôt ou tard, nous sortirons de ce piège.

— Mais peut-être pas tout de suite, fit remarquer Marsha. Nous sommes huit et nous avons seulement visité trois mondes. Nous en reste-t-il encore cinq à traverser ?

— Nous avons traversé trois mondes fantasmatiques, dit Hamilton. Trois mondes clos sans le moindre rapport avec la réalité. Lorsque nous nous trouvons dans l'un de ces mondes, il n'y a pas de moyen d'en sortir. Jusqu'ici, nous n'avons pas eu de chance. (Pensivement, il ajouta :) Mais je ne suis pas aussi sûr que les autres vivent également en pleine fantaisie. Un moment plus tard, Laws dit :

— Et vous ?

— Peut-être.

— Possible sans plus.

— Cela vous concerne aussi.

— Non merci.

— Écoutez, dit Hamilton. Vous êtes névrosé et cynique, mais vous êtes aussi un réaliste. Moi aussi. Et Marsha aussi. Et Mc Feyffe. Et David Pritchett. Je pense que nous en avons presque fini avec ces royaumes du rêve.

— Que voulez-vous dire, Mr Hamilton ? demanda Mrs Pritchett, troublée. Je ne comprends pas.

— Je ne pensais pas que vous comprendriez, dit Hamilton. C'est du reste inutile.

— Intéressant, nota Mc Feyffe. Vous avez peut-être raison. Je suis d'accord en ce qui concerne vous et Laws et moi-même et le garçon. Mais pas pour Marsha. Désolé, Mrs Hamilton.

Marsha pâlit et dit :

— Vous n’avez rien oublié, n’est-ce pas ?

— Je vois aussi un monde imaginaire sous ces traits-là.

— J’ai aussi ma conception des mondes imaginaires, répondit Marsha, les lèvres blêmes. Des gens de votre espèce...

— De quoi parlent-ils ? demanda Laws à Hamilton.

— Ça n’a pas d’importance, dit impatiemment Hamilton.

— Peut-être que si. De quoi s’agit-il ?

Marsha lança un coup d’œil à son mari.

— Je n’ai pas peur qu’on en parle. Mc Feyffe a déjà rendu la chose publique.

— Nous devons rendre publiques ce genre de choses, dit brièvement Mc Feyffe. Nos vies en dépendent.

— Marsha a été accusée d’être une communiste, expliqua Hamilton. Mc Feyffe a servi d’accusateur. C’est absurde, bien entendu.

Laws réfléchit :

— Cela peut être grave. Je n’aimerais pas tomber dans un monde de ce genre.

— Cela ne vous arrivera pas, l’assura Hamilton. Une grimace amère apparut sur le visage de Laws :

— Vous m’avez laissé tomber une fois, Jack.

— Je le regrette.

— Non, protesta Laws, vous aviez probablement raison. Je n’aurais pas supporté le parfum des savons fins bien longtemps. Mais... (Il haussa les épaules.) Vous vous êtes trompé tout de même. Jusqu’à ce que nous sortions de ce... (Il s’arrêta net.) Oublions le passé et occupons-nous de ce qui se passe ici et maintenant. Il y a de quoi faire.

— Encore une chose, dit Hamilton. Ensuite, nous pourrions tout oublier.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Merci de m’avoir tiré de ces marches.

Laws eut un sourire fugitif.

— Ce n’est rien. Vous aviez l’air plutôt triste et replié sur vous-même. Je crois que je serais descendu, même si j’avais su que je ne pourrais pas remonter ensuite. Vous n’étiez pas de taille à affronter tout seul ce que j’ai vu en bas.

Se tournant vers la cuisine, Marsha annonça :

— Je vais réchauffer le café. Quelqu'un veut-il quelque chose à manger ?

— Je suis plutôt affamé, dit rapidement Laws. Je suis venu directement de San José lorsque la fabrique de savons a disparu.

— Qu'est-ce qui est apparu à sa place ? demanda Hamilton, pendant qu'ils traversaient le couloir à la suite de Marsha.

— Quelque chose que je n'ai pas compris. Une espèce d'usine qui fabrique des instruments. Des ciseaux et des pinces, nickelés, comme des instruments chirurgicaux. J'en ai pris quelques-uns et je les ai étudiés, mais ils ne ressemblaient à rien.

— Il n'existe pas de produits de ce genre ?

— Pas dans le monde réel. C'est probablement quelque chose que Miss Reiss a vu une fois de loin. Quelque chose qu'elle n'a jamais vraiment compris.

— Des instruments de torture, proposa Hamilton.

— Fort possible. J'ai fichu le camp en vitesse, bien entendu, et j'ai pris le bus pour venir ici.

Montant sur un petit escabeau, Marsha ouvrit un placard au-dessus de l'évier.

— Voulez-vous des pêches en boîte ? demanda-t-elle.

— Excellent, répondit Laws. N'importe quoi me conviendra.

Lorsque Marsha attrapa une boîte dans le placard, la boîte lui échappa, roula sur l'étagère et tomba sur son pied avec un bruit mat. Marsha sauta de côté, grimaçant de douleur. Une seconde boîte s'inclina, hésita sur le bord de la planche pendant un instant, puis dégringola. Marsha parvint à peine à l'éviter en se jetant de côté.

— Ferme le placard, cria Hamilton en s'avancant.

Sans monter sur l'escabeau, il parvint à atteindre et à claquer les portes de bois. Ils purent entendre le choc des lourdes boîtes frappant les portes. Le bruit continua pendant quelques instants. Puis à regret, semblait-il, il cessa.

— Un accident, dit Mrs Pritchett, avec légèreté.

— Étudions cette affaire logiquement, fit Laws. Cela arrive tout le temps.

— Mais nous ne sommes pas ici dans le monde ordinaire, fit remarquer Arthur Silvester. Nous sommes dans le monde de Miss Reiss.

— Et si cela arrivait à Miss Reiss, acquiesça Hamilton, elle ne penserait pas qu'il s'agit d'un accident.

— Alors, c'était volontaire ? demanda faiblement Marsha en se penchant et en frottant son pied endolori. Cette boîte de pêches...

Hamilton ramassa la boîte et la plaça dans l'ouvre-boîte mural :

— Nous devons faire attention. Dès maintenant, nous sommes tous sujets aux accidents. Des victimes toutes désignées.

À peine eut-il goûté ses pêches que Laws fit une grimace et posa le plat sur la paillasse.

— Je vois ce que vous voulez dire.

Hamilton goûta les pêches. Au lieu du goût sucré et un peu fade qu'ont tous les fruits en boîte, sa langue perçut un goût acide, métallique, qui le poussa à cracher rapidement la bouchée qu'il avait prise, dans l'évier.

— Plutôt acide, grogna-t-il.

— Du poison, dit calmement Laws. Il nous faudra faire attention à cela aussi.

— Peut-être devrions-nous faire un inventaire, dit Mrs Pritchett. Nous devrions essayer de voir comment les choses fonctionnent ici.

— Bonne idée, dit Marsha avec un frisson. Ainsi nous ne serons pas pris au dépourvu. (Péniblement, elle remit sa chaussure et se dirigea en boitant vers son mari.) Chaque objet doté d'une vie propre, haineuse et vicieuse, s'efforçant de détruire...

Lorsqu'ils traversèrent le couloir, la lumière dans le living-room s'éteignit tout doucement. Le salon fut plongé dans l'obscurité.

— Eh bien, dit doucement Hamilton. Voilà un autre accident. La lampe est grillée. Qui veut y aller et la changer ?

Personne ne se présenta.

— Tant pis, décida Hamilton. Cela n'en vaut pas la peine. Je

le ferai demain, lorsqu'il fera jour.

— Qu'arrivera-t-il si toutes les lampes claquent ? demanda Marsha.

— Question intéressante, reconnut Hamilton. Je ne peux pas lui apporter de réponse. Nous essaierons alors de trouver des bougies. Des sources de lumière comme des briquets, des lampes de poche, etc.

— Pauvre folle, murmura Marsha. Pensez-y. Chaque fois qu'il y a une panne de ce genre, elle reste assise dans le noir à attendre les monstres qui vont fondre sur elle. Et elle pense, sans arrêt, qu'il s'agit d'un complot monté contre elle.

— Ce que nous pensons en ce moment, dit aigrement Mc Feyffe.

— Mais c'est exact, dit Laws. Ceci est son monde. Ici lorsque les lumières s'éteignent...

Le téléphone se mit à sonner dans les ténèbres du living-room.

— Et cela enfin, dit Hamilton. Que pensez-vous qu'elle croie lorsque le téléphone sonne ? Nous ferions mieux de l'imaginer dès maintenant. Qu'est-ce qu'un téléphone en train de sonner signifie pour un paranoïaque ?

— Je suppose que cela dépend du paranoïaque, répondit Marsha.

— Dans le cas considéré, il s'agirait bien évidemment de l'attirer dans le salon obscur. Aussi n'irons-nous pas.

Ils attendirent. Au bout d'un moment, le téléphone cessa de sonner. Ils respirèrent.

— Nous ferions mieux de rester dans la cuisine, dit Laws allant et venant comme un lion en cage. Là nous serons à l'abri. C'est un endroit tranquille.

— Une sorte de forteresse, dit Hamilton.

Lorsque Marsha essaya de mettre la deuxième boîte de pêches dans le réfrigérateur, la porte refusa de s'ouvrir. Elle agita follement la boîte et s'escrima sur la clenche de la porte jusqu'à ce que son mari l'entraînât un peu plus loin.

— Je deviens nerveuse, murmura-t-elle. C'est toujours comme ça. La porte se bloque souvent.

— Quelqu'un a-t-il branché cet appareil à griller le pain ?

demanda Mrs Pritchett (Sur la table de la cuisine, le toaster bourdonnait.) C'est aussi brûlant qu'un four.

Hamilton examina l'objet. Il essaya d'actionner le thermostat et finit par abandonner. Il débrancha la prise. La résistance du grille-pain vira lentement au noir.

— En quoi pouvons-nous avoir confiance ? demanda craintivement Mrs Pritchett.

— En rien, lui dit Hamilton.

— C'est tellement grotesque, protesta Marsha.

Pensivement, Laws ouvrit le tiroir à côté de l'évier.

— Nous aurons peut-être besoin d'une arme.

Il commença à fouiller dans les couverts jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce qu'il cherchait, un lourd couteau d'acier. Lorsque ses doigts se refermèrent sur le manche, Hamilton fit un pas vers lui et repoussa son bras.

— Faites attention, dit-il. Souvenez-vous de la boîte de pêches.

— Mais nous en aurons besoin, dit Laws avec irritation. (Échappant à Hamilton, il saisit le couteau.) Il me faut bien quelque chose. Vous avez bien ce damné revolver qui gonfle votre poche.

Un instant, le couteau resta dans la paume de sa main. Puis, brusquement, il s'envola et plongea vers l'estomac du Noir. Avec agilité, Laws l'évita. La lame s'enfonça dans le panneau de bois qui soutenait l'évier. Aussi rapide que l'éclair, Laws écrasa le couteau de son lourd soulier. Le manche céda avec un claquement métallique, laissant la lame enfoncée dans le bois. Elle resta là, vibrant désespérément.

— Vous voyez, dit sèchement Hamilton.

Presque évanouie, Mrs Pritchett s'assit sur une chaise près de la table.

— Oh, mes amis, murmura-t-elle. Qu'allons-nous de venir ? (Sa voix dérailla et devint inintelligible.) Oh...

Marsha attrapa un verre sur l'égouttoir, et se pencha vers le robinet.

— Je vais vous donner un verre d'eau, Mrs Pritchett.

Mais le liquide qui coula du robinet n'était pas de l'eau. C'était du sang. Un sang chaud et épais. Rouge.

— La maison, dit faiblement Marsha, fermant le robinet. (Dans l'évier blanc, une flaque de sang frais s'écoulait lentement.) La maison elle-même est vivante.

— Exactement, dit Hamilton. Et nous nous trouvons à l'intérieur.

— Je pense que nous sommes tous d'accord, dit Arthur Silvester. Nous devons sortir. La question est : le pouvons-nous ?

Se dirigeant vers la porte de derrière, Hamilton essaya le verrou. Il refusa de céder ; même en y allant de toute sa force, il ne parvint pas à le faire bouger.

— Pas par-là, annonça-t-il.

— Il se coince toujours, dit Marsha. Essayons la porte de devant.

— Mais il faut pour cela que nous traversions le salon, fit remarquer Laws.

— Vous avez une meilleure idée ?

— Non, reconnut Laws. Sauf que, quoi que nous fassions, nous ferions mieux de le faire tout de suite.

En file indienne, ils traversèrent le couloir sombre et se dirigèrent vers ce puits de ténèbres qu'était le salon. Hamilton ouvrait la route. Le fait qu'il s'agît après tout de sa maison lui donnait du courage. Peut-être, c'était un faible espoir, pouvait-il en attendre une certaine clémence.

De la bouche d'air chaud dans le couloir, venait le son d'un souffle régulier. Hamilton s'arrêta pour écouter. L'air qui sortait de la bouche d'air était tiède, humide et odorant, comme une haleine. Ce n'était pas l'air mort, inerte, réchauffé par un appareil mécanique, mais le souffle vivant expulsé par un organisme. Dans la cave, la chaudière respirait. La bouche d'air aspirait et expirait, au rythme des poumons de la maison.

— Est-ce... un mâle ou une femelle ? demanda Marsha.

— Mâle, dit Mc Feyffe. Miss Reiss a peur des hommes.

L'air qui provenait de la bouche d'air avait une odeur de fumée de cigare, de bière et de transpiration masculine. Un ensemble complexe d'odeurs que Miss Reiss devait avoir rencontrées dans l'autobus, les ascenseurs, les restaurants.

L'odeur rude, chargée d'ail, d'hommes d'un certain âge.

— Voilà probablement la façon dont son boy-friend sent, dit Hamilton, lorsqu'il se penche sur son cou...

Marsha frissonna :

— Et rentrer chez soi, et sentir cette odeur, tout autour de soi...

Les fils électriques de la maison s'étaient probablement transformés en un système nerveux. Pourquoi pas ? Les tuyaux d'eau conduisaient du sang ; les conduites d'air chaud apportaient de l'air aux poumons de la cave. Par la fenêtre du salon, Hamilton put apercevoir la forme des vignes vierges que Marsha avait fait grimper à grand-peine jusqu'au toit. Dans l'obscurité, la vigne n'était plus verte ; elle était d'un brun terne. Comme des cheveux. Comme la chevelure épaisse, châtain, d'un homme d'affaires d'un certain âge. La vigne vibrait légèrement dans le vent, et le vent projetait des débris et des tiges jaunies sur le gazon. Sous les pieds de Hamilton, le parquet frémit. Au début il crut s'être trompé ; ce ne fût que lorsque Mrs Pritchett commença à se plaindre qu'il en fut sûr. Se penchant, il toucha le carrelage d'asphalte de la paume de sa main. Le sol était tiède, comme de la chair humaine.

Les murs, eux aussi, étaient tièdes. Et non pas durs. Ses doigts ne rencontraient pas la surface ferme, résistante de peinture, de papier, de plâtre et de bois, mais une surface douce, qui cédait légèrement sous la pression.

— Venez, dit Laws. Dépêchez-vous.

Las, comme des animaux traqués, les sept progressèrent au sein des ténèbres du salon. Sous leurs pieds, le tapis s'émouvait. Ils pouvaient percevoir tout autour d'eux une présence vivante, palpitante, s'échauffant et s'irritant. Ce fut un long voyage à travers le salon. De tous côtés, lampes et livres bougeaient de façon inquiétante. Mrs Pritchett poussa une fois un hurlement de terreur. Le fil électrique du poste de télévision s'était surnoisement enroulé autour de sa cheville. Bill Laws, d'un mouvement rapide, tira sur le fil et la libéra. Derrière eux, le fil coupé s'agita furieusement, impuissant.

— Nous y sommes presque, dit Hamilton, aux formes indistinctes qui le suivaient.

Il pouvait discerner la porte et la serrure ; déjà, il tendait la main. Il s'approcha en formulant une prière muette. Un mètre ; cinquante centimètres, vingt centimètres...

Il eut brusquement l'impression de monter.

Étonné, il retira sa main. Il se trouvait sur une sorte de vague, et il était déjà en train de glisser. Brusquement, il roula sur lui-même et tomba ; battant des bras, il essaya de se redresser. Ils trébuchèrent tous les sept et se retrouvèrent au centre du salon. Le couloir était absolument noir ; même la lumière de la cuisine avait disparu. Il n'y avait que les petits points lumineux des étoiles, derrière les fenêtres, mais si loin, si loin.

— C'est le tapis, dit Bill Laws dans un murmure encore plein d'incrédulité. Il nous a tirés en arrière.

Sous eux, le tapis s'agitait furieusement. C'était une surface chaude, spongieuse, en train de devenir humide. En se redressant, tant bien que mal, Hamilton heurta un mur... et s'écarta. Du mur suintait un jus épais, une coulée de salive avide, pleine d'expectative.

La maison avait faim.

S'aplatissant contre le mur, Hamilton essaya d'éviter le tapis. L'extrémité du tapis explorait pourtant les alentours, cherchant à l'atteindre tandis qu'il avançait, tremblant et transpirant, vers la porte. Un pas. Deux. Trois. Derrière lui, d'autres ombres avançaient. Mais tous n'étaient pas là.

— Où est Edith Pritchett ? demanda Hamilton.

— Partie, dit Marsha. Entraînée dans le couloir.

— La gorge, énonça Laws.

— Nous sommes dans la bouche, dit faiblement David Pritchett.

La chair humide de la bouche de l'être effleurait Hamilton. Ce contact le fit frémir de dégoût ; il avança pourtant, et se jeta sur la poignée de la porte, visant le petit ovale de métal faiblement brillant. Cette fois, il parvint à l'attraper ; dans un grand effort, il ouvrit la porte. Les ombres derrière lui se retinrent de crier lorsque la nuit, au-dehors, devint brusquement visible. Les étoiles, la rue, les maisons sombres de l'autre côté de la route, les arbres se balançant dans le vent... et

l'air froid de la nuit.

Ce fut tout. Sans avertissement, l'ouverture commença à se refermer. Le chambranle se rétrécit et les murs se rapprochèrent. Il ne resta qu'une fente étroite. Comme des lèvres, les murs s'étaient refermés.

Le souffle écoeurant, rance, de la créature emplit le couloir. La langue s'agita avidement. Les murs secrétèrent de la salive. Dans la nuit, auprès de Hamilton, des voix humaines poussèrent des cris d'angoisse ; sans leur prêter attention, il se débattit pour maintenir ses mains et ses bras dans la mince fente qu'avaient laissée les murs, et qui avait été une porte. Le plancher commença à monter. Et le plafond, lentement et inexorablement, descendit. Avec une précision extraordinaire, le plancher et le plafond se rapprochaient ; dans un instant, ils se rencontreraient.

— Ça mâche, souffla Marsha, à côté de lui, dans l'obscurité.

Hamilton poussa de toutes ses forces. Appuyant son épaule contre la porte déformée, il frappa, griffa la chair tendre de la maison. Des lambeaux de matière organique cédèrent, il arracha à la paroi de grands morceaux flasques.

— Aidez-moi, cria-t-il à l'adresse des formes qui se débattaient autour de lui.

Bill Laws et Charley Mc Feyffe se levèrent, couverts de salive, et l'aidèrent à démolir la porte. Ils parvinrent à s'ouvrir une sorte d'issue circulaire, avec l'aide de Marsha et de David Pritchett.

— Sortez, dit Hamilton, poussant sa femme au-dehors. Marsha glissa sur le porche et roula au loin.

— Allez-y, dit Hamilton à Silvester.

Le vieil homme fut projeté au travers de l'ouverture ; derrière lui vint Laws, puis Mc Feyffe. Jetant un coup d'œil autour de lui, Hamilton ne vit personne d'autre que David Pritchett et lui-même. Le plafond et le plancher se touchaient pratiquement ; ils ne pouvaient plus se soucier du sort de quelqu'un d'autre.

— Filez, grogna-t-il, et il poussa le garçon dans l'ouverture palpitante.

Puis, se tordant et frissonnant il parvint lui-même à sortir. Derrière lui, à l'intérieur de la bouche de la créature, le plafond

et le plancher se rencontrèrent. Des craquements furent nettement audibles lorsque les surfaces dures se rencontrèrent. Les craquements recommencèrent.

Mrs Pritchett, qui n'était pas sortie, était en train d'être mâchée.

Les survivants se rassemblèrent sur la pelouse, à distance respectueuse de la maison. Personne ne parla tandis qu'ils regardaient la créature se dilater et se contracter. La digestion commençait. Finalement, ces contractions cessèrent. Un dernier frisson spasmodique parcourut la maison, puis l'être s'immobilisa.

Avec un bruit mat, les volets retombèrent, ombres opaques et immuables.

— Ça dort, dit Marsha.

Hamilton se demanda ce que diraient les éboueurs lorsqu'ils viendraient chercher les ordures. Un petit tas d'os bien propres se trouverait devant la porte, des os convenablement polis, sucés, puis jetés. Avec, peut-être, quelques boutons et autres agrafes métalliques.

— Exactement, acquiesça Laws.

Hamilton se dirigea vers la voiture.

— Ça va être un vrai plaisir que de la tuer.

— Pas la voiture, l'avertit Laws. Nous ne pouvons pas en être sûrs.

Hamilton s'arrêta et réfléchit :

— Nous gagnerons son appartement à pied. J'essaierai de l'attirer au-dehors ; si nous pouvons l'attraper à l'extérieur, sans entrer...

— Elle se trouve probablement déjà à l'extérieur, dit Marsha. Sinon elle risquerait ce qui vient de nous arriver. Peut-être est-elle déjà morte ; peut-être son immeuble l'a-t-il dévorée dès qu'elle y a pénétré.

— Elle n'est pas morte, fit remarquer Laws ironiquement. Ou nous ne serions pas ici.

Des ténèbres qui environnaient le garage, une silhouette mince se détacha.

— C'est exact, dit-elle, d'une voix tranquille et sans timbre. (Une voix familière.) Je vis encore.

Hamilton tira de la poche de son veston son revolver. Pendant que ses doigts s'affairaient sur la sécurité, il se rendit brusquement compte de quelque chose. Il n'avait jamais auparavant employé ce revolver, et ne l'avait même jamais vu. Dans le monde réel, il ne possédait pas de P.45. Le revolver était apparu avec le monde de Miss Reiss ; il faisait partie de sa personnalité et de son existence dans ce fantasme sauvage, pathologique.

— Vous avez réussi à vous sauver ? demanda Bill Laws à Miss Reiss.

— J'ai été assez intelligente pour ne pas monter les escaliers, répondit la femme. J'ai compris ce que vous aviez préparé, dès que j'ai posé le pied sur le paillason. (Il y avait une nuance de triomphe dans la voix de Miss Reiss.) Vous n'êtes pas aussi forts que vous le pensiez.

— Mon Dieu, dit Marsha, mais nous n'avons jamais...

— Vous essayez de me tuer, n'est-ce pas ? demanda Miss Reiss. Vous tous. Le groupe tout entier. Il y a déjà longtemps que vous conspirez, n'est-ce pas ?

— C'est exact, reconnut brusquement Laws. C'est tout à fait ça.

Miss Reiss eut un rire âpre et métallique.

— Je le savais. Et vous n'avez pas peur de le dire ainsi ?

— Miss Reiss, dit Hamilton, nous essayons bien entendu de vous tuer. Mais nous ne pouvons pas. Il n'y a pas un seul être humain dans ce monde dément qui puisse lever un doigt contre vous. C'est toutes ces horreurs que vous avez rêvées...

— Mais, interrompit Miss Reiss, vous n'êtes pas des êtres humains.

— Et quoi donc, alors ? demanda Arthur Silvester.

— Vous n'en êtes pas. Je le savais la première fois que je vous ai vus, dans le bévatron. C'est pour cela que vous avez survécu à la chute ; l'accident était manifestement une tentative pour me tuer. Mais je ne suis pas morte. (Miss Reiss sourit.) Je puis me défendre, quelquefois.

Très lentement, Hamilton dit :

— Si nous ne sommes pas des êtres humains, alors que

sommes-nous ?

À ce moment précis, Bill Laws bondit. Quittant l'herbe humide, il plongea vers la mince silhouette de Joan Reiss. Ses ailes déployées, poudreuses, parcheminées, battaient l'air frais de la nuit. Sa trajectoire était absolument rectiligne ; il fondit sur elle avant qu'elle ait pu faire un mouvement, ou pousser un cri.

Ce qui avait semblé être un être humain était en réalité une bête annelée, chitineuse, qui bourdonnait et s'agitait en s'enroulant autour du corps de Miss Reiss. La créature se tordit ; d'un coup violent, elle frappa la femme, la piqua, enfonça sa queue qui portait un dard empoisonné dans son corps, puis, un instant plus tard, satisfaite, la retira lentement. Les pinces cliquetantes de la créature abandonnèrent progressivement le corps de Miss Reiss. Elle tomba sur les mains et sur les genoux et s'affala, face contre terre, haletant dans l'herbe humide.

— Elle va s'enfuir en rampant, dit Arthur Silvester.

Se précipitant vers elle, il sauta sur le corps pantelant et le retourna. Vivement, il commença à l'entourer de bave qui se solidifiait rapidement. Le faisant pivoter sur lui-même, il l'enserra dans un filet de fibres résistantes. Lorsqu'il eut terminé, l'insecte longiligne qui s'était appelé Bill Laws prit ce paquet dans ses pinces. Soulevant le cocon qui s'agitait faiblement, il permit à Silvester de sécréter un long fil que celui-ci fit passer par-dessus la branche d'un arbre. Au bout d'un moment, la forme à demi-paralysée de Joan Reiss qui se trouvait la tête en bas dans son filet de câbles gluants, les yeux vitreux, la bouche entrouverte, se balançait paisiblement au gré du vent.

— Cela la retiendra, dit Hamilton avec satisfaction.

— Je suis heureuse que vous l'ayez laissée en vie, dit avidement Marsha. Nous pourrions nous distraire avec elle. Elle ne peut plus rien faire.

— Mais nous devons la tuer finalement, insista Mc Feyffe. Lorsque nous aurons pris un peu de plaisir.

— Elle a tué ma mère, dit David Pritchett, d'une petite voix vibrante.

Avant qu'ils aient eu le temps de l'en empêcher, il se précipita, s'accroupit et sauta sur le cocon qui oscillait. Il produisit brusquement une trompe effilée, écarta les fibres du cocon, déchira les vêtements de la femme et enfonça sa trompe dans la chair palpitante. Très vite, il suça les humeurs du corps de Miss Reiss. Il se laissa alors retomber sur le sol, repu, ne laissant derrière lui qu'une enveloppe racornie et desséchée. Cette enveloppe vivait encore, mais elle était en train de mourir. Ses yeux brouillés par la souffrance les fixaient sans plus les voir. Joan Reiss avait perdu connaissance ; il ne restait plus en elle qu'une pâle étincelle de vie. Les membres du groupe l'observaient attentivement, conscients du fait que les dernières secondes de son agonie étaient en train de s'écouler.

— Elle le méritait, dit Hamilton, d'une voix hésitante.

Maintenant que le travail était fait, il commençait à en douter. À côté de lui, le grand insecte annelé qu'était Bill Laws approuva du chef.

— Bien sûr qu'elle le méritait. (Sa voix était un faible bourdonnement.) Souvenez-vous de ce qu'elle a fait à Edith Pritchett.

— Ce sera une bonne chose que de sortir de son monde, dit Marsha. Et de regagner notre monde.

— Et nos vieilles formes, ajouta Hamilton en jetant un coup d'œil inquiet à Arthur Silvester.

— Que voulez-vous dire ? demanda Laws.

— Il ne comprend pas, dit Silvester, avec une trace d'ironie dans la voix. Ce *sont* nos formes, Hamilton. Mais elles ne s'étaient pas manifestées auparavant. (Il ajouta :) Du moins, vous ne pouviez pas les voir.

Laws eut un rire sec :

— Écoutez-le. Écoutez ce qu'il pense. Hamilton, vous êtes terriblement intéressant.

— Peut-être devrions-nous voir s'il pense encore autre chose ? suggéra Arthur Silvester.

— C'est ça, acquiesça Laws. Approchons-nous que nous puissions voir ce qu'il a à dire. Voyons donc ce qu'il peut faire.

Énervé, Hamilton dit :

— Tuez-la et finissons-en... vous faites partie de sa démence

et vous ne vous en rendez pas compte.

— Je me demande à quelle vitesse il peut courir, s'interrogea à voix haute Arthur Silvester, s'approchant lentement de Hamilton.

— Écartez-vous, dit Hamilton, saisissant son revolver.

— Et sa femme, dit Silvester. Emmenons-la faire une promenade.

— Je la veux, dit David Pritchett d'une voix grêle. Donnez-la-moi. Tenez-la, si vous voulez. Vous l'empêcherez de...

Se balançant silencieusement dans son cocon. Miss Reiss mourut sans bruit. Et sans un son, le monde, autour d'eux, explosa en une infinité de particules.

Les jambes molles de soulagement, Hamilton attira sa femme contre lui et la serra dans ses bras :

— Dieu merci, dit-il. Nous en sommes sortis.

Marsha se serra contre lui :

— Juste à temps, n'est-ce pas. Des ombres indécises se mouvaient autour d'eux ; patiemment, Hamilton attendit. Ils allaient souffrir quelque peu lorsqu'ils apparaîtraient sur la plateforme de ciment du bévatron. Ils étaient tous blessés ; ils souffriraient pendant un certain temps, puis viendrait une longue convalescence, de longs jours vides à l'hôpital. Mais cela valait la peine.

Les ombres se dissipèrent. Ils n'étaient pas dans le bévatron.

— Cela recommence, dit d'une voix lourde Charley Mc Feyffe. Il se releva et s'agrippa à la rampe du porche.

— Mais ce n'est pas possible, dit Hamilton. Il ne reste plus personne. Nous avons tout traversé.

— Vous vous trompez, dit Mc Feyffe. Désolé, Jack, mais je vous l'avais dit. Je vous avais averti à son propos et vous ne vouliez pas m'écouter.

Devant la maison de Hamilton, se trouvait garée une sinistre voiture noire. Les portes s'ouvrirent ; de la banquette arrière surgit une silhouette massive qui traversa la pelouse et se dirigea vers Hamilton. Derrière l'homme, venaient des personnages aux visages durs, en imperméables, chapeau sur la tête, qui conservaient ostensiblement leurs mains dans leurs poches.

— Vous êtes tous là, grogna le gros homme. Okay, Hamilton, par ici.

Au début, Hamilton ne le reconnut pas. Le visage de l'homme était une masse de chair épaisse, coupée par un mauvais sourire ; de petits yeux étaient enfoncés dans la graisse. Les doigts qui se refermèrent sur le bras de Hamilton étaient boudinés ; il émanait de l'homme une odeur écœurante de parfum rance mais coûteux... et de sang.

— Pourquoi n'étiez-vous pas au travail, aujourd'hui ? hurla le gros homme. Je suis désolé pour vous, Jack. Je connaissais votre père.

— Nous savons tout à propos du pique-nique, ajouta un des durs.

— Tillingford, dit Hamilton, surpris. Est-ce bien vous ?

Avec un sourire hideux, le Dr Tillingford, capitaliste assoiffé de sang, retourna à la Cadillac.

— Amenez-le, ordonna-t-il à ses hommes. J'en ai besoin au Laboratoire d'Étude de la Peau. Nous avons découvert quelques nouveaux poisons bactériologiques que nous voulons essayer. Il fera un bon cobaye.

La mort planait au-dessus d'eux dans la nuit glacée. Dans l'ombre, devant eux, un grand organisme attaqué par la corrosion était en train de mourir. La forme fissurée laissa échapper sur la route et sur le trottoir un liquide épais. Une flaque bouillonnante d'humidité s'élargit autour de la chose.

Pendant un instant, Hamilton ne parvint pas à la reconnaître. La forme trembla légèrement en s'affaissant sur un côté. La lumière des étoiles se reflétait faiblement sur ses vitres brisées. Puis, comme du bois pourri, la carrosserie de la voiture céda et s'affaissa. Pendant qu'il regardait, le capot s'ouvrit comme un œuf ; des morceaux de métal rouillé en surgirent et tombèrent à terre, à demi noyés dans le mélange d'eau, d'essence et d'huile.

Pendant une seconde, le châssis massif de la voiture parut reprendre un peu de consistance. Puis, avec un craquement sinistre, les restes du moteur s'effondrèrent sur leurs supports corrodés et s'écrasèrent sur le sol. Le bloc-moteur se brisa en deux et le tout s'éparpilla en une multitude de fragments indiscernables.

— Eh bien, dit le chauffeur de Tillingford, résigné, c'est fini.

Exaspéré, Tillingford lança un coup d'œil à l'épave qui avait été sa Cadillac. La colère monta visiblement en lui.

— Tout s'en va, dit-il.

Brutalement, il donna un coup de pied aux débris de la voiture ; la Cadillac acheva de s'effondrer en un tas informe de métal qui se fondit dans les ombres de la nuit.

— Ça ne sert à rien, fit remarquer un de ses hommes. Vaut mieux la laisser.

— Nous allons avoir des difficultés pour regagner l'usine, dit Tillingford, secouant son pantalon pour ôter un peu de l'huile qui l'imprégnait. Il va nous falloir traverser le quartier ouvrier qui nous en sépare.

— Ils ont dû construire une barricade sur la route, acquiesça son chauffeur.

Dans la demi-obscurité, les durs étaient impossibles à distinguer les uns des autres ; de chaque côté de Hamilton se trouvait une espèce de géant à l'aspect germanique, aux traits de brute dépourvue d'émotion.

— Combien d'hommes avons-nous ici ? demanda Tillingford.

— Trente, fut la réponse.

— Vaut mieux allumer un phare, suggéra un autre dur, apparemment sans conviction. Il fait trop sombre pour qu'on les voie approcher.

Se frayant un chemin vers le Dr Tillingford, Hamilton dit d'une voix dure :

— Est-ce que tout cela est sérieux ? Croyez-vous vraiment que...

Il se tut. Une brique venait de s'écraser sur les vestiges de la Cadillac. Dans les ténèbres, des silhouettes indistinctes couraient et s'aplatissaient.

— Je vois, dit-il, plein d'angoisse.

Et comprenant soudain.

— Oh, mon Dieu, dit faiblement Marsha. Comment pourrions-nous résister ?

— Nous ne pourrions peut-être pas, dit Hamilton.

Un autre projectile traversa les ténèbres. En tremblant, Marsha s'approcha de Hamilton.

— Il m'a presque touchée. Nous sommes juste au milieu ; ils vont s'entre-tuer ici.

— Dommage qu'il ne vous ait pas atteinte, dit tranquillement Edith Pritchett. Nous en aurions fini.

Marsha, surprise, poussa un cri étouffé de désespoir. Autour d'elle, les visages durs des membres du groupe étaient blêmes dans la lumière nette du phare.

— Vous le croyez tous. Vous pensez tous que je suis *communiste*.

Tillingford se retourna tout d'une pièce. Une frayeur presque hystérique apparut sur son visage brutal, vicieux.

— C'est vrai. Je l'oubliais. Vous étiez tous à un pique-nique du Parti.

Hamilton voulut le nier. Mais une grande lassitude l'envahit. Dans ce monde, ils avaient probablement participé à un pique-nique communiste, à un rallye progressiste, avec des danses populaires, des chants de l'Espagne républicaine, des slogans, des discours et des pétitions.

— Eh bien, dit-il doucement à sa femme, nous avons fait du chemin. Trois mondes pour en arriver là.

— Que veux-tu dire ?

— J'aurais préféré que tu me l'aies dit.

— Tu ne me crois pas, alors.

Ses yeux étincelèrent. Sa main pâle et mince s'éleva dans l'obscurité en un éclair et elle gifla Hamilton, lui infligeant une douleur cuisante et lui faisant voir mille chandelles. Puis, presque immédiatement, sa colère tomba :

— Ce n'est pas vrai, dit-elle sans espoir.

Frottant sa joue meurtrie, Hamilton fit :

— C'est intéressant. Nous disions que nous ne pouvions rien savoir avant d'avoir visité *l'intérieur* de l'esprit des gens. Eh bien, nous l'avons fait. Nous étions dans l'esprit de Silvester ; nous étions dans celui d'Edith Pritchett. Nous avons partagé la folie de Miss Reiss...

— Si nous la tuons, dit Silvester d'une voix égale, nous sortirons de ce monde.

— Et nous regagnerons le nôtre, dit Mc Feyffe.

— Ne la touchez pas, les avertit Hamilton. Ne touchez pas à ma femme.

Un cercle hostile les entourait ; celui des membres du groupe. Pendant un certain temps, personne ne bougea ; la tension les rendait muets tous les six et leurs bras pendaient rigidement le long de leur corps. Puis Laws haussa les épaules et se décontracta. Se retournant, il s'éloigna lentement.

— Laissez tomber, dit-il par-dessus son épaule. Laissez Jack s'occuper d'elle. C'est son affaire.

La respiration de Marsha était rapide et entrecoupée de sanglots.

— C'est si terrible... Je ne comprends pas. (Elle hocha la tête.) Cela n'a pas de sens.

Les pierres pleuvaient autour d'eux. De l'ombre montaient

des sons rythmés qui s'enflèrent jusqu'à devenir des chants. Tillingford écoutait et ses traits cruels se teintèrent d'amertume.

— Vous les entendez ? dit-il à Hamilton. Ils sont là, se cachant dans l'obscurité. (Sa face grossière se crispa es un spasme de mépris.) Des bêtes.

— Docteur, protesta Hamilton, vous ne pouvez croire tout cela. Vous devez savoir que vous n'êtes pas réellement ainsi.

Sans même le regarder, Tillingford dit :

— Allez rejoindre vos amis rouges.

— N'y a-t-il pas d'autre possibilité ?

— Vous êtes un communiste, dit Tillingford d'une, voix sans timbre. Votre femme est une communiste. Vous êtes une abjection. Vous n'avez rien à faire dans mon usine, ni dans aucune société décente. Filez et restez là-bas.

Un moment plus tard, il ajouta :

— Retournez à votre pique-nique communiste.

— Allez-vous vous battre ? demanda Hamilton.

— Bien entendu.

— Vous allez tirer ? Vous allez tuer ces gens-là ?

— Si nous ne le faisons pas, dit Tillingford, sur le ton de la logique, ils nous tueront. C'est comme ça que sont les choses ; ce n'est pas de ma faute.

— Cela ne peut pas durer, dit Laws, dégoûté, à Hamilton. On dirait des pantins dans une pièce communiste de mauvaise qualité. C'est une vulgaire parodie... La Vie en Amérique. On peut presque voir le monde réel au travers.

Une rafale rageuse rompit le silence ; sur le toit d'une maison proche, les ouvriers avaient monté en silence une mitrailleuse.

De petits nuages de fumée s'élevèrent du sol en rangées régulières tandis que la ligne de feu se rapprochait avec une rapidité inquiétante. Tillingford se jeta à terre et s'abrita derrière les restes de sa Cadillac. Ses hommes, rampant et courant, ouvrirent à leur tour le feu. Une grenade à main fut balancée dans l'obscurité ; Hamilton se plia en deux et roula sur le côté tandis qu'une colonne de flammes lui sautait au visage. Lorsque le bruit eut cessé, et que la fumée se fut dispersée, il put voir un profond entonnoir à demi rempli de débris. Quelques-uns des hommes de main de Tillingford se trouvaient là, leurs

corps inertes tordus en d'incroyables postures.

Hamilton fixait d'un regard morne ces corps brisés, et Laws lui souffla quelque chose à l'oreille.

— Ne vous rappellent-ils rien ? Regardez-les bien ?

Hamilton ne parvenait pas à distinguer avec précision les détails de la scène. Mais une des formes immobiles lui sembla familière. Surpris, il se pencha vers elle. Qui donc était cette personne qui gisait parmi ces débris, à demi recouverte de poussière et de morceaux de ciment, noire de cendres ?

— C'est vous, dit doucement Laws.

Et c'était vrai. Les contours flous du monde réel tremblaient, s'effaçaient et revenaient, perceptibles derrière cet écran de fantaisie. Comme si même le créateur de cette scène éprouvait certains doutes. Le ciment couvert de gravats n'était pas celui d'une route, c'était le sol du bévatron. Ici et là, gisaient d'autres silhouettes familières. Elles revenaient lentement à la vie et bougeaient faiblement.

Quelques techniciens et quelques infirmiers se frayaient un chemin au travers des ruines fumantes. Ils choisissaient leur itinéraire avec soin, progressaient avec une lenteur insupportable, se mouvaient avec précaution, prenaient garde de ne pas s'exposer eux-mêmes au danger. Quittant les maisons proches, ils sautèrent sur le sol, dans la rue... mais était-ce bien une rue ?

Cela ressemblait plutôt maintenant aux murs du bévatron, et à des échelles de secours. Et les brassards rouges des travailleurs se transformaient en brassards de la Croix-Rouge. Hamilton essaya de distinguer nettement les deux endroits et les deux situations.

— Ce ne sera pas long, dit tranquillement Miss Reiss.

Lorsque son univers s'était effondré, elle avait réapparu, toujours égale à elle-même, dans son long manteau de velours, portant ses lunettes d'écaille et serrant contre elle son précieux sac.

— Ce complot-ci n'est pas très efficace. Il est loin d'être aussi bien construit que le dernier.

— Vous avez trouvé le dernier convaincant ? demanda, d'une voix de glace, Hamilton.

— Oh, bien sûr. Au début j’y ai presque cru. Je pensais... (Miss Reiss eut un sourire intensément fanatique.) C’était tellement astucieux, vraiment. J’ai presque cru que j’étais dans *mon* monde. Mais, bien entendu, lorsque je suis entrée chez moi, j’ai compris la réalité. Lorsque j’ai trouvé des lettres de menace sur la table du hall...

Tremblant et s’agenouillant à côté de son mari, Marsha dit :

— Qu’est-ce qui ne va pas ? Tout semble si confus.

— C’est presque fini, dit Miss Reiss, lointaine.

Pleine d’espoir, Marsha se pencha vers son mari.

— Est-ce vrai ? Allons-nous nous éveiller ?

— Peut-être, répondit Hamilton. Nous sommes quelques-uns à le penser.

— C’est merveilleux.

— Vraiment ?

De la terreur apparut sur le visage de Marsha.

— Bien sûr. Je déteste ce monde-ci... je ne puis pas le supporter. Il est si étrange. Si terrible, si impitoyable.

— Nous en reparlerons plus tard.

Il fixait Tillingford. Le gros capitaliste avait rassemblé ses hommes et leur parlait à voix basse.

— Ces salauds, dit doucement Laws, n’en ont pas encore fini. Avant que nous soyons sortis de ce monde, nous aurons l’occasion de voir une belle bagarre.

Tillingford avait terminé sa petite conférence. Indiquant Laws, il dit :

— Pendez-le. Cela en fera toujours un de moins.

Laws grimaça avec aplomb :

— Encore un négro lynché. Les capitalistes passent leur temps à ça.

Incrédule, Hamilton éclata presque de rire. Mais Tillingford était sérieux ; mortellement sérieux.

— Professeur, dit Hamilton d’une voix lourde, ce monde existe seulement parce que Marsha y croit. Vous tous, cette scène délirante n’existe que dans son esprit et elle l’abandonne déjà. Ce n’est pas réel, ce n’est qu’une illusion de sa part. Écoutez-moi.

— Et ce rouge, dit Tillingford d’une voix lasse en épongeant

son front ensanglanté avec un mouchoir de soie. Cette flopée de rouges, arrosez-les d'essence après la raclée. Nous aurions dû rester à l'usine. Nous étions en sécurité, là-bas, au moins pour un certain temps. Et nous aurions pu mettre sur pied une meilleure formule de défense.

Comme des ombres fantomatiques, les travailleurs rampaient dans la poussière. Des grenades explosèrent ; l'air était lourd de cendres et de fragments indistincts qui retombaient en une pluie silencieuse.

— Regardez, dit David Pritchett, effrayé.

Sur le ciel noir de la nuit, de grandes lettres se dessinaient. C'étaient des traînées lumineuses, incertaines, brumeuses, qui s'arrangeaient peu à peu et formaient des mots. Des slogans d'encouragement écrits à la diable sur le tableau obscur du ciel et qui se désagrégeaient rapidement.

Nous arrivons.
Tenez bon.
Combattants de la Paix.
Debout.

— Tout à fait réconfortant, dit Hamilton, révolté.

Dans l'obscurité le chant avait monté d'un ton. Le vent froid portait des bribes de couplets au petit groupe à demi caché.

— Peut-être nous sauveront-ils, dit Mrs Pritchett d'une voix incertaine. Mais ces mots sont si terribles... ils me font une si drôle d'impression.

Les hommes de Tillingford s'affairaient, rassemblaient des blocs de béton, et fortifiaient leurs positions. Ils étaient à peine visibles au travers des nuées de poussière et de fumée. Par moments, un visage dur et osseux était éclairé par l'éclat d'une lampe, entrant fugitivement dans le champ de vision, puis retournait dans l'anonymat grouillant de l'ombre. Hamilton essaya de se souvenir de ce qu'ils lui rappelaient. Ces chapeaux tirés sur l'œil, ces nez brisés.

— Des gangsters, lui dit Laws. Les gangsters de Chicago pendant les années trente.

Hamilton acquiesça :

— Exact.

— Tout cela correspond parfaitement avec ce genre d'histoires. Elle doit en avoir une connaissance approfondie.

— Laissez-la tranquille, lui dit Hamilton, sans beaucoup de conviction.

— Et que va-t-il y avoir d'autre ? demanda ironiquement Laws en se tournant vers la forme prostrée de Marsha. Les bandits capitalistes deviennent fous de désespoir ? C'est bien ça ?

— Ils semblent déjà plutôt désespérés, fit remarquer Arthur Silvester, de sa voix sombre habituelle.

— Des gens tellement déplaisants, dit en tressaillant d'appréhension Mrs Pritchett. Je ne m'étais jamais rendu compte que de tels hommes existaient réellement.

À ce moment précis, un des slogans qui étincelaient dans le ciel explosa. Des fragments de mots enflammés dégringolèrent et mirent le feu à tout ce qu'ils touchèrent. Jurant et tapant sur ses vêtements, Tillingford battit en retraite ; une braise était tombée sur lui et avait mis le feu à son manteau. À sa droite, son petit groupe de durs était à demi enseveli sous un immense profil incandescent de Boulganine qui s'était décroché du ciel et avait chu sur eux.

— Enterrés vivants, dit Laws, avec satisfaction.

D'autres mots étaient en train de tomber. Le mot *paix*, gigantesque, avait atterri sur la petite maison de Hamilton ; le toit était déjà enflammé, ainsi que le garage et le linge qui pendait. Découragé, il vit de hautes flammes s'élever vers le ciel. Mais il n'entendit point d'appels de sirènes dans la ville obscure. Les rues et les maisons demeurèrent silencieuses, closes, indifférentes à l'incendie.

— Seigneur, dit craintivement Marsha, j'ai l'impression que ce grand mot de *coexistence* est en train de se défaire.

Accroupi au milieu de ses hommes, Tillingford avait perdu tout contrôle de la situation.

— Des bombes et des balles, répétait-il, sans se lasser, d'une voix basse et monotone. (Quelques membres seulement de sa bande de durs avaient survécu.) Des bombes et des balles ne les arrêteront pas. Ils se mettent en marche.

Dans la nuit crevée de flammes, une ligne d'ombres progressait. Le chant s'était élevé en un crescendo d'excitation ; il planait sur le champ de bataille, annonçant les hommes qui se frayaient un chemin entre les monceaux de ruines embrasées.

— Viens, dit Hamilton.

Et, serrant la main de sa femme, il l'entraîna à vive allure dans le chaos qui les environnait.

Trouvant instinctivement son chemin, Hamilton conduisit sa femme tout autour de leur maison embrasée, en direction du petit jardin. Une partie de la clôture avait complètement brûlé et s'était effondrée ; traînant Marsha, il s'ouvrit un chemin entre les débris fumants et pénétra dans la cour obscure qui faisait suite. Les maisons environnantes étaient autant de formes opaques qui émergeaient à peine, sinistrement, de la nuit. Ici et là, apparaissaient soudain des hommes en train de courir ; les travailleurs sans visage, interchangeable, se précipitaient vers le lieu du combat. Puis, lentement, les silhouettes et le bruit des armes s'estompèrent. Le crépitement des flammes faiblit. Ils se trouvaient en dehors de la bataille.

— Une minute. (Laws et Mc Feyffe apparurent derrière eux, essoufflés.) Tillingford est devenu fou, chuchota Laws. Bon Dieu, c'est une drôle de bagarre.

— Je ne peux pas le croire, marmonna Mc Feyffe, le visage grimaçant. Ils sont à quatre pattes. Couverts de sang et de poussière. Ils se battent comme des animaux.

Devant eux palpitaient des lumières.

— Qu'est-ce que c'est encore ? demanda Laws, inquiet. Nous ferions mieux de nous tenir à l'écart. C'était la partie de Belmont réservée aux affaires.

Mais elle ne ressemblait à rien de ce qu'ils avaient connu.

— Eh bien, dit Hamilton sur un ton acide, nous aurions dû nous y attendre.

C'était un quartier de taudis tout baigné d'écoeuvantes lumières. Des boutiques inquiétantes, hideuses, louches, avaient poussé comme des champignons malsains. Des bars, des salles de jeux, des boulodromes, des maisons closes, des armureries, de partout, sortaient des bruits métalliques. Le tumulte assourdissant d'un orchestre de jazz était projeté dans la rue par

de nombreux haut-parleurs accrochés à des arcs décorés vulgairement. Des enseignes de néon s'allumaient et aguichaient. Des soldats en armes erraient sans but, en quête, probablement, d'une façon particulièrement dépravée de dépenser leur argent.

Dans une vitrine, Laws vit quelque chose d'étrange. Des rangées de couteaux et de revolvers disposés dans des écrins de velours.

— Pourquoi pas, dit Laws. C'est la conception que les communistes se font des États-Unis, des villes de gangsters pleines de vice et de crime.

— Et les régions rurales, dit d'une voix morne Marsha. Des Indiens, des meurtres sauvages et des lynchages. Des bandits, des massacres, du sang versé.

— Vous paraissez bien informée, fit observer Laws.

Désespérée, Marsha se laissa choir sur le sol.

— Je ne peux pas aller plus loin, leur annonça-t-elle.

Les trois hommes s'arrêtèrent, hébétés, ne sachant pas quoi faire.

— Viens, lui dit Hamilton d'une voix rogue. Tu vas geler.

Marsha ne répondit pas. Frissonnante, elle se recroquevilla, le visage baisse, les bras serrés sur sa poitrine, s'efforçant de protéger son corps mince de la morsure du froid.

— Nous devrions la mettre à l'abri, suggéra Laws. Peut-être dans un de ces restaurants.

— Cela ne sert à rien de continuer, dit Marsha à son mari. Tu ne crois pas ?

— Je pense que non, répondit-il simplement.

— Tu t'en fiches que nous revenions ou non.

— Non.

— Puis-je dire quelque chose pour...

Hamilton, qui se tenait derrière elle, désigna ce qui les entourait :

— Je puis voir les choses comme elles sont. Il faut les prendre comme ça.

— Je suis désolé, dit Mc Feyffe, avec gaucherie.

— Ce n'est pas votre faute, répondit Hamilton.

— Mais je me sens responsable.

— Tâchez de l'oublier. (Se penchant vers sa femme, Hamilton posa sa main sur son épaule tremblante.) Allons-y chérie. Tu ne peux pas rester ici.

— Même s'il n'y a nulle part ailleurs où aller ?

— Même s'il n'y a nulle part où aller. Même si nous avons atteint le bout du monde.

— Ce qui est le cas, dit brutalement Laws.

Hamilton ne put lui répondre. Se baissant, il remit sa femme sur ses pieds, et elle se laissa faire, sans rien dire. Dans le froid et dans l'obscurité, elle n'était rien de plus qu'une mécanique obéissante.

— Cela me semble terriblement loin, fit remarquer Hamilton, lui tenant la main, ce jour où je t'ai trouvée dans la salle d'attente et où je t'ai dit que le colonel T.E. Edwards voulait me voir.

Marsha acquiesça de la tête.

— Le jour où nous avons visité le bévatron.

— Pensez-y, dit d'une voix rauque Mc Feyffe. Si vous ne l'aviez pas visité, vous n'auriez jamais su.

Les restaurants étaient trop ostensiblement luxueux. Des garçons en uniforme s'inclinaient avec obséquiosité ; des hommes aux allures de rat qui furetaient entre les tables richement dressées. Hamilton et son petit groupe erraient sans but. Les trottoirs étaient presque déserts ; par moments, une silhouette en haillons les croisait ; une ombre pliée en deux qui luttait contre le vent en rasant les murs.

— Un yacht, dit Laws, sans la moindre trace d'humour.

— Hein ?

— Un yacht. (Laws indiqua une immense vitrine brillamment illuminée.) Des tas de yachts. Vous voulez en acheter un ?

Dans d'autres vitrines étaient exposés des fourrures coûteuses et des bijoux. Des parfums, des produits d'importation... et toujours les mêmes restaurants avec leurs maîtres d'hôtel pliés en deux et leurs uniformes incroyables. Des groupes de gens en loques jetaient un coup d'œil à l'intérieur, sans oser et sans pouvoir entrer. Une fois, une carriole tirée par un cheval remonta la rue. Une famille aux yeux éteints était installée sur un tas de pauvres biens.

— Des réfugiés, expliqua Laws. Ils viennent du Kansas en pleine sécheresse. Du Dust Bowl. Vous vous souvenez ?

Devant eux s'étendait le vaste quartier des bordels.

— Eh bien, dit brusquement Hamilton. Qu'en dites-vous ?

— Qu'avons-nous à perdre ? dit Laws. Nous avons été aussi loin que nous avons pu ; il ne nous reste rien.

— Nous pouvons aussi bien en profiter et nous détendre un peu, murmura Mc Feyffe. Tant que ça dure. Avant que ces damnées ruines ne s'effondrent totalement.

Sans un mot de plus, ils se dirigèrent tous les quatre vers les enseignes étincelantes, les panneaux publicitaires qui vantaient les mérites d'une bière, et vers tes trompettes hurlantes. Vers ce bon vieux *Bon Port*.

Très lasse, Marsha s'assit à une table, dans un coin.

— Il fait bon, ici, dit-elle. C'est gentil et chaud.

Hamilton étudia la salle ; elle était amicale, les cendriers étaient convenablement pleins, et il y avait un peu partout sur les tables de respectables collections de bouteilles vides. Le *Bon Port* n'avait pas changé. Comme d'habitude, un groupe d'ouvriers étaient accoudés au bar, le visage vide d'expression, et buvaient lentement leur bière. Le plancher était jonché de mégots. Le barman essuyait interminablement la surface du zinc de son torchon sale, et il fit signe à Mc Feyffe lorsqu'ils s'assirent autour de Marsha.

— Bon de s'asseoir, grogna Mc Feyffe.

— Tout le monde prend une bière ? demanda Laws. Ils acquiescèrent et il se dirigea vers le bar.

— Nous venons de loin, dit faiblement Marsha, ôtant son manteau. Je n'arrive pas à croire que je suis déjà venue ici, auparavant.

— Probable que non, fit Hamilton.

— Est-ce que tu avais l'habitude de venir ici, toi ?

— Nous avons tous pris l'habitude de boire un peu de bière ici. Quand je travaillais pour le colonel Edwards.

— Oh, dit Marsha. Je me souviens, maintenant. Tu m'en as parlé.

Laws réapparut, portant quatre bouteilles de bière, et s'assit

avec précautions.

— Servez-vous, dit-il.

— Vous avez remarqué quelque chose ? dit Hamilton en goûtant sa bière. Regardez les gosses.

Il y avait un peu partout, dans les coins sombres du café, des adolescents. Fasciné, il observa une jeune fille, qui n'avait certainement pas plus de quatorze ans, se diriger vers le bar. C'était nouveau ; il ne se souvenait de rien de tel. Dans le monde réel... Cela semblait si loin dans le passé. Et pourtant cette fantaisie communiste oscillait autour de lui, et paraissait brumeuse et incertaine. Le bar, les rangées de bouteilles et de verres se fondirent en un brouillard indistinct. Les jeunes gens qui buvaient, les tables, les canettes de bière s'évanouirent dans une obscurité nébuleuse ; il ne parvenait plus à distinguer même le fond de la salle. Les lettres de néon qui signalaient : HOMMES et FEMMES, n'étaient plus visibles.

Il s'abrita les yeux de la main et, regardant de côté, s'efforça de mieux percer l'obscurité. Au-delà des tables et des clients, par-delà une longue distance, il apercevait une ligne confuse de lumière rouge. Quels étaient donc ces signes ?

— Pouvez-vous lire cela ? demanda-t-il à Laws en indiquant la chose.

— Cela ressemble à Sortie de secours, dit Laws.

Un moment plus tard, il ajouta :

— Cela se trouve sur le mur du bévatron. Pour le cas où il y aurait un incendie.

— Cela me semble être plutôt *HOMMES* et *FEMMES*, dit Mc Feyffe. C'est en tout cas comme ça que je l'ai toujours lu.

— Question d'habitude, dit Hamilton.

— Pourquoi est-ce que ces gosses boivent ? demanda Laws. Et pourquoi se droguent-ils ? Regardez-les, ils sont complètement camés, j'en donnerais ma tête à couper.

— Coca-Cola, drogue, alcool, sexe, dit Hamilton. Toute la dépravation du système. Ils travaillent probablement dans des mines d'uranium. (Il ne parvenait pas à masquer l'amertume de sa voix.) Et quand ils grandiront, ils deviendront des gangsters et porteront des fusils à canon scié.

— Les gangsters de Chicago, insista Laws.

— Puis ils iront dans l'Armée pour tuer des indigènes et brûler leurs villages. C'est le genre de système que nous avons, ce pays est comme ça. Il fabrique des tueurs et des exploités.

Se tournant vers sa femme, il dit :

— Juste, n'est-ce pas, chérie. Les gosses se droguent, les capitalistes ont du sang sur les mains, et des bandes d'enfants affamés fouillent les poubelles.

— Voici une de tes amies, dit doucement Marsha.

— Une de mes... ?

Surpris, Hamilton se retourna avec scepticisme sur sa chaise.

Une mince et capiteuse blonde, la bouche spectaculairement entrouverte, et les cheveux retombant sur les épaules, se frayait un chemin entre les ombres et se dirigeait vers eux. Il ne la reconnut pas tout d'abord. Elle portait une blouse de filet, largement décolletée et froissée. Son visage était couvert de maquillage. Sa jupe étroite était fendue presque jusqu'en haut des cuisses. Elle ne portait pas de bas et ses pieds nus étaient mal protégés par de vieilles sandales. Sa poitrine était formidablement développée. Lorsqu'elle s'approcha de la table, un nuage de parfum et de tiédeur les enveloppa... un ensemble complexe d'odeurs qui ranima des souvenirs non moins complexes.

— Hello, fit Silky d'une voix basse et voilée. (Se penchant vers lui, elle lui donna un bref baiser sur une tempe.) Je t'attendais...

Se levant, Hamilton lui offrit une chaise.

— Asseyez-vous.

— Merci (Elle s'assit et jeta un coup d'œil sur le petit groupe.) Bonjour, Mrs Hamilton, dit-elle à Marsha. Salut, Charley. Salut, Mr Laws.

— Puis-je vous poser une question ? demanda Marsha.

— Bien sûr.

— Quelle pointure de soutien-gorge portez-vous ?

Sûre d'elle-même, Silky ouvrit sa blouse et ses seins magnifiques apparurent.

— Est-ce que cela répond à votre question ?

Elle ne portait pas de soutien-gorge. Rougissant, Marsha battit en retraite.

— Oui, merci.

Fasciné par la poitrine incroyable de la fille, Hamilton fit :

— Je pense que le soutien-gorge est un truc des capitalistes, destiné à tromper les masses.

— Il s'agit bien de masses, dit Marsha, plaisantant à demi mais ce qu'elle avait vu lui avait ôté toute combativité. Vous devez éprouver quelques difficultés à retrouver les objets que vous avez laissé tomber, dit-elle à Silky.

— Dans une société communiste, énonça Laws, le prolétariat ne laisse jamais rien tomber.

Silky eut un sourire absent. Effleurant ses seins de ses doigts longs et minces, elle demeura plongée dans ses pensées pendant un instant. Puis, avec un frisson, elle referma sa blouse, tira ses manches et croisa ses mains sur la table.

— Quoi de neuf ?

— Une belle bataille, dit Hamilton. Les vampires de Wall Street contre les ouvriers héroïques, aux yeux clairs, et la chanson aux lèvres.

Silky le regarda d'un air incertain.

— Qui a l'air de gagner ?

— Eh bien, dit Hamilton, les ignobles vipères fascistes semblent définitivement enterrées sous les slogans enflammés.

— Oh, regardez, dit Laws. Là, dans le coin.

Dans le coin du café se trouvait la distributrice automatique de cigarettes.

— Vous vous en souvenez ? demanda Laws à Hamilton.

— Sûr.

— Et voilà l'autre.

Laws désigna la distributrice de bonbons, dans l'autre coin de la salle, presque perdue au milieu d'ombres mouvantes.

— Vous vous souvenez de ce que nous en avons fait ?

— Bien sûr. Nous avons fait produire à cette machine du cognac français de la meilleure qualité.

— Nous voulions transformer la société, dit Laws. Nous allions rebâtir le monde. Pensez à ce que nous aurions pu faire, Jack.

— J'y songe.

— Nous aurions pu produire en n'importe quelle quantité

tout ce que les gens ont toujours désiré. De la nourriture, des médicaments, du whisky, des illustrés, des charrues, des contraceptifs. Et quel principe admirable.

— Le Principe de la Régurgitation Divine. La Loi de la Fission Miraculeuse, acquiesça Hamilton. Cela aurait eu son intérêt dans ce monde-ci.

— Nous aurions pu dépasser le Parti, acquiesça Laws. Il lui aurait fallu construire des barrages et de l'industrie lourde. Tout ce dont nous avons besoin, c'était d'un producteur de miracles.

— Plus une longueur de tube de néon, lui rappela Hamilton. Oui, c'aurait pu être drôle.

— Vous avez l'air si triste, dit Silky. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, répondit brièvement Hamilton. Rien du tout.

— Puis-je faire quelque chose ?

— Non. (Il sourit à peine.) Merci tout de même.

— Nous pourrions monter. J'ai une chambre. (Avec enthousiasme, elle écarta d'une caresse l'étoffe qui couvrait ses reins.) J'ai toujours tellement désiré coucher avec toi.

Hamilton lui donna une tape sur la main.

— Tu es une bonne fille. Mais cela n'arrangerait rien.

— Tu es sûr ?

D'un air engageant, elle lui montra ses cuisses chaudes et dorées.

— Nous nous sentirions mieux après... tu serais content.

— Un jour, peut-être, mais pas maintenant.

— Quelle charmante petite conversation, murmura Marsha, les traits tirés.

— Nous plaisantions seulement, lui dit doucement Hamilton. Je ne voulais pas te faire de peine.

— Mort au capitalisme des monopoles, lança Laws, d'une voix solennelle.

— Le pouvoir pour la classe ouvrière, répondit Hamilton.

— Pour une démocratie populaire des États-Unis, cria Laws.

— Pour un Soviet des Amériques Socialistes.

Quelques ouvriers levaient le nez de leurs verres, autour du bar.

— Parlez moins fort, chuchota Mc Feyffe, mal à l'aise.

— Écoutez-moi, cria Laws, tapant sur la table avec son canif

(Il ouvrit le canif et le brandit d'un air menaçant.) Je vais écorcher une de ces charognes de Wall Street, expliqua-t-il.

Hamilton le regarda avec suspicion :

— Les nègres ne portent pas de couteau sur eux. C'est un stéréotype bourgeois.

— Mais moi, je le fais, dit Laws.

— Alors, décida Hamilton, vous n'êtes pas un nègre. Vous êtes un crypto-nègre qui a trahi son groupe religieux.

— Groupe religieux ? répéta Laws, surpris.

— Le concept de race est un concept fasciste, expliqua Hamilton. Les Noirs forment un groupe religieux et culturel, rien d'autre.

— Bon Dieu, dit Laws, impressionné. Dites, cette histoire n'est pas stupide du tout.

— Veux-tu danser ? demanda Silky à Hamilton avec une brusque insistance. Je voudrais faire quelque chose pour toi..., tu sembles si terriblement désespéré.

— Je m'en remettrai, fit-il brièvement.

— Que pouvons-nous faire pour la révolution ? demanda Laws avidement. Qui faut-il tuer ?

— Cela n'a pas d'importance, dit Hamilton. N'importe qui. Tous ceux qui peuvent lire et écrire.

Silky et quelques-uns des ouvriers qui leur prêtaient attention échangèrent un coup d'œil.

— Jack, dit Silky, d'une voix soucieuse, il n'y a pas de quoi plaisanter.

— Certainement pas, reconnut Hamilton. Nous avons été presque lynchés par ce capitaliste dément, Tillingford.

— Liquidons Tillingford, cria Laws.

— Je le ferai, dit Hamilton. Je le liquéfierai et je le jetterai dans l'évier.

— C'est si bizarre de t'entendre parler de cette façon, dit Silky, les yeux fixés sur lui. Je t'en prie, Jack, ne parle plus ainsi. Cela me fait peur.

— Peur. Pourquoi ?

— Parce que... (Elle eut un geste hésitant.) J'ai l'impression que tu deviens ironique...

Marsha laissa échapper un rire nerveux.

— Oh, non, pas *elle* aussi.

Quelques-uns des ouvriers avaient quitté leurs tabourets de bar ; se frayant un chemin entre les tables, ils approchaient tranquillement. Les bruits qui emplissaient le café s'évanouirent. Le juke-box se tut. Dans l'arrière-boutique, les adolescents disparurent dans la brume imprécise.

— Jack, dit Silky, pleine d'appréhension, fais attention.

— Maintenant, j'aurais tout vu, dit Hamilton. Vous, politiquement active ! Vous ! une fille honnête, qui aime son foyer, n'est-ce pas ? Corrompue par le système.

— Par l'or des capitalistes, dit Laws, frottant son front noir et retournant sa bouteille de bière vide. Séduite par un infâme suborneur. Un ministre, probablement. Il a accroché sa virginité naturalisée au mur de sa bibliothèque, au-dessus de la cheminée.

Examinant la salle, Marsha fit :

— Ce n'est pas vraiment un bar, n'est-ce pas ? Cela ne fait que ressembler à un bar.

— C'est apparemment un bar, répliqua Hamilton. Que veux-tu que ce soit d'autre ?

— Mais en réalité, dit Marsha, en hésitant, c'est une cellule du Parti. Et cette *fil*le est...

— Vous travaillez pour Guy Tillingford n'est-ce pas dit Silky. Je suis venue vous chercher là une fois.

— C'est vrai. Mais Tillingford m'a chassé. Le colonel Edwards m'a flanqué à la porte. Tillingford aussi... et je pense que ce n'est pas fini.

Hamilton s'aperçut, sans grand intérêt, que les ouvriers qui les entouraient étaient armés. Tout le monde était armé dans ce monde. Tout le monde était d'un côté ou de l'autre. Même Silky.

— Silky, dit-il à haute voix, êtes-vous bien celle que j'ai connue ?

Pendant un instant, la fille hésita.

— Bien sûr. Mais... (Elle secoua la tête ; ses boucles blondes se répandirent sur ses épaules.) Tout est tellement mélangé. Je n'y vois plus clair.

— Oui, acquiesça Hamilton. C'est une drôle de corrida.

— Je croyais que nous étions amis, dit Silky, l'air

malheureux. Je pensais que nous nous trouvions du même côté de la barricade.

— C'est exact, dit Hamilton. Ou ça l'a été, autrefois. Quelque part, ailleurs. Très loin d'ici.

— Mais... vous vouliez m'exploiter, n'est-ce pas ?

— Ma chère, dit-il tristement, j'ai toujours voulu vous exploiter. Tout le temps. En tous lieux et en tous pays, sur tous les mondes. Partout et toujours. Et je voudrais vous exploiter jusqu'à mon dernier souffle. Je voudrais m'emparer de vous et vous exploiter jusqu'à ce que votre gigantesque poitrine soit totalement desséchée.

— J'en étais sûre, dit Silky.

Pendant un instant, elle s'appuya contre lui sa joue reposant sur le nœud de sa cravate. Il joua avec une mèche de cheveux blonds qui retombait sur les yeux de Silky.

— Oh, dit-elle, je voudrais que les choses se soient passées différemment.

— Moi aussi, dit Hamilton. Je pourrai peut-être passer ici et boire un verre avec vous, de temps à autre.

— De l'eau teintée, dit Silky. Rien d'autre. Et le barman m'en donne juste un doigt.

Un peu comme un troupeau, les ouvriers s'étaient approchés et avaient sorti leurs armes.

— Maintenant ? demanda l'un d'eux.

S'écartant de Hamilton, Silky sauta sur ses pieds.

— Je pense que oui, murmura-t-elle, à voix très basse. Allez-y. Finissons-en.

— Mort aux chiens fascistes, dit Laws d'une voix caverneuse.

— Mort aux vendus, ajouta Hamilton. Pouvons-nous nous lever ?

— Certainement, dit Silky. Tout ce que vous voudrez. Je veux... Je suis désolée, Jack. Vraiment. Mais vous n'êtes pas de notre côté, n'est-ce pas ?

— Je crains que non, reconnut Hamilton, presque de bonne humeur.

— Vous êtes contre nous ?

— Probablement, admit-il. Je ne vois pas ce que je pourrais être d'autre, n'est-ce pas ?

— Est-ce que nous allons nous laisser assassiner ? protesta Marsha.

— Ce sont vos amis, dit Mc Feyffe, d'une voix lasse et défaite. Faites quelque chose. Dites quelque chose. Ne pouvez-vous discuter avec eux ?

— Cela ne servirait à rien, dit Hamilton. Ils ne discutent pas. (Se tournant vers sa femme, il la releva doucement.) Ferme les yeux, dit-il. Et détends-toi. Cela ne te fera pas beaucoup de mal.

— Que vas-tu faire ? murmura Marsha.

— Je vais nous tirer de là. Par la seule méthode qui semble fonctionner.

Les fusils cliquetèrent et s'élevèrent autour de lui. Il leva son poing, visa soigneusement, et sonna proprement sa femme au menton. Avec un léger tremblement, Marsha s'écroura dans les bras de Bill Laws. Hamilton souleva le corps inerte et se mit désespérément à la serrer dans ses bras. Désespérément, parce que les ouvriers impassibles étaient toujours aussi tangibles, qu'ils chargeaient leurs armes et qu'ils les mettaient en joue.

— Mon Dieu, s'étonna Laws. Ils sont encore là. Nous ne sommes pas dans le bévatron.

Étonné, il aida Hamilton à soutenir le corps inerte, totalement inconscient, de sa femme.

— Ce n'est donc pas le monde de Marsha, après tout.

— Mais cela n'a aucun sens, dit Hamilton d'une voix sèche, en se penchant sur le corps inanimé et tiède de sa femme. C'est pourtant bien le monde de Marsha. Ou sinon, à qui appartient-il ?

Et, brusquement, il comprit, avec un immense soulagement.

Charley Mc Feyffe commençait à se transformer. C'était involontaire ; Mc Feyffe ne pouvait l'empêcher. Sa transformation émanait des couches les plus profondes de sa personnalité. Elle faisait partie de sa conception du monde.

Mc Feyffe était visiblement en train de grandir. Pendant qu'ils le regardaient, il cessa d'être un petit homme trapu avec du ventre et un nez un peu écrasé. Il grandit. Il devint splendide. Une sorte de noblesse presque divine l'envahit. Ses bras furent soudain musculeux. Sa poitrine devint massive. Des éclairs vertueux passaient dans son regard. Son menton carré, normalement inflexible, adopta un dessin sévère mais juste tandis qu'il balayait la pièce d'un regard grave.

La ressemblance avec (Tetragrammaton) était étonnante. Manifestement, Mc Feyffe n'avait pas été capable de refouler toutes ses convictions religieuses.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Laws, fasciné. Que va-t-il devenir ?

— Je ne me sens pas très bien, dit Mc Feyffe d'une voix sonore, quasi divine, je pense que je vais prendre un bromoforme.

Les ouvriers musclés avaient abaissé leurs fusils. Effarés, tremblants, ils témoignèrent les plus grands signes de respect.

— Camarade commissaire, murmura l'un d'eux nous ne vous avions pas reconnu.

L'air mal à l'aise, Mc Feyffe se tourna vers Hamilton.

— Ils sont cinglés, hurla-t-il de sa voix profonde et autoritaire.

— Que Dieu me damne, dit doucement Hamilton. Vous êtes Dieu le père en personne.

La noble bouche de Mc Feyffe s'ouvrit, puis se ferma sans avoir rien dit.

— Ceci explique cela, dit Hamilton. Lorsque le parapluie nous a emportés là-haut et que (Tetragrammaton) a pu jeter un coup d'œil sur vous. Pas étonnant que cela vous ait donné un choc. Et encore moins étonnant qu'il vous ait un peu maltraité.

— J'ai été surpris, admit Mc Feyffe, après un instant. Je ne pouvais pas croire qu'il était réellement là-haut. Je pensais que c'était une supercherie.

— Mc Feyffe, dit Hamilton, vous êtes communiste ?

— Ouais, hurla Mc Feyffe. J'en ai l'impression.

— Depuis longtemps ?

— Des années. Depuis la Crise.

— Un petit frère fusillé par Herbert Hoover ?

— Non. J'ai eu faim et j'étais en chômage et j'en avais assez de cette vie-là.

— Vous n'êtes pas méchant, au fond, dit Hamilton. Mais vous êtes drôlement tordu, à l'intérieur. Vous êtes plus fou encore que Miss Reiss. Vous êtes plus victorien que Mrs Pritchett. Et vous êtes encore plus paternaliste que Silvester. Vous possédez en vous tout ce qu'ils ont de pire. Et davantage encore. Mais à part ça, vous êtes un bon gars.

— Je ne vous écouterai pas, déclara la divinité dorée.

— Et par-dessus tout, vous êtes un salaud. Vous êtes un esprit subversif, un menteur sans conscience, un individu affamé de puissance et un beau salaud. Comment avez-vous pu faire cela à Marsha ? Comment avez-vous pu monter toute cette histoire ?

Un moment plus tard, l'être rayonnant de splendeur lui répondit :

— La fin, dit-on, justifie les moyens.

— Tactique du Parti.

— Les gens comme votre femme sont dangereux.

— Pourquoi ? demanda Hamilton.

— Ils n'appartiennent à aucun groupe. Ils se contentent de tourner autour. Dès que nous avons le dos tourné...

— Alors vous les détruisez. Vous les livrez aux nationalistes délirants.

— Les nationalistes délirants, dit Mc Feyffe, nous les comprenons. Mais pas votre femme. Elle signe l'appel du Parti pour la paix et elle lit le *Chicago Tribune*. Des gens comme elle constituent davantage une menace pour la discipline du Parti que n'importe qui. Le culte de l'individualisme. L'Idéaliste avec ses propres lois, sa propre éthique. Refusant d'accepter l'autorité. Cela mine la société. Cela dérange la structure tout entière. On ne peut rien construire de durable là-dessus. Les gens comme votre femme n'obéissent pas aux ordres.

— Mc Feyffe, dit Hamilton, il va falloir que vous me pardonniez quelque chose.

— Pourquoi ?

— Parce que je vais faire quelque chose de futile. Parce que, et bien que je réalise combien c'est inutile, je m'en vais vous démolir.

Et tandis qu'il se jetait sur Mc Feyffe, Hamilton vit les muscles massifs, durs comme de l'acier, se tendre. C'était trop inégal. Il ne put même pas atteindre le visage énorme de son adversaire. Mc Feyffe recula, se ressaisit et attaqua. Fermant les yeux, Hamilton attrapa Mc Feyffe, refusant d'abandonner. Couvert de contusions, plusieurs dents brisées, le sang coulant sur son visage d'une coupure qu'il avait à l'œil droit, les vêtements déchirés, il tint bon pourtant, comme un rat décapité. Une sorte de frénésie religieuse l'envahit ; insensibilisé par la haine et le dégoût, il saisit, malgré les coups, la noble tête, la cogna contre le mur. Des mains se posèrent sur lui et tentèrent de le maîtriser, mais elles ne purent pas l'arracher à Mc Feyffe.

Le combat était virtuellement terminé ; sa petite attaque avait cessé sans le moindre résultat. Laws gisait un peu plus loin, le crâne fendu, non loin de la silhouette immobile de Marsha Hamilton. Elle était restée là où il l'avait déposée. Hamilton, tenant encore debout, s'aperçut que les crosses des fusils allaient entrer dans la danse ; il était fini.

— Allez-y, leur dit-il. Cela n'a pas la moindre importance. Même si vous nous réduisez en bouillie. Même si vous vous servez de nous pour élever des barricades. Même si vous nous

utilisez comme projectiles. Ce n'est pas le monde de Marsha et c'est tout ce que je...

La crosse d'un fusil le toucha ; fermant les yeux, il se raidit contre la souffrance. Un des ouvriers du Parti le frappa en plein visage ; un autre lui martela méthodiquement les côtes. Hamilton sentit vaguement la forme massive de Mc Feyffe s'éloigner. Au sein d'un tourbillon de ténèbres, s'agitaient les formes des ouvriers ; puis il tomba à quatre pattes, grognant et rampant, essayant d'atteindre Mc Feyffe, de l'apercevoir au travers du brouillard de son propre sang. Et essayant en vain d'échapper aux assaillants.

Des cris. Les crosses frappaient son crâne. Il tituba, essaya de trouver un sens à la confusion qui l'entourait, reconnut une forme inerte et se traîna vers elle.

— Lâche-le, disaient-ils.

Il les ignora et rampa vers Mc Feyffe. Mais la forme inerte n'était pas celle de Mc Feyffe ; c'était Joan Reiss.

Un instant plus tard, il découvrit Mc Feyffe. Faiblement, il chercha par terre un objet qui lui permît de le tuer. Ses mains se refermèrent sur un bloc de ciment, mais un coup brutal l'envoya rouler au loin.

La forme inerte de Mc Feyffe s'éloigna, il resta seul, se débattant, en plein chaos, perdu dans une marée de cendres qui s'élevait tout autour de lui.

Les décombres, autour de lui, étaient ceux du bévatron. Les silhouettes qui s'approchaient lentement étaient celles des infirmiers et des techniciens.

Dans le déluge de coups de crosses, Mc Feyffe avait été assommé. Dans le désordre général, il n'avait pas été épargné. Les nuances nécessaires n'avaient pas été observées.

À la droite de Hamilton gisait le corps inanimé de sa femme, dont les vêtements roussis fumaient. Un de ses bras était replié sous elle. Elle était terriblement pathétique, sur la surface de béton noirci. Non loin d'elle se trouvait Mc Feyffe. Dans un réflexe, Hamilton essayait de ramper dans sa direction. Lorsqu'il fut à mi-chemin, une équipe médicale le recueillit et tenta de le coucher sur une civière. Mais il se débattit et parvint à se relever assez pour s'asseoir.

Mc Feyffe, assommé par les hommes de main de son propre Parti, semblait empli d'une vaste colère. Son visage, marqué de coups, était déformé par la haine et l'angoisse. Cette expression ne disparut pas lorsqu'il revint à la vie. Sa respiration resta rauque, irrégulière. Marmonnant, il s'agita et se débattit et ses gros doigts se refermèrent sur le vide.

À demi ensevelie sous la poussière, Miss Reiss commença à bouger. Elle se redressa sur les genoux et rechercha autour d'elle les débris de ses lunettes.

— Oh, dit-elle faiblement, les yeux clignotants, et versant des larmes de frayeur. Qu'est-ce qui...

Elle essaya de se couvrir des lambeaux de son manteau déchiré et le drapa autour d'elle.

Un groupe de techniciens avait atteint Mrs Pritchett ; rapidement, ils écartèrent les décombres amoncelés sur son corps palpitant et fumant.

Se remettant péniblement sur ses pieds, Hamilton se dirigea vers sa femme et se mit à éteindre les flammes courtes qui attaquaient ses vêtements. Marsha frissonna et fit un mouvement instinctif.

— Ne bouge pas, lui dit-il. Tu peux avoir quelque chose de cassé.

Elle obéit et resta tranquille, les yeux clos, le corps rigide. À une certaine distance, perdu dans les nuées tourbillonnantes de cendres et de poussière, éclata le cri d'angoisse de David Pritchett. Ils bougeaient tous maintenant ; ils revenaient tous à la vie. Bill Laws se débattit sans raison lorsqu'une équipe de secouristes blancs s'occupa de lui. Des cris, des ordres, le son des sirènes. Les contours durs du monde réel. Les fumées acres des appareils électroniques en train de brûler. Les premiers soins donnés par les équipes d'infirmiers nerveux.

— Nous sommes de retour, dit Hamilton à sa femme. M'entends-tu ?

— Oui, dit Marsha. Je t'entends.

— Es-tu contente ?

— Oui, dit tranquillement Marsha. Ne crie pas, chéri. Je suis heureuse.

Le colonel Edwards écouta patiemment, sans l'interrompre, l'exposé de Hamilton. Lorsque Hamilton eut fini de résumer les accusations qu'il portait, la longue salle de conférences demeura silencieuse. Les seuls bruits audibles provenaient des cigares et de la sténographe prenant des notes.

— Vous accusez notre officier de sécurité d'être un membre du Parti communiste, dit Edwards, après un moment de pénible réflexion. C'est bien cela ?

— Pas exactement, dit Hamilton.

Il était encore un peu nerveux. Une semaine à peine avait passé depuis l'accident du bévatron.

— Je dis que Mc Feyffe est un communiste discipliné qui utilise sa situation pour atteindre les buts du Parti communiste. Mais que cette discipline soit purement intérieure, ou au contraire, d'origine extérieure...

Se tournant brusquement vers Mc Feyffe, Edwards dit :

— Qu'en dites-vous, Charley ?

Sans le regarder en face, Mc Feyffe répondit :

— Je dis que c'est un mensonge un peu gros.

— Vous affirmez que Hamilton essaie seulement de jeter le doute sur vos mobiles.

— C'est ça, (Mécaniquement, Mc Feyffe poursuivit :) Il essaie de jeter un doute sur la validité de mes raisons. Au lieu de défendre sa femme, il m'accuse moi.

Le colonel Edwards se tourna à nouveau vers Hamilton :

— Je crains d'être d'accord avec lui. C'est votre femme, et non Charley Mc Feyffe qui est sous le poids de cette accusation. Essayez de vous en souvenir.

— Comme vous vous en rendez compte, dit Hamilton, je ne peux pas maintenant, et ne pourrai jamais prouver que Marsha n'est pas communiste. Mais je peux vous dire pourquoi Mc Feyffe a fait porter cette accusation contre elle. Je peux vous dire ce qu'il est en train de faire et quelle est la signification réelle de toute cette histoire. Voyez dans quelle position il se trouve ; qui le suspecterait ? Il a libre accès aux fiches de sécurité ; il peut porter des accusations contre n'importe qui... une situation idéale pour un homme de main du Parti. Il peut éliminer tous ceux qui déplaisent au Parti ou qui se trouvent sur

son chemin. Systématiquement, le Parti détruit ainsi ses adversaires.

— Mais tout cela est tellement indirect, insista Edwards. Une chaîne de déductions, mais où est donc la preuve ? Pouvez-vous prouver que Charley est un rouge ? Comme vous le disiez vous-même, il n'est pas membre du Parti communiste.

— Je ne suis pas une agence de détectives, dit Hamilton. Je n'appartiens pas à la police. Je n'ai aucun moyen de réunir des preuves contre lui. Je pense qu'il a des contacts avec le P.C américain ou avec des organisations cryptocommunistes..., il doit bien recevoir ses directives de quelque part. Si le FBI se chargeait de le surveiller...

— Pas de preuve, alors, interrompit Edwards mâchonnant son cigare. Exact ?

— Pas de preuve, admit Hamilton. Aucune preuve de ce qui se passe dans l'esprit de Charley Mc Feyffe. Pas plus que de ce qui traverse l'esprit de ma femme.

— Mais il y avait toutes ces présomptions contre votre femme. Toutes ces pétitions qu'elle a signées ; tous les meetings auxquels elle a assisté. Montrez-moi une pétition que Mc Feyffe a signée. Un meeting où on l'a vu.

— Aucun véritable communiste ne se démasquerait ainsi, dit Hamilton, comprenant, au moment même où il le disait, que cela semblait absurde.

— Nous ne pouvons pas vider Charley sur des intuitions de cette sorte. Vous devez vous-même voir combien ces suppositions sont légères. Le vider parce qu'il n'a pas été à ces meetings ? (Un sourire passa brièvement sur le visage du colonel Edwards.) Je suis désolé, Jack. Mais tout cela ne vaut rien.

— Je sais, acquiesça Hamilton.

— Vous le savez ? (Edwards était surpris.) Vous *l'admettez* ?

— Bien sûr que je l'admets. Je n'ai jamais pensé que je l'emporterais. (Sans une trace d'émotion, Hamilton expliqua :) Je voulais simplement attirer votre attention sur ce point. Pour que ce soit noté.

Suant et soufflant, tassé sur sa chaise, Mc Feyffe se taisait. Ses doigts boudinés étaient crispés ; il les fixait et ne levait pas

les yeux sur Hamilton.

— J'aimerais vous aider, dit Edwards, mal à l'aise. Mais si nous employions votre méthode, tout le monde dans ce pays passerait pour dangereux pour la sécurité.

— Cela viendra, de toute façon. Je désirais seulement que cette méthode soit appliquée à Mc Feyffe. C'est une honte qu'il en soit exempt.

— Je pense, dit Edwards, d'une voix rogue, que l'honnêteté et le patriotisme de Charley Mc Feyffe sont au-dessus de tout reproche. Vous savez, je l'espère, que cet homme s'est battu pendant la Seconde Guerre mondiale dans l'armée de l'Air ? Qu'il est catholique pratiquant ? Qu'il est membre de l'association des anciens combattants ?

— Et probablement aussi un boy-scout, acquiesça Hamilton. Et il prépare un arbre de Noël tous les ans.

— Êtes-vous en train de prétendre que les catholiques et les soldats sont des traîtres ? demanda Edwards.

— Non, certainement pas. Je dis seulement qu'un homme peut être tout cela et être par-dessus le marché un dangereux révolutionnaire. Et qu'une femme peut signer des pétitions pour la paix et s'abonner à *En fait* et pourtant aimer jusqu'à la poussière de son pays.

— Je pense, dit d'une voix froide Edwards, que nous perdons notre temps. Tout cela n'a pas de sens.

Repoussant sa chaise, Hamilton se leva.

— Je vous remercie de m'avoir écouté, colonel.

— Ce n'est rien. (Ennuyé, Edwards fit :) Je voudrais pouvoir faire davantage pour vous, mon garçon. Mais vous connaissez la situation.

— Ce n'est pas votre faute, acquiesça Hamilton. En fait, d'une façon un peu perverse, je suis heureux que vous n'attachiez pas plus d'importance à ce que je dis. Après tout, Mc Feyffe est innocent jusqu'à ce que la preuve de sa culpabilité soit faite.

La réunion était terminée. Les directeurs de la California Maintenance se précipitèrent dans les couloirs, heureux de pouvoir enfin regagner leur routine. La sténographe rassembla sa machine, ses cigarettes et son sac. Mc Feyffe, après avoir jeté un regard malveillant à Hamilton, disparut sans un mot.

Sur le seuil, le colonel Edwards arrêta Hamilton.

— Qu'allez-vous devenir ? demanda-t-il. Essayez Tillingford et l'E.D.A. il vous prendra, vous savez. Votre père et lui étaient de bons amis.

Dans ce monde-ci, le vrai, Hamilton n'avait pas encore vu Tillingford.

— Il me prendra, dit-il pensivement, en partie pour cette raison, et en partie parce que je suis un expert de bon niveau en électronique.

Edwards, embarrassé, se mit à bafouiller :

— Désolé, mon garçon. Je ne voulais pas vous blesser. Je voulais seulement...

— Je comprends très bien, fit Hamilton, parlant lentement à cause de sa côte fêlée et bandée très serrée.

Les incisives toutes neuves qu'on lui avait posées le gênaient un peu, tout comme la tonsure au-dessus de son oreille droite, là où on lui avait fait deux points de suture. L'accident, cette espèce de jugement, l'avait soudain vieilli.

— Je ne vais même pas essayer Tillingford, dit-il. Je vais tâcher de voler de mes propres ailes.

D'une voix hésitante, Edwards demanda :

— Vous n'avez pas de ressentiment contre nous ?

— Non, J'ai perdu mon travail, mais cela n'a pas d'importance. Cela vaut même peut-être mieux. Je serais probablement resté indéfiniment si cela n'était pas arrivé. Je n'aurais jamais été touché par le système de sécurité, et j'aurais à peine su qu'il existait. Mais maintenant, on m'a fourré le nez dedans ; j'ai été obligé de faire face à toutes sortes de choses. Que je les aime ou non, il faut que je me réveille.

— Mais, Jack...

— Tout a toujours été facile. Ma famille avait beaucoup d'argent et mon père était célèbre dans sa branche. Normalement, les gens comme moi ne sont pas importunés par les Mc Feyffe. Mais les temps changent. Les Mc Feyffe prennent de plus en plus d'importance ; nous les rencontrons enfin. Nous venons tout juste de remarquer leur existence.

— Tout cela est très joli, dit Edwards. Très noble et très édifiant. Mais il va falloir gagner votre vie ; vous allez devoir

trouver du travail et faire vivre votre famille. Avec cette histoire de sécurité, vous ne pourrez plus fabriquer de fusées nulle part. Personne qui ait un contrat avec le gouvernement ne vous engagera.

— C'est peut-être une bonne chose. J'en avais assez de fabriquer des bombes.

— La monotonie ?

— Je préfère appeler cela un éveil de ma conscience. Quelques-uns des événements qui me sont arrivés ont changé ma façon de voir. Ils m'ont tiré de mon ornière, comme on dit.

— Oh, dit vaguement Edwards, l'accident.

— J'ai vu certains aspects de la réalité que j'ignorais exister. J'en suis sorti avec une conception du monde transformée. Peut-être faut-il des accidents comme celui-là pour briser les parois du tunnel. Mais si le résultat est tel, cela valait la peine.

Du corridor vint le son aigu de talons féminins. Marsha essoufflée et radieuse se précipita dans la pièce et lui prit le bras.

— Nous sommes prêts, lui dit-elle avec chaleur.

— Et la chose la plus importante, dit Hamilton au colonel T.E. Edwards, est maintenant réglée. Marsha disait la vérité ; c'est de cela que je me soucie. Je puis trouver un autre emploi, mais les épouses sont rares.

— Qu'allez-vous faire, à votre avis ? insista Edwards tandis que Hamilton et sa femme se dirigeaient vers le couloir.

— Je vous enverrai un mot, lança Hamilton par-dessus son épaule. Sur le papier à en-tête de ma société.

— Chéri, dit Marsha, excitée, alors qu'ils descendaient les marches de la grande porte de la California Maintenance et suivaient l'allée cimentée, les camions sont arrivés. Ils commencent à être déchargés.

— Parfait, dit Hamilton, satisfait. Ça sera toujours ça à montrer à la vieille toupie quand on va la travailler au corps.

— Ne parle pas comme ça, dit Marsha, anxieusement, lui pinçant le bras. Tu me fais honte.

Souriant, Hamilton l'aida à monter dans la voiture.

— À partir d'aujourd'hui, je serai parfaitement honnête avec tout le monde, je dirai exactement ce que je pense, et je ferai

exactement ce qui me plaît. La vie est trop courte pour agir autrement.

Exaspérée, Marsha se lamenta.

— Toi et Bill... je me demande si vous arriverez à quelque chose.

— Nous serons riches, dit gaiement Hamilton, conduisant la voiture vers l'autoroute. Souviens-toi de ce que je te dis, ma chérie. Toi et Ninny dégusterez des tonnes de crème et dormirez sur des coussins de soie.

Une demi-heure plus tard, ils se trouvaient tous les deux au sommet d'un terrain en friche, examinant d'un œil critique le petit atelier de tôle ondulée que Hamilton et Laws avaient loué. L'équipement était entassé dans d'énormes caisses de sapin. Une rangée de camions était adossée à la plate-forme de chargement.

— Un de ces jours, dit pensivement Hamilton, des petites boîtes ornées de boutons et de cadrans sortiront de tout ça. Les camions chargeront des paquets au lieu de les décharger.

Bill Laws s'approcha d'eux, se penchant en avant pour lutter contre le vent vif de l'automne, une cigarette éteinte entre les lèvres, les mains dans les poches.

— Eh bien, dit-il, ce n'est encore rien, mais il y a de quoi s'amuser. Nous coulerons peut-être, mais nous aurons bien ri.

— Jack disait justement que nous allions devenir riches, dit Marsha, désappointée, les lèvres pincées en une moue boudeuse.

— Plus tard, expliqua Laws, Quand nous serons trop vieux et trop usés pour nous amuser.

— Est-ce que Edith Pritchett s'est manifestée ? demanda Hamilton.

— Elle doit être dans le coin, dit Laws avec un geste vague. J'ai vu sa Cadillac pas loin d'ici.

— On entend le moteur ?

— Oh oui, affirma Laws. On l'entend parfaitement. Nous ne sommes plus dans ce *monde-là*.

Un petit garçon, qui n'avait pas plus de onze ans, se précipita vers eux.

— Qu'allez-vous construire ? demanda-t-il. Des fusées ?

— Non, répondit Hamilton. Des phonographes. Ainsi les gens pourront écouter de la musique. C'est ce qui importe, aujourd'hui.

— Bravo, dit le petit garçon, impressionné. Moi, l'an dernier, j'ai construit un poste à une lampe, fonctionnant sur piles, avec un écouteur.

— C'est un bon début.

— Et maintenant je construis un récepteur de trafic.

— Excellent, lui dit Hamilton. Nous te donnerons peut-être du travail. Pourvu, toutefois, que nous n'ayons pas à imprimer nous-mêmes notre argent.

Se frayant avec précaution un chemin sur ce terrain encore fort peu paysagé, Mrs Pritchett s'approcha. Elle était engoncée dans un manteau de fourrure et un incroyable chapeau tenait en équilibre sur ses boucles teintes.

— N'ennuie pas Mr Laws et Mr Hamilton, dit-elle à son fils. Ils ont beaucoup de travail devant eux.

Sans insister, David Pritchett s'écarta.

— Nous parlions électronique.

— Vous avez commandé une grande quantité de matériel, dit Mrs Pritchett aux deux hommes, sur un ton dubitatif. Cela a dû coûter beaucoup d'argent.

— Nous en aurons besoin, dit Hamilton. Nous n'allons pas monter des amplificateurs à partir de pièces standard ; nous allons concevoir et produire nos propres éléments, des condensateurs aux transformateurs. Bill a un plan de lecteur sans frottement. Ce sera une véritable révolution sur le marché de la haute fidélité... garanti absolument sans usure du sillon.

— Espèce de dégénérés, dit Marsha, amusée. Vous pourvoyez aux caprices de la classe oisive.

— Je pense, fit Hamilton, qu'il y aura toujours de la musique. Mais le problème est le suivant : comment la produirons-nous ? Utiliser une chaîne à haute fidélité va devenir un art. Ces ensembles que nous allons produire réclameront autant de soin pour être réglés que pour être construits.

— Je peux voir ça d'ici, dit Laws, souriant. De jeunes hommes minces, assis sur le sol de leur appartement de North Beach, tournant avec des gestes furtifs des boutons, et

manœuvrant des interrupteurs, et commandant ainsi au tumulte incroyablement bien reproduit de locomotives, de tempêtes de neige, de camions déchargeant des barres d'acier, et toutes les autres bizarreries que l'on enregistre aujourd'hui.

— Je ne sais pas au juste, dit Mrs Pritchett, perplexe. Vous me paraissez si excentriques...

— C'est aussi un domaine excentrique, fit remarquer Hamilton. Pire encore que la mode. Mais rapportant énormément.

— Mais pouvez-vous être certains ? insista Mrs Pritchett, que votre tentative sera un succès financier ? Je n'aime pas investir si je ne suis pas assurée d'un rapport raisonnable.

— Mrs Pritchett, dit sévèrement Hamilton, il me semble vous avoir entendu dire une fois que vous désiriez devenir une sorte de mécène pour les arts.

— Oh certainement, assura Mrs Pritchett, il n'est rien de plus important pour la société que de contribuer au développement des arts. La vie sans le grand héritage artistique créé par des générations de génies inspirés...

— Alors, vous faites juste ce qu'il faut, lui dit Hamilton. Vous avez apporté votre aide là où il le fallait.

— Mon...

— Votre luth, dit Bill Laws. Vous avez apporté votre luth là où il le fallait. Nous nous occupons de musique ; avec nos chaînes, les masses vont entendre de la musique comme jamais auparavant. Des centaines de watts dépourvus de distorsion. Des dizaines de milliers de cycles par seconde sans affaiblissement de la courbe. C'est une révolution culturelle.

Passant son bras autour de la taille de sa femme, Hamilton la serra contre lui :

— Tu penses que ce sera un succès ?

— Mais bien sûr.

— Cela devrait satisfaire n'importe qui, dit Hamilton à Mrs Pritchett, en relâchant sa femme. Exact ?

Pleine de doute encore, Edith Pritchett fouilla dans son énorme sac à la recherche de son carnet de chèques.

— Bon, cela me semble être une bonne cause.

— Il n'y en a pas de meilleure, dit Hamilton. Parce que si

vous ne nous donnez pas d'argent, nous ne pourrions pas commencer.

Avec un claquement sec, Mrs Pritchett referma son sac.

— Peut-être ne devrais-je pas me lancer dans cette affaire.

— Ne faites pas attention à lui, dit vivement Marsha. Ils ne savent pas ce qu'ils disent.

— Parfait, acquiesça Mrs Pritchett, enfin convaincue. Elle remplit soigneusement un chèque couvrant leurs premières dépenses.

— J'espère retrouver cette somme, dit-elle gravement en tendant le chèque à Laws. Selon les termes de notre accord.

— Mais certainement, dit Laws.

Et il fit immédiatement un bond de douleur. Se penchant, il écrasa du pouce sur sa cheville une petite bête qui se tordait.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Hamilton.

— Un perce-oreille. Il a grimpé sur ma chaussure et m'a mordu.

— Souriant, mais inquiet, Laws ajouta :

— Une simple coïncidence.

— Nous *espérons* que vous retrouverez votre argent, expliqua Hamilton à Mrs Pritchett, en essayant de ne point trop s'aventurer. Nous ne pouvons rien promettre, bien entendu. Mais nous ferons de notre mieux.

Il attendit un instant, mais rien ne le piqua ni ne le mordit.

— Dieu merci, dit Marsha avec soulagement, en jetant un coup d'œil au chèque.

Se dirigeant vers l'atelier de tôle ondulée, Bill Laws hurla :

— Qu'attendons-nous ? Mettons-nous au travail !

FIN